



HAL
open science

La Langue comme institution : Revitalisation, standardisation, régimentation. (Écosse, Occitanie)

James Costa

► **To cite this version:**

James Costa. La Langue comme institution : Revitalisation, standardisation, régimentation. (Écosse, Occitanie). Linguistique. INALCO, 2022. <tel-03979959>

HAL Id: tel-03979959

<https://hal.science/tel-03979959v1>

Submitted on 9 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

James Costa
Université Sorbonne Nouvelle – UMR LaCiTO

La Langue comme institution : Revitalisation, standardisation, régimentation. (Écosse, Occitanie)

Travaux rassemblés en vue de
L'Habilitation à Diriger des Recherches

Spécialité : Sciences du langage

Sous la direction de
Isabelle Léglise (CNRS)

Volume 1
Synthèse des activités de recherche

Composition du jury

Gilles Forlot, Professeur, INALCO
Monica Heller, Professeure, Université de Toronto
John Joseph, Professeur, Université d'Édimbourg
Isabelle Léglise, Directrice de recherche, CNRS
Tadhg Ó hIfearnáin, Professeur, Université nationale d'Irlande, Galway
Marie-Anne Paveau, Professeure, Université Sorbonne Paris Nord

Décembre 2021

Institut National des Langues et Civilisations Orientales, Paris

Pour Misty

Remerciements

Je tiens à remercier avant toute chose Isabelle Léglise pour sa patience et son écoute depuis de longues années. Je remercie tout particulièrement Gilles Forlot, Monica Heller, John Joseph, Tadhg Ó hIfearnáin et Marie-Anne Paveau d'avoir accepté de me lire ici. J'espère que ce texte nourrira nos échanges et que ceux-ci se poursuivront longtemps.

Que celles et ceux qui ont contribué, de quelque manière que ce soit, aux travaux de recherche et à l'élaboration de cette synthèse soient assurés de ma profonde reconnaissance.

Ce mémoire est dédié à Alexandra Jaffe, dont l'intelligence, la générosité et la gentillesse me manquent encore chaque jour. Misty faisait partie de ces personnes qui, par leurs qualités intellectuelles et humaines, vous font sentir intelligent lorsque vous parlez avec eux.

Sommaire

Introduction générale	8
Partie 1 Revitaliser	13
Chapitre 1 Langues minoritaires : Écosse, Occitanie.....	17
1. Positionnement disciplinaire	17
1.1 L'anthropologie socioculturelle : être membre.....	17
1.2 L'anthropologie linguistique : Mondes imaginés, mondes imaginaires	20
2. Quelle sociolinguistique ?.....	22
2.1 Institutionnalisation	24
2.2 Le politique.....	27
3. Occitanie, Écosse.....	28
3.1 Pourquoi ces lieux ?.....	29
3.2 Terrain et militantisme.....	31
3.3 Ethnographie, historiographie, littérature	33
4. Conclusion	35
Chapitre 2 La revitalisation linguistique comme formation de groupe	37
1. poser la question de la revitalisation	37
2. revitalisation et identité linguistique vs groupalité	43
2.1 Le problème de l'identité	44
2.3 À qui s'adresse la revitalisation linguistique	47
Chapitre 3 Enfants et néolocuteurs de l'occitan.....	51
1. Introduction	51
2. L'école, lieu central de la transmission extra-familiale.....	55
2.1 Quel type de groupe est inventé dans les mouvements de revitalisation linguistique ? Speech vs Language community.....	56
2.2 Les élèves comme « néo-locuteurs »	57
2.3 Enfants et revitalisation linguistique à Orange	60
3. Échos du terrain : discours et mythes	61
3.1 Enfants et enquêteurs	61
3.2 Les enfants et la langue	63
3.3 Quand les voix se rencontrent	65
4. Conclusion	67
Partie 2 Fabriquer et gérer la différence. Patrimonialiser, standardiser	71
Chapitre 4 Diversité et différence	79
1. Le passage de « menaçant » à « menacé » dans l'Écosse du 19^e siècle	80
1.1 Le sauvage comme individu et comme lieu	83
1.2 Justifier la disparition	86

1.3 Le procès de la féodalité.....	87
1.4 De « menaçant » à « menacé »	88
2. La diversité légitime dans l'Écosse du 21e siècle	90
2.1 Diversité linguistique en Écosse	91
2.2 La diversité légitime	93
2.4 Utiliser l'écossais hors du régime de la diversité.....	95
3. Conclusions	98
Chapitre 5 Ce que le diptyque revitalisation / standardisation fait à la langue.....	99
5.1 Langues et patois	101
5.1.1 La décontextualisation comme caractéristique principale des langues modernes.....	101
5.1.2 La recherche d'une langue parfaite.....	102
5.1.3 Les langues comme des actants politiques	105
5.2 Régimes linguistiques du standard et du non-standard en Provence.....	107
5.2.1 Langue et patois en Provence	108
5.2.2 Une question ontologique ?	110
5.3 L'invention de la langue en Provence	113
5.3.1 Victor Gelu et la mort du monde ancien	113
5.3.2 Mistral et la (re)naissance de la langue.....	115
5.4 Conclusion.....	118
Chapitre 6 La langue standard comme institution et comme bouc émissaire	119
1. Standardisation : le choix de la langue ou du dialecte aux Shetland.....	122
1.1 Un terrain shetlandais	124
1.2 Retrouver le norrois dans le shetlandais	126
1.3 Dialecte et développement socioéconomique.....	128
1.4 Individualisme dialectal au 21e siècle	131
2. Enseigner sans standard	132
2.1 L'écossais à l'école.....	133
2.2 Comment enseigner (dans) une langue dont les limites sont floues ?	134
3. Quel écossais pour l'espace public ?	138
3.1 Coup d'état linguistique sur Facebook	139
3.2 A burger is a burger is a burger	141
4. Conclusion	144
Partie 3 Langage, nature, société. Perspectives de recherche	147
Chapitre 7 Quelle sociolinguistique pour l'Anthropocène ? (Ré)-hybridations langagières et naturelles.....	151
1. Introduction	151
2. Linguistique et Anthropocène	153
3. Langage et société.....	155
4. Des langues standard aux publics	156
5. Une sociolinguistique pour l'Anthropocène.....	160
6. Un nouveau régime de sens ?.....	162

6. Nature, culture et vin naturel dans la Drôme.....	163
7. Conclusions	165
Chapitre 8 L'espace public de l'Anthropocène	167
1. Formuler la crise écologique en termes de messages.....	170
1.1 Quand les herbes parlaient	171
1.2 « Qu'escotetz, qu'escotetz pas, qué quò me fai ? » : faire parler la nature aujourd'hui.....	172
2. Quelle participation des sciences du langage ?	176
3. Repolitiser.....	181
4. Relangagiser.....	184
5. Terrain ethnographique : le Parlement de Loire	187
6. Conclusion	190
Conclusions	191
Références bibliographiques	194

Introduction générale

L'idée de rédiger un jour une thèse en sciences du langage, encore moins une habilitation à diriger des recherches dans ce domaine, me serait apparue comme étrange il y a 20 ans. Les questions qui trouvent ici un développement n'ont pas germé à l'origine au sein des sciences du langage, mais à partir d'une réflexion ethnologique et historique, dont le langage, poétique notamment, me semblait un lieu central, mais inséparable de ses conditions de production historiques et sociologiques.

Avant les sciences du langage

J'ai rédigé en 2002, au département de breton et celtique de l'université Rennes 2-Haute Bretagne un mémoire de DEA intitulé : *Géographie sacrée de l'Autre Monde dans la littérature orale bretonne et galloise*. Ce travail faisait suite à un mémoire de licence sur les figures féminines dans la littérature orale galloise soutenu au département d'anglais de l'université de Provence, à la suite de plusieurs années passées au Pays de Galles à l'université d'Aberystwyth. Le premier article que j'ai publié, dans la revue *Ollodagos* (revue belge d'études celtiques), portait sur la persistance de possibles traces de totémisme dans la littérature orale bretonne.

La question des mondes est restée centrale dans mon parcours : mondes linguistiques minorisés dans un premier temps, mondes régis par différents régimes linguistiques (standard et non-standard) dans un second temps, mondes et collectifs interspécifiques enfin. « Let's start by understanding anthropology as being about imagining alternative worlds », comme l'écrit Monica Heller (2017:13).

Ces trois explorations de mondes et des manières dont ils sont habités constituent le fil de ce mémoire d'habilitation, depuis la fin de ma thèse soutenue en 2010 à l'université Stendhal à Grenoble jusqu'aux travaux exploratoires actuels menés au laboratoire LaCiTO et à l'université Sorbonne Nouvelle à Paris, en passant par l'Institut National de Recherche Pédagogique à Lyon et le Centre pour le multilinguisme en société de l'université d'Oslo.

L'Autre Monde, dans l'imaginaire Atlantique, n'est pourtant pas seulement celui des morts. On y côtoie toutes sortes d'êtres, humains et non humains. L'Autre Monde de la littérature orale de l'ouest de l'Europe est un véritable collectif. Les êtres qui le peuplent y sont parfois décrits comme parlant des langues que personne ne parle, et dont les voyageurs revenant parmi les humains rapportent occasionnellement des bribes. *Udor*, l'eau, que certains scribes gallois médiévaux prenaient pour du grec (*ὕδωρ*), liant ainsi le peuple de l'Autre Monde à la Grèce antique. L'Autre Monde après la christianisation de l'Ouest européen au haut Moyen Âge devient peu à peu un continent perdu, dont il reste des bribes dans la littérature orale, et dont les habitants participent un temps pleinement aux activités humaines. Ankoù (la Mort), fées, sorcières, korrigans, lutins, arbres, ancêtres, animaux enchantés, le « social » des prémodernes (qui fonctionne encore largement comme tel jusqu'à la Première Guerre mondiale) est encore habitée de toutes sortes d'êtres, plus ou moins proches et présents, mais agissants — des forces qu'il s'agit d'apaiser à défaut de les contrôler.

La Mer du Nord est ainsi peuplée d'hybrides d'humains et de phoques, de baleines, d'esprits marins qu'il s'agit d'éviter en évitant de les appeler par leur vrai nom, de peur d'être entendus. De la Norvège à l'ouest de l'Irlande il existe ainsi des langues de pêcheurs, langues taboues qui dressent un inventaire de termes qu'on peut utiliser sur terre ou sur mer, témoignant aussi à l'occasion de changements politiques et donc linguistiques. Dans les Shetland, archipel entre l'Écosse et la Norvège sur lequel j'aurai l'occasion de revenir, la langue taboue, celle qu'on devait utiliser en mer (en usage jusque dans les années 1950), était largement composée de mots norrois (une évolution du norvégien), langue en usage dans l'archipel jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

Plan du mémoire

Cette brève introduction n'a d'autre ambition que de montrer les liens entre langues minoritaires et composition de mondes et de poser en quelque sorte la cohérence du parcours que (re)présente ce mémoire : *revitalisation* (partie 1), *standardisation et organisation de la différence* sociale (partie 2), *nature/langage/société* (partie 3). Les travaux sur la revitalisation linguistique m'ont régulièrement mis face à des mondes différents qui se tissaient en face à face sans se comprendre, mondes militants et mondes de locuteurs traditionnels par exemple. Les travaux sur la standar-

disation du vernaculaire écossais m'ont également conduit à m'interroger sur les types de relations induits par ce que Susan Gal (2006) appelle « régime du standard » (linguistique) — et, par contrecoup, ce qu'un régime du non-standard implique en termes de configuration des relations. Finalement, le travail sur la revitalisation comme celui sur la standardisation ont rendu nécessaire un travail d'historicisation des pratiques dont je traitais. Or, tout dans mes lectures, historiques ou historiographiques, renvoyait alors vers les 17^e et 18^e siècles, ce noyau historique au cours duquel nature, société et langage furent séparés — en philosophie, puis en politique. C'est cette exploration archéologique qui a ensuite fait naître les questions que j'explorerai dans la dernière partie de ce texte, celle qui conduit à explorer le rôle du langage dans l'élaboration de nouveaux questionnements autour de la notion de société, une société transformée par « l'événement anthropocène » (Bonneuil et Fressoz 2016) et qui ne peut plus être pensée selon des lignes élaborées il y a trois cents ans.

Revenant sur mon travail de recherche, c'est cette dimension de la configuration du lien social qui m'est apparue la plus saillante : non pas la question identitaire, généralement présentée comme centrale dès que l'on parle de langues minoritaires (elle est centrale par exemple dans ce texte fondateur qu'est Fishman 1991), mais la question des groupes et de leur formation. Cette question traverse l'ensemble de ce mémoire.

Ce mémoire est un texte réflexif et (peut-être trop) tourné vers une réflexion théorique. J'ai voulu éviter de répéter trop de choses présentes dans les articles qui figurent dans le volume scientifique. J'ai cependant donné à voir des données parfois inédites parfois déjà publiées quand cela me semblait pertinent pour illustrer différents aspects de mon travail. Ces données sont parfois historiographiques, parfois ethnographiques.

Questions terminologiques

Quelques notes terminologiques avant de commencer le mémoire proprement dit. D'abord sur le nom des langues dont je parle : j'appelle « occitan » la langue du sud de la France, suivant en cela les choix de la sociolinguistique occitane. Lorsque j'utilise le terme « provençal », c'est pour désigner la variante provençale de l'occitan. C'est là un choix qui me place, aux yeux de certains militants linguistiques provençaux, du côté des « occitanistes ». L'occitanisme, qui est l'une des continuations de la renaissance d'oc du 19^e siècle, postule en effet qu'il existe une seule

langue des Alpes aux Pyrénées parlée selon des modalités différentes selon les endroits (provençal, auvergnat, gascon, etc.). Si j'utilise le terme occitan c'est aussi parce que c'est le terme utilisé sur le terrain avec les personnes avec qui j'ai travaillé.

Je traduis le nom de la langue germanique du sud et de l'est de l'Écosse, *Scots*, par « écossais », contrairement à l'usage moderne de beaucoup de spécialistes francophones de l'Écosse (réservant ainsi le mot « écossais » au gaélique). Il me semble difficile de justifier du maintien du nom vernaculaire *Scots* en français, ne serait-ce que parce que son usage contraint au maintien de la majuscule, ce qui contrevient à l'usage. Les Français parlaient de langue *écossoise* au 18^e siècle, et le nom de Scots établit un lien entre la langue et le pays depuis le 15^e siècle sinon avant. En gaélique, le nom moderne de la langue est *Albais*, maintenant le lien avec le territoire (*Alba*) alors que le gaélique est nommé *Gàidhlig*, établissant quant à lui un lien historique avec l'Irlande. Il me semble donc important de conserver le nom d'écossais qui reflète au mieux les liens historiques de la langue avec l'État écossais.

J'ai essayé de maintenir un usage constant du mot « langue » pour désigner des manières de parler grammatisées, c'est-à-dire outillées — à l'aide notamment de grammaires et de dictionnaires (Auroux 1995a) —, sans toujours y parvenir. Le terme de « langage » me sert à désigner la parole non encore outillée ou rangée sous un nom précis de langue (les occitanophones comme les scottophones faisaient ou font habituellement référence à ce qu'ils parlent comme « parler à notre manière », « a nòsta mòda », « it's just the way we speak ». Une conversation avec Francine Mazière à la fin du processus d'écriture a attiré mon attention sur la notion d'hyperlangue qu'elle avait développée avec Sylvain Auroux (Auroux 1998 ; Auroux et Mazière 2006). Auroux distingue la langue empirique de la langue grammaticale. La langue grammaticale, outillée, est un retour réflexif sur la langue empirique qui « contient un ensemble d'hypothèses sur la structure d'une certaine hyperlangue » (Auroux 1998 : 115). Le terme « langue » dans ce mémoire renvoie à la langue grammaticale, et le langage à l'hyperlangue.

Enfin, j'aurais pu (dû) inclure une réflexion sur les apports théoriques et épistémologiques respectifs des diverses traditions anglophones et francophones. Mais plus le temps avance, moins je vois de séparation nette qui passerait par la langue, et moins cette distinction m'apparaît pertinente. Un exemple parmi d'autres : on pourrait peut-être isoler un corpus de travaux anglophones sur les idéologies linguistiques, et un autre, francophone. Ce serait homogénéiser à outrance les travaux anglophones : où placer les travaux canadiens par exemple ? Même au sein de l'anthropologie linguistique étatsunienne il serait difficile d'isoler une seule approche

« anglophone ». Kathryn Woolard (communication personnelle, 2017) m'a ainsi expliqué que c'est en lisant les auteurs catalans et valenciens qu'elle a utilisé la notion d'idéologie. Les notions circulent, et s'il y a des traditions académiques, les concepts ne circulent pas moins de manière fluide entre elles. Et se concentrer sur les « traditions anglophones et francophones » c'est aussi minorer les autres, notamment occitane et catalane.

Dans quelle langue écrire ?

Un volume scientifique accompagne ce mémoire. Il s'agit d'une sélection de 24 articles représentatifs de mes travaux depuis ma soutenance de thèse en 2010. J'ai publié jusqu'ici en anglais, français, espagnol et occitan. Chaque langue de publication spécifie un public particulier : public international pour qui l'Occitanie ou l'Écosse n'est qu'un cas particulier permettant d'éclairer des questions plus larges pour les textes en anglais ; public étudiant et enseignant surtout pour les publications en français ; public militant et enseignant pour les publications en occitan (et en espagnol). Je n'ai pas inclus d'article en occitan dans le volume scientifique, mais j'y ai ajouté, en annexe, un texte commandé par la sociolinguiste catalane Carme Junyent, une biographie langagière écrite en occitan.

Partie 1

Revitaliser

Le choix d'un travail sur la revitalisation linguistique, ou plus généralement sur les mouvements de défense de langues minorisées remonte à mon travail d'enseignant — d'abord de gallois à l'Université Rennes 2 en 1999-2002, puis d'occitan dans le secondaire en Provence. J'ai enseigné l'occitan d'abord dans les quartiers Nord de Marseille en 2003-2004, comme stagiaire après le CAPES d'occitan-langue d'oc puis comme titulaire dans quatre collèges et un lycée de la Drôme Provençale.

Le choix d'enseigner l'occitan en Provence n'est pas anodin. Il ne s'agissait pas d'un choix identitaire, puisque si j'avais vécu à Marseille de 1994 à 1997, je ne suis pas originaire de la région. Mais ayant enseigné le gallois en Bretagne, je voulais faire l'expérience d'enseigner une langue minorisée dans la région où elle était traditionnellement parlée, pour œuvrer pour le redressement d'une langue et de sa pratique sociale. C'est la rencontre de l'œuvre de Frédéric Mistral qui a ici été déterminante, et l'ancienneté du mouvement linguistique d'oc qui m'ont orienté vers l'occitan dès 1998.

Enfin, c'est le travail d'enseignement lui-même qui a guidé le choix d'une thèse sur la revitalisation de l'occitan. À l'origine je voulais savoir pourquoi des parents choisissaient — ou non — d'inscrire leurs enfants en cours d'occitan ; pourquoi des enfants eux-mêmes choisissaient-ils cette option, avec des justifications diverses, mais toujours réfléchies ; pourquoi ces enfants choisissaient-ils l'occitan alors que les cours avaient parfois lieu sur l'heure du déjeuner.

Pour le dire autrement, je cherchais à comprendre ce que parler occitan (et plus généralement une langue minorisée) voulait dire pour ces personnes. C'est cette question initiale qui m'a fait développer une sociolinguistique des contextes minoritaires — en Provence, mais aussi en Écosse. Dans cette première partie, je reviendrai dans un premier temps sur cette sociolinguistique et les terrains à partir desquels elle a pu se développer, avant de questionner ce que la revitalisation fait aux personnes. Enfin, je questionnerai ce que la revitalisation fait aux langues, et plus particulièrement comment elle les constitue en tant que langues au sens de la modernité.

Cette partie reprend en partie les apports de mon travail de thèse. Elle développe surtout les travaux qui en sont issus et qui constituent une réponse à la question que m'avait posée l'historien Philippe Martel lors de ma soutenance — et que j'ai poursuivis par la suite. Si mon travail de doctorat, suivant en cela Monica Heller (2004), posait que la revitalisation linguistique n'était pas principalement une question de langue, la question de Philippe Martel était la suivante : pourquoi ces mouvements utilisaient-ils la langue pour articuler leurs revendications plutôt qu'un autre objet (religion, institutions politiques, etc.) ? Répondre à cette question, c'est de fait entrer de plain-pied dans la question de la langue comme institution clef de la modernité.

Les trois chapitres de cette première partie abordent divers aspects de mon travail sur la revitalisation tout en en laissant d'autres de côté. Le chapitre 1 propose une réflexion d'ensemble sur les implications d'un travail en contexte minoritaire ; le chapitre 2, plus théorique, tente de résumer mon apport principal à la question de la revitalisation et intègre une forte dimension historiographique (que l'on retrouvera dans la Partie 2). Cet apport s'est traduit par de nombreuses publications et notamment par un ouvrage paru en 2016, *Revitalising Language in Provence* (Costa 2016). Le livre ne porte que sur la Provence et pousse plus loin les réflexions entamées lors de la thèse de doctorat. Enfin un troisième chapitre propose une réflexion autour du travail ethnographique en contexte scolaire avec des enfants.

Dans mes travaux sur la revitalisation, j'ai cherché surtout à parler avec les militants, dans la continuité de ce qu'avait initié le sociolinguiste occitan Robert Lafont. C'est notamment le cas des travaux qui concernent les enfants et la transmission / socialisation. Un de mes objectifs a longtemps été la déculpabilisation de parents ayant peur de parler un mauvais occitan à leurs enfants.

À Lyon j'ai également travaillé en collaboration étroite avec des linguistes typologues, comme je le fais actuellement à Paris au laboratoire Langues et Civilisations à Tradition Orale (LaCiTO). C'est donc aussi avec les linguistes travaillant les questions de langues en danger que j'ai cherché à dialoguer, en montrant les apports d'une approche en sociolinguistique. J'ai notamment essayé de montrer que la revitalisation linguistique n'était pas nécessairement toujours une marque d'émancipation, qu'elle s'inscrit elle-même dans la continuité de processus de domination politique et épistémologique.

C'est bien entendu avec les sociolinguistes européens et nord-américains que j'ai voulu dialoguer. Les sociolinguistes européens travaillant les questions de langues minoritaires en Europe

sont nombreux et la confrontation d'idées et de données est toujours particulièrement intéressante. C'est en particulier avec les collègues de Catalogne, d'Écosse et d'Irlande que j'ai dialogué au cours de ces dernières années, notamment avec Tadhg Ó hIfearnáin à Limerick puis à Galway. Son travail réalisé avec Jean-Michel Eloy autour des langues collatérales, des langues minoritaires structurellement proches de la langue dominante, a été particulièrement important dans l'ensemble de ma réflexion. Le travail sur l'occitan constitue en grande partie une continuation des pistes lancées dans les deux volumes parus sur cette question (Eloy et Ó hIfearnáin 2007) en cherchant à comprendre ce qui pour ses locuteurs faisait de l'occitan une langue ou un patois français.

Enfin, je dois mentionner ici la place centrale qu'a occupé l'ouvrage *Discourses of Endangerment* (Heller et Duchêne 2007) dès sa parution (j'étais en début de thèse). La lecture de cet ouvrage était particulièrement perturbante pour qui s'intéresse aux questions de langues minoritaires en venant du militantisme en faveur des langues dites menacées, j'ai écrit la monographie citée plus haut en la pensant comme une réponse aux *Discourses of Endangerment*, si souvent mal compris parmi les sociolinguistes s'intéressant aux langues en danger. J'ai cherché dans cette monographie à montrer comment la pratique militante était une activité qui permettait, en la remplaçant dans une dynamique de contact entre groupes minoritaires et majoritaires, de comprendre la manière dont certains groupes minoritaires s'imaginent aux 20e et 21e siècles.

J'ai exclu de cette première partie une part importante de mon travail sur la revitalisation, celle qui porte sur les conflits au sein même des mouvements qui portent la revitalisation. Ces travaux ont été publiés en français et en anglais et ils me semblent aujourd'hui datés. L'enjeu théorique de cette partie de mon travail est pourtant important, mais il peut être résumé brièvement : contrairement à ce qu'affirme la tradition issue de Joshua Fishman (1991) et continuée par un article très souvent cité des Dauenhauer (1998) puis par Paul Kroskrity (2009), la clef de la réussite d'un mouvement de revitalisation ne tient pas dans la clarification idéologique. Dans l'exemple provençal que j'ai analysé à plusieurs reprises, les tenants d'une langue provençale séparée de l'occitan et les défenseurs de l'occitan comme langue unique pluridialectale sont irréconciliables pour des raisons qui justement tiennent de l'idéologie. Clarifier ces différences idéologiques ne résoudra rien — peut-être parce qu'il n'y a rien à résoudre.

L'autre raison pour laquelle j'ai préféré ne pas revenir sur cette question dans ce mémoire tient dans l'évolution du mouvement occitan depuis 2010. Il s'est largement essoufflé en Provence, en partie du fait de la création de la région Occitanie en 2016. Sara Brennan et moi

avons analysé ce mouvement dans un article à paraître dans *Langage & Société* qui montre comment la naissance de cette région a compliqué la revendication occitane en Provence, mais aussi en Occitanie même (cet article figure dans le volume scientifique).

Les articles reproduits dans le volume scientifique et correspondant à cette partie concernent principalement le mouvement de revitalisation de l'occitan. L'ancienneté de ce mouvement et la somme de travaux qui existe à son propos en font une bonne porte d'entrée dans la compréhension des processus de revitalisation.

Chapitre 1

Langues minoritaires :

Écosse, Occitanie

Dans ce chapitre je cherche à expliquer les options théoriques puis méthodologiques que j'ai suivies pour comprendre la manière dont les langues minoritaires en Europe ont été, et sont, inventées comme institutions sur le modèle des langues dominantes. Pour comprendre également les conséquences que ces processus ont eu sur les acteurs sociaux comme sur les langues elles-mêmes.

1. Positionnement disciplinaire

J'ai grandi entre deux langues (le français et l'anglais), cinq lieux (de la Lorraine à Tahiti, de la région parisienne à la Bretagne puis à la Provence), et dans une famille marquée les migrations (de l'Écosse et de l'Irlande vers l'Angleterre, de l'Italie vers l'Algérie puis le Maroc) et le plurilinguisme — piémontais, italien, catalan, écossais, anglais, français.

Il n'est peut-être pas si surprenant que j'aie très tôt voulu étudier le fait minoritaire linguistique pour le sentiment de groupe qu'il procure et pour la possibilité qu'il offre d'explorer des mondes parallèles. Comment appartenir, qu'est-ce qu'être membre d'un groupe — et pour faire quoi ?

C'est d'une part en anthropologie socioculturelle et d'autre part en anthropologie linguistique que j'ai trouvé de quoi nourrir ces deux sources de ma réflexion.

1.1 L'anthropologie socioculturelle : être membre

En anthropologie socioculturelle, la question est ancienne et elle rejoint une des définitions classiques de la culture, celle de l'anthropologue Ward Goodenough (1919-2013). Yves Winkin la résume ainsi :

Sa définition de la culture est très simple : « Tout ce qu'il faut savoir pour être membre ». Membre de quoi ? Membre de la présente assemblée, membre du café d'à côté, membre de la ville de Montpellier, membre de la société française, membre de la société occidentale. C'est une définition de la culture qui est à la fois très élastique [...] et très opérationnelle : rien qu'en disant « tout ce qu'il faut savoir pour être membre », vous pouvez commencer à vous demander quelles sont les règles explicites et implicites, quel est le savoir latent et manifeste que vous devez peu à peu acquérir, d'une manière ou d'une autre, pour vous sentir membre et pour être, vis-à-vis des autres membres de cette culture, prévisibles. (Winkin 2001 : 138 Italiques dans l'original)

Poser cette question dans des lieux où sont parlées des langues aujourd'hui minoritaires revient à se questionner d'une part sur l'aspect institutionnel des langues, et d'autre part sur l'aspect relationnel qu'une telle approche implique.

1.1.1 Se revendiquer « minoritaire »

Je me suis premièrement demandé ce que parler une langue et se revendiquer comme « minoritaire » voulait dire. Qu'est-ce qu'un groupe linguistique minoritaire en Europe aujourd'hui, et comment est-ce qu'on peut en devenir membre ? (la question est d'importance dans le cas de langues qui perdent rapidement des locuteurs : peut-on devenir membre d'une communauté de locuteurs de ces langues ? Peut-on légitimement devenir locuteur ? Si oui, comment ? Si non, alors de quoi devient-on réellement membre lorsque l'on décide de parler occitan, frison ou irlandais ?) ; plus largement, comment les questions linguistiques, à travers la dichotomie majoritaire/minoritaire, permettent-elles de créer de la différence et de l'organiser, et avec quelles conséquences ?

En abordant ces questions, on tombe vite sur un problème terminologique : minoritaire, minorisé ? Le second terme a l'avantage de pointer un processus, là où le premier pourrait faire penser à un état de fait immuable lié à une caractéristique d'un groupe ou d'une langue qui les rendrait de toute éternité minoritaires (Léglise et Alby 2006). La distinction n'est pourtant pas toujours utile et Wilson McLeod (2019), écrivant sur les processus de minorisation du gaélique en Écosse dans le cadre d'une réflexion sur ce qu'être minoritaire implique emploie l'un pour l'autre. Il me semble important de retenir, notamment du texte de Léglise & Alby, le fait qu'être minoritaire est un processus de catégorisation avant d'être un état de fait.

Si la question est complexe dans le cas des Kali'na, peuple autochtone de Guyane pour lequel des processus de déminoration locale de la langue ont été mis en évidence, elle est particulièrement déroutante lorsque l'on parle des locuteurs d'occitan. C'est notamment le cas des lorsqu'il s'agit des « néolocuteurs », ceux qui, francophones par ailleurs, ont fait le choix d'apprendre et surtout d'utiliser cette langue dans leur vie quotidienne (Pentecouteau 2002). Ainsi si nombre de militants occitans se catégorisent comme « minoritaires » en vertu de leur capacité à parler occitan, ils occupent par ailleurs souvent des positions tout à fait dominantes dans la société : hommes, blancs, et/ou professions libérales ou fonctionnaires ils ne sont minorisés que par leurs choix linguistiques. Ça n'est bien entendu pas le cas des locuteurs natifs, mais pour des raisons que j'explore au chapitre 5 ceux-là se sentent rarement concernés par le mouvement linguistique. Il y a, pour paraphraser Robert Lafont (1984, reproduit dans Lafont Lafont 1997 : 114), une idéologie renaissantiste de la minorité rédemptrice¹ — à tout le moins une mystique du fait minoritaire.

1.1.2 La langue comme fait social total

Ces questions me semblent particulièrement importantes au regard de la place croissante du fait minoritaire à travers le monde — que celui-ci soit linguistique, religieux, de genre ou autre. Comme l'écrit l'anthropologue Arjun Appadurai,

The virtually complete loss of even the fiction of a national economy, which had some evidence for its existence in the eras of strong socialist states and central planning, now leaves the cultural field as the main one in which fantasies of purity, authenticity, borders and security can be enacted. (Appadurai 2006 : 22-23)

Cette citation, pour attrayante qu'elle soit, pose néanmoins problème à plusieurs niveaux. D'abord, il n'est pas certain que les économies nationales aient été rendues totalement fictionnelles par la mondialisation. Ensuite elle propose une définition implicite de la culture comme un champ déconnecté de l'économie et des questions sociales. Enfin le fait de l'utiliser ici place le champ linguistique dans le champ culturel en l'excluant des autres domaines précités.

Si je suis convaincu que le champ linguistique peut servir de terrain, au même titre que d'autres aspects sociaux, pour exprimer et mettre en scène divers fantasmes, y compris de pureté, la conception que j'ai adoptée dans mes travaux ne fait pas des langues et du langage des

¹Lafont parlait d'« idéologie renaissantiste du texte rédempteur ».

domaines séparés du social, du culturel ou même du naturel (chapitres 7 et 8). Au contraire j'adopte une position selon laquelle les langues, dans les sociétés modernes (issues de la période que les historiens appellent la Modernité), sont des institutions (je développe ce terme plus bas). Elles sont instituées en tant que langues et elles instituent : des rapports de pouvoir, des rapports de force, et plus généralement des obligations mutuelles entre les individus dans leurs interactions quotidiennes.

En ce sens, je souscris à la perspective de Michael Silverstein reprenant la notion de Marcel Mauss de fait social total selon laquelle le langage est un fait social total. Ou plutôt, il considère dans ses travaux ce qu'il nomme *total linguistic fact* :

an unstable mutual interaction of meaningful sign forms contextualized to situations of interested human use, mediated by the fact of cultural ideology. (Silverstein 1985 : 220)

Pour le dire autrement, j'adhère à ce qu'écrit Monica Heller dans le paragraphe ci-dessous :

One of my esteemed colleagues once suggested to me that an anthropological exploration of language is akin to studying the tail rather than the dog. The point, I gather, was that if we want to understand human experience, we ought to go straight for the experience, and not something epiphenomenal like language. Not surprisingly, I take the view, common in linguistic anthropology, that language is scarcely an epiphenomenon but rather one of the central terrains on which we construct our understanding of the world and our relations with each other and with the world we live in. (Heller 2017 : 12)

C'est me semble-t-il d'autant plus le cas à l'ère moderne où les langues sont une institution centrale. Car l'institution linguistique organise, au même titre que l'institution du don ou celle du marché, l'ensemble des rapports sociaux — elle spécifie les rapports de politesse, elle prescrit diverses hiérarchies, elle indique le dicible et l'indicible.

1.2 L'anthropologie linguistique : Mondes imaginés, mondes imaginaires

« Es sus la talvera qu'es la libertat ». Joan Bodon

La *talvera*, en occitan, est la partie d'un champ qui, située à son extrémité, reste non-cultivée pour permettre à la charrue de tourner. Sur cet espace on tolère les herbes folles qui permettent à une vie animale et végétale abondante de se développer. Depuis Bodon ces talveras sont un

trope de la littérature occitane pour évoquer la liberté de créer et d'inventer que procure le fait d'être à la marge. C'est dans ces espaces que s'inventent (ou croient s'inventer) des manières d'être différentes, loin des rapports de prescription des normes (linguistiques, mais pas seulement) des groupes dominants.

L'appel à l'imaginaire est une dimension importante de l'anthropologie comme se plaisait à le rappeler l'autrice de science-fiction Ursula Le Guin, par ailleurs fille d'Alfred et Theodora Kroeber. Elle écrit ainsi, dans son recueil *Words are My Matter* :

The imagination is an essential tool of the mind, a fundamental way of thinking, an indispensable means of becoming and remaining human. [...] We are a wordy species. Words are the wings both intellect and imagination fly on. Music, dance, visual arts, crafts of all kinds, all are central to human development and well-being, and no art or skill is ever useless learning; but to train the mind to take off from immediate reality and return to it with new understanding and new strength, nothing quite equals poem and story. (Le Guin 2016 : 4)

Ses ouvrages sont en quelque sorte pour la plupart des anthropologies de mondes fictionnels. J'ai d'ailleurs utilisé plusieurs de ses textes en cours d'introduction à la sociolinguistique en première année de licence : nous lisons ainsi ensemble le roman *Le nom du monde est forêt* ou la nouvelle *Ceux qui partent d'Omélas* qui permet d'entrer dans l'anthropologie par le biais de l'imagination.

En anthropologie linguistique c'est sans doute Monica Heller qui dit le plus clairement le lien de l'anthropologie à l'imagination de mondes. J'utilise le terme « imagination » à dessein pour renvoyer à la fois à ce qui est imaginaire et à ce qui est imaginé sans poser la limite claire sur laquelle s'appuie Benedict Anderson dans *Imagined Communities* (Anderson 1983). Si toute communauté est imaginée, dans les cas des langues minoritaires nombre d'entre elles sont imaginaires, dans le sens où elles n'existent pas (encore).

Lors du discours présidentiel de Monica Heller à Denver en novembre 2015 à l'occasion du congrès annuel de l'American Anthropological Association j'ai été particulièrement sensible à la manière dont elle formulait l'importance de l'imagination de mondes alternatifs en anthropologie. Dans ce cas elle traitait de l'esperanto, mais ce qu'elle dit s'applique aussi bien aux langues minoritaires. Dans la version publiée de ce texte Heller souligne ainsi l'importance de l'imagination de mondes alternatifs dans l'entreprise anthropologique :

It is important in two ways: the first is simply the discipline's commitment to new ways of making sense of culture, no matter how familiar or how strange; the second is, as our association's tagline would have it, our commitment to "help solve human problems.

Anthropological approaches to these ways of imagining alternative worlds, however, are traversed by debates and tensions within some of the discipline's central questions: What (if anything) does it mean to be distinctively human? What is the relative importance of commonality or even universality, on the one hand, and difference or diversity, on the other? What is the proper and possible scope of human agency in addressing these questions? In particular, what is the role of science (and of the scientist)? (Heller 2017 : 12)

Les lieux où l'on parle des langues aujourd'hui minoritaires offrent une perspective particulièrement intéressante pour aborder ces questions. Le problème de l'universalité et de la célébration de la différence y trouve notamment nombre de réponses selon les langues et les groupes qui les parlent. La question du rôle des scientifiques face à ces terrains est tout aussi importante et trouve là encore nombre de réponses différentes. On n'aborde pas un contexte où une langue minoritaire est présente de la même manière en Australie, au Canada ou en Occitanie.

2. Quelle sociolinguistique ?

Je me suis pour l'heure intéressé principalement aux apports en anthropologie socioculturelle et en anthropologie linguistique à ma recherche, sans véritablement entrer dans les questionnements de la sociolinguistique.

Lorsque Josiane Boutet et moi-même avons rédigé l'introduction du *Dictionnaire de la sociolinguistique* (2021) nous avons proposé une définition large :

[1] La sociolinguistique développe une conception théorique du langage attachée à la variabilité fondamentale des langues et de leurs pratiques dans les sociétés humaines, à la diversité et à la complexité des situations linguistiques qui, comme le disait Marcel Cohen dans son ouvrage de 1956, *Pour une sociologie du langage*, sont toujours multilingues, que ce soit en termes de langues, dialectes, niveaux de langues, usages distincts entre les groupes sociaux. [...] L'attachement des sociolinguistes à la variabilité les situe en affinité avec les approches anthropologiques du langage pour qui comprendre la différence, la variabilité culturelle sociale, linguistique, dans le lointain comme dans le proche, constitue une interrogation fondamentale.

[2] La sociolinguistique constitue une approche des faits de langues et de langage en tant qu'ils sont contextualisés, ancrés dans des situations sociales dont la pertinence, la prise en compte

et l'analyse font partie intégrante du projet. La spécificité de la sociolinguistique consiste à ne jamais séparer l'étude du matériau linguistique, le plus souvent oral, de celle des situations sociales de production, tout en sachant que la question théorique qui s'est posée dès les origines de la discipline est celle de la relation entre le langage et la société. [...]

[3] La sociolinguistique est une discipline empirique relevant de méthodes d'enquête et de recueil héritées pour la plus grande part soit de la sociologie (questionnaires, différents types d'entretiens, enregistrements audio ou vidéo), soit de l'anthropologie (différentes méthodes d'enquête, dont l'observation participante).

Si mes travaux participent clairement des points 2 et 3, leur inscription dans le point 1 passe avant tout par le travail sur le même et l'Autre dans les processus de revitalisation et de standardisation de langues minoritaires. En un sens il s'agit bien de variation, mais d'organisation consciente de la variation prise comme similarité ou comme différence. Il s'agit en ce sens d'une approche politique — une approche qui s'intéresse particulièrement aux processus qui aboutissent à l'invention de langues au sens moderne du terme et de leur institutionnalisation, en Europe plus spécifiquement.

Avant de revenir sur ce que j'entends par « institutionnalisation » et par « politique » je reviens sur la conception de la sociolinguistique qui a guidé mes réflexions.

C'est par la sociolinguistique occitano-catalane, ou périphérique, que je suis entré dans la discipline. Par la lecture, en tant qu'enseignant, des travaux notamment de Robert Lafont, Philippe Gardy, Philippe Martel, tous basés à l'université Paul Valéry de Montpellier. Je voudrais souligner la forte présence de la réflexion sociolinguistique dans les milieux militants encore au début des années 2000. Dans les écoles d'été auxquelles je participais en Provence, ils intervenaient nombreux : Philippe Martel, historien et sociolinguiste, était parmi les organisateurs. Une université d'été était organisée chaque année à Nîmes et Robert Lafont y intervenait régulièrement. L'*Institut d'Estudis Occitans* valorisait le travail linguistique et sociolinguistique par des conférences régulières.

La sociolinguistique occitane, comme son équivalent à Valence (Pujolar 2021) est intéressée principalement par la minoration linguistique à travers une étude des situations de diglossie. Elle vise ce que Lafont appelait « retrousser la diglossie » (Lafont 1984), que Lafont considère comme une forme de désaliénation (Lafont 1997 : 37).

Je reviens à plusieurs reprises dans ce mémoire sur la sociolinguistique occitane, mais je veux ici insister sur la centralité du conflit dans cette approche. La sociolinguistique périphérique se

distingue ainsi nettement des approches proposées par Philippe Blanchet en Provence, davantage fondées sur la complémentarité du provençal et du français. Dans mon cas, c'est notamment vers l'analyse du conflit interne au mouvement occitan que je me suis longtemps tourné (Costa 2012a ; Costa et Gasquet-Cyrus 2013), conflit que Lafont avait lui-même analysé comme une des manifestations du complexe diglossique des Occitans et de la honte de soi (*auto òdi*) d'une partie des Provençaux. Je reprends ces travaux dans un chapitre de la monographie déjà citée ; il figure dans le volume scientifique joint à ce mémoire.

Enfin, en traitant du conflit, la sociolinguistique occitane est une réflexion sur le contact. Elle pense sur les limites, les *talveras*, pour reprendre le terme employé plus haut : entre deux langues, à la lisière des récits du passé et du présent, entre patois et langue. C'est en définitive dans cet interstice entre patois et langues que j'ai cherché à penser l'institutionnalisation.

2.1 Institutionnalisation

Approcher la langue par l'angle de l'institution(nalisation) revient à répondre à deux questions principalement : qu'est-ce qui fait l'institution ? Et qu'est-ce que fait l'institution ? Ces questions font écho aux questionnements de base de la sociologie des institutions pour laquelle « on ne peut comprendre une institution indépendamment de ses genèses et de ses usages par les acteurs » (Buton 2010 : 21) même si cette caractérisation est en soi insuffisante.

Bien sûr le fait de considérer la langue comme une institution est relativement banal depuis Saussure (Saussure 1972 : 33) qui considère que « la langue est une institution sociale ». Mais comme Calvet (2013) le fait remarquer c'est là simplement un principe général sans conséquence particulière.

Calvet poursuit en montrant que pour Antoine Meillet le terme d'institution a un autre sens, celui de fait social. On cite ainsi souvent l'extrait suivant, qui date de 1906 :

[...] du fait que le langage est une institution sociale, il résulte que la linguistique est une science sociale, et le seul élément variable auquel on puisse recourir pour rendre compte du changement linguistique est le changement social dont les variations du langage ne sont que les conséquences parfois immédiates et directes, et le plus souvent médiates et indirectes ».
(Meillet 1921 : 17)

Il écrira plus tard que le langage s'impose aux individus :

sa réalité est celle d'une institution sociale, immanente aux individus, mais en même temps indépendante de chacun d'eux, ce qui répond exactement à la définition donnée par Durkheim du fait social. (Cité par Swiggers 1985 : 186)

Il semble donc que pour Meillet « institution » soit synonyme de « fait social ». De ce point de vue « tout fait social, doté d'une existence propre, extérieure aux individus, est une institution à condition d'être doté d'une certaine stabilité dans le temps » (Buton 2010 : 24). Dans cette perspective tout langage humain est une institution. Ce qui m'intéresse c'est plutôt le type d'institutionnalisation qui se met en place avec les processus de grammatisation des langues au 17^e siècle comme je le développe ci-dessous.

Buton distingue trois types de définitions de l'institution :

La première, qu'on pourrait dire wébérienne, considère comme institutions les seules organisations à prétention universelle (États, Églises, voire institutions politiques) exerçant une domination sociale légitime et s'appuyant sur un corps de professionnels qui, tenant leur autorité de leur fonction, contribuent eux-mêmes volontiers à la production de récits historiques légitimes sur l'institution [...].

La deuxième définition, proche de la première, supprime la dimension universelle pour qualifier d'institution toute organisation fonctionnant de façon régulière dans la société, selon des règles explicites (notamment juridiques), mais aussi implicites, et sur un ressort précis.

La troisième définition, enfin, supprime le critère de l'objectivation organisationnelle de l'institution, tout en situant son domaine de validité dans une société donnée (ou dans l'une de ses parties). L'anthropologie anglo-saxonne, de Bronislaw Malinowski à Mary Douglas, désigne ainsi par institution toute forme sociale régulière qui lie des normes et des valeurs, des modèles de relations sociales et des rôles, des manières d'être ou « comportements stéréotypés ». (Buton 2010 : 23)

La troisième définition est proche de celle de Durkheim. Mais la langue au sens moderne du terme, celle qui est grammatisée et explicitement désignée sous le nom de langue, celle qui peut éventuellement être opposée à des non-langues (les patois, les dialectes, les jargons), celle dont il sera question aux chapitres 5 et 6 correspond tout autant à la seconde définition, voire à la première.

Ces langues comme institutions sont le résultat de processus historiques bien connus et bien documentés, notamment par Sylvain Auroux. La langue dont je traiterai dans ce mémoire est (principalement) celle qu'Auroux nomme « langue grammaticale », qui, dit-il, relève de l'imaginaire (Auroux 1998 : 113 ; Mazière 2018 : 116).

Si ces processus sont bien connus pour ce qui concerne les langues dominantes, ils le sont moins en ce qui concerne les langues minoritaires. Or l'entrée par les langues minoritaires peut permettre d'éclairer l'ensemble de ces processus². Dans mon travail je me fonde de manière explicite ou implicite sur une lecture attentive de Bourdieu, notamment pour cette partie son travail sur les rites d'institution (Bourdieu 1982), fort utile pour décrire les processus d'institutionnalisation. Je cite ici longuement Bourdieu :

Parler de rite d'institution, c'est indiquer que tout rite tend à consacrer ou à légitimer, c'est-à-dire à faire méconnaître en tant qu'arbitraire et reconnaître en tant que légitime, naturelle, une limite arbitraire ; ou, ce qui revient au même, à opérer solennellement, c'est-à-dire de manière licite et extra-ordinaire, une transgression des limites constitutives de l'ordre social et de l'ordre mental qu'il s'agit de sauvegarder à tout prix — comme la division entre les sexes s'agissant des rituels de mariage. En marquant solennellement le passage d'une ligne qui instaure une division fondamentale de l'ordre social, le rite attire l'attention de l'observateur vers le passage (d'où l'expression rite de passage), alors que l'important est la ligne. Cette ligne, en effet, que sépare-t-elle ? Un avant et un après, bien sûr : l'enfant non circoncis et l'enfant circoncis ; ou même l'ensemble des enfants non circoncis de l'ensemble des adultes circoncis. En réalité, le plus important, et qui passe inaperçu, c'est la division qu'elle opère entre l'ensemble de ceux qui sont justiciables de la circoncision — les garçons, les hommes, enfants ou adultes — de ceux qui ne le sont pas, c'est-à-dire les fillettes et les femmes. Il y a donc un ensemble caché par rapport auquel se définit le groupe institué. L'effet majeur du rite est celui qui passe le plus complètement inaperçu : en traitant différemment les hommes et les femmes, le rite consacre la différence, il l'institue, instituant du même coup l'homme en tant qu'homme, c'est-à-dire circoncis, et la femme en tant que femme, c'est-à-dire non justiciable de cette opération rituelle. (Bourdieu 1982 : 59)

Si Bourdieu reste proche d'une définition durkheimienne de l'institution, sa caractérisation de l'institutionnalisation reste tout aussi opératoire pour les institutions des définitions 1 et 2. L'institution-langue ordonne et sépare, elle hiérarchise et elle légitime, tout en faisant « méconnaître en tant qu'arbitraire [s] et reconnaître en tant que légitime[s], naturelle[s] » les limites sociales qu'elle construit et les relations qu'elle prescrit.

²Je travaille notamment sur une étude de la minorisation de l'occitan et des langues périphériques de France sous la Révolution, partant du principe que la minorisation donne l'élan pour et prépare leur institutionnalisation potentielle.

La langue-institution est donc éminemment une affaire politique — elle est institution politique tout autant que son existence a des conséquences politiques. Pour le dire autrement, la langue est un rapport social et non une chose³. Sous le régime de la Modernité, elle devient institution explicite, spécifie explicitement les relations et régimente (organise) ce que l'anthropologue anglaise Marilyn Strathern (2020) nomme la *compulsion* de relation.

2.2 Le politique

La sociolinguistique dans laquelle je m'inscris est nécessairement critique dans le sens où le définit Monica Heller :

Les approches critiques en sociolinguistique ont en commun la centralité du pouvoir dans la formulation des questions de recherche, et donc des méthodes de cueillette et d'analyse des données [...]. Elles sont orientées davantage vers l'explication de questions sociales que de questions langagières proprement dites. (Heller 2021)

Heller décrit ensuite quatre aspects des approches critiques : structuration, catégorisation, valeur et légitimation. Ils sont tous les quatre intimement liés, mais ce sont les effets classificatoires de l'institutionnalisation des langues qui m'ont particulièrement intéressé par leurs effets de groupalité.

Cette groupalité est au fondement de la définition du politique que je suis dans mes travaux. Si cette définition n'est en soi pas originale, c'est dans sa formulation par Jacques Rancière qu'elle me semble plus particulièrement pertinente. Dans ses « Onze thèses sur la politique, Rancière (Rancière 1997 : 98) sépare d'une part ce qu'il appelle la police de la politique. La fonction de la police, selon lui, est le partage du sensible, « ce qui sépare et exclut d'un côté, ce qui fait participer de l'autre ». La politique quant à elle fait émerger du commun :

La police dit qu'il n'y a rien à voir sur une chaussée, rien à faire qu'à y circuler. Elle dit que l'espace de la circulation n'est que l'espace de la circulation. La politique consiste à transformer cet espace de la circulation en espace de manifestation d'un sujet : le peuple, les travailleurs, les citoyens etc., sujet dont la consistante n'est rien d'autre que sa capacité de se manifester et de manifester par là même une autre configuration du commun. Elle consiste à refigurer l'espace, ce qu'il y a à faire, à y voir, à y nommer. (Rancière 1997 : 99)

³ J'emprunte ici la formule à Marx : « [...] au lieu d'être une chose, le capital est un rapport social entre personnes, lequel rapport s'établit par l'intermédiaire des choses » (Marx 1965 : chap. XXXIII).

Rancière ajoute que la politique est avant tout *dissensus*, « manifestation d'un écart du sensible à lui-même » (Rancière 1997 : 101), c'est-à-dire, si l'on suit le raisonnement énoncé plus haut sur la police, ce qui vise à montrer la séparation opérée par l'activité de police et la dénoncer. Cependant je m'écarte de Rancière lorsqu'il écrit :

L'essence de la politique est le dissensus. [...] C'est la raison pour laquelle la politique ne peut s'identifier au modèle de l'action communicationnelle. Ce modèle présuppose les partenaires déjà constitués comme tels et les formes discursives de l'échange comme impliquant une communauté de discours [...]. Or le propre du dissensus politique, c'est que les partenaires ne sont pas constitués non plus que l'objet et la scène même de la discussion. (*ibid.*)

Or ce qui fait que ce modèle présuppose des partenaires déjà constitués fait précisément partie de ce qu'une anthropologie linguistique ou une sociolinguistique doit analyser. Comment un tel état de fait est-il présupposé, par qui et avec quelles conséquences ? Cette question traverse l'ensemble des chapitres suivants, mais elle est particulièrement explicite aux chapitres 5 et 8.

Avant de terminer sur la question politique, je mentionnerai un article co-écrit avec Sara Brennan et à paraître dans *Langage & Société* et qui figure dans le recueil d'articles joint à ce mémoire (Costa et Brennan 2021). L'article montre que la séparation des domaines culturels et politiques dans le développement du mouvement occitan a abouti à une survalorisation de manifestations comprises comme relevant du domaine culturel, ce qui a eu pour effet de rendre le nom même d'Occitanie moins menaçant, et de le populariser. Mais ce faisant, le mouvement occitan renonçait à reconfigurer le commun, et s'il existe aujourd'hui une Occitanie sur la carte, c'est une Occitanie vidée de l'ambition collective occitaniste des années 1970, et une Occitanie sans réelle politique linguistique. Une Occitanie sans Occitans, et sans langue occitane.

3. Occitanie, Écosse

Dans le reste de ce chapitre je veux revenir sur mon travail de terrain — non pour répéter des points déjà exposés ailleurs et sur lesquels je reviens dans différents chapitres ci-après, mais pour proposer une réflexion sur deux points :

- d'abord, comment faire du terrain en contexte minoritaire lorsqu'on a soi-même été militant ?

- D'autre part, comment concilier des approches aussi différentes qu'une pratique ethnographique proprement dite avec une approche historiographique et des explorations plus littéraires ?

3.1 Pourquoi ces lieux ?

Je reviens dans cette section brièvement sur la question du choix des terrains, en Occitanie (au sens large, Provence incluse) et en Écosse et sur la question de la comparaison. J'y reviens plus en détail dans différents chapitres ; j'ai cherché dans ce mémoire à dégager les principaux enjeux épistémologiques et théoriques de ma recherche, ce qui m'a sans doute conduit à occulter (trop) les questions de terrain.

J'ai appris l'occitan dans les livres à partir de 1998. Ayant vécu à Marseille quelques années pendant l'adolescence, c'est la curiosité qui me motivait. Il y avait quelques livres provençaux à la bibliothèque de l'université d'Aberystwyth au Pays de Galles, alors que je suivais un cursus d'études celtiques. J'ai par la suite acheté quelques livres dans une librairie à Aix-en-Provence. En 2002, dans cette même librairie, j'ai rencontré par hasard une militante de longue date qui m'a par la suite fait entrer à l'Institut d'Estudis Occitans, une des deux principales associations de promotion de l'occitan, fondée en 1945 principalement par d'anciens résistants. C'est l'association dans laquelle avait milité le sociolinguiste occitan Robert Lafont notamment. En 2003 j'ai passé le CAPES pour enseigner l'occitan dans le secondaire et j'ai exercé d'abord à Marseille puis dans la Drôme, entre 2003 et 2006. En 2006 j'ai rejoint ce qui s'appelait alors Institut National de Recherche Pédagogique précisément pour intégrer une recherche sur les langues minoritaires à l'école. Ce recrutement a donc pour une large part déterminé le fait que je ferais ma thèse sur l'occitan à l'école.

L'éco-sais était parlé dans ma famille. Mon grand-père, né à Glasgow en 1921, me disait qu'il était le premier de sa fratrie à avoir été bilingue en éco-sais et en anglais. C'est en apprenant l'occitan que j'ai reconsidéré cette affirmation alors qu'auparavant j'avais simplement considéré l'éco-sais comme une variante de l'anglais. Je suis rapidement tombé sur une littérature militante éco-saise qui faisait très largement écho à ce que je savais du domaine occitan. Peu à peu j'en vins à considérer le cas éco-sais comme une sorte de double symétrique de l'occitan en France. Deux langues collatérales, parlées aux deux extrémités des États-nations qui avaient imposé ce modèle à l'Europe par leurs rivalités et leurs alliances face aux États allemands, deux langues qui laissaient des traces importantes dans la prosodie et la phonologie des

langues dominantes dans les espaces où elles étaient / avaient été parlées. Deux langues également qui avaient connu une littérature prestigieuse (au Moyen Âge pour l'occitan, à la toute fin de cette période pour l'écossais) et diverses renaissances linguistiques. Robert Burns, Frédéric Mistral, Hugh MacDiarmid, Robert Lafont : les renaissances littéraires écossaises et occitanes semblaient s'entrecroiser depuis le 18^e siècle.

C'est par le terrain scolaire que j'ai abordé la question de la revitalisation. Dans une école immersive occitane d'abord et dans une école qui cherchait à valoriser les savoirs linguistiques des enfants en Écosse ensuite. Ce choix a été guidé par un contrat de recherche à l'Institut National de Recherche Pédagogique (Lyon) notamment, et par mon expérience d'enseignant. L'école est aussi l'un des rares terrains où l'on peut observer une situation occitanophone « normale », c'est-à-dire inscrite dans la durée. Les terrains auprès des militants, par contraste, sont faits de réunions, de participation à divers événements festifs, mais dont aucun ne dure généralement plus d'une journée. C'était encore plus le cas en Écosse où le mouvement militant pour l'écossais est bien moins structuré que le mouvement occitan. Le terrain scolaire offre en outre un lieu d'observation idéal pour voir la revitalisation linguistique en actes : c'est là que, dans l'imaginaire militant, se fabriquent les locuteurs de demain. Le chapitre 3 est consacré au travail avec des enfants en milieu scolaire.

Sur le terrain j'ai très peu enregistré, ayant rencontré beaucoup d'oppositions — en Écosse comme en Occitanie. J'ai beaucoup observé et pris de notes, après coup. Je n'ai jamais caché l'objet de mes interrogations ni ma position de chercheur. De ce fait, le terrain a dans le cas de mes recherches largement consisté en un travail avec les militants linguistiques en Écosse et en Occitanie : avec eux dans diverses manifestations, mais aussi dans un dialogue permanent. Acteurs institutionnels, poètes, écrivains, militants de tous horizons, ce sont ces personnes qui ont nourri ma réflexion. Ceux qui comme l'écrit Bourdieu (1984) cherchent à transformer un ensemble de préoccupations et de questions individuelles en une revendication collective.

Si la comparaison entre Occitanie et Écosse m'avait initialement semblé intéressante, ce fut une erreur. J'ai vite renoncé à la question de la comparaison et la monographie que j'ai publiée en 2016 ne reprend et ne développe que le travail sur l'occitan. Mes questionnements écossais ont fait l'objet d'articles et ils forment la base de ma contribution à un ouvrage collectif, *Standardising Minority Languages* (2018), codirigé avec Pia Lane et Haley De Korne, mes collègues à l'université d'Oslo. Si j'ai renoncé à la comparaison, c'est qu'elle aboutissait généralement à un constat de similarité ou de différence, sans que pour autant ces constats permettent de conclure

quoi que ce soit, tant les questions politiques qui se posent en Écosse et en Occitanie sont différentes. Le seul article qui propose une comparaison utile à mon sens est celui qui traite de la manière dont les enfants des écoles occitanes et écossaises envisagent les différentes communautés auxquelles ils participent par leur implication dans l'effort de revitalisation (voir chapitre 3).

Le renoncement à la comparaison ne signifie pas pour autant que je ne me sois pas intéressé à des questions similaires dans les deux lieux : les questions de groupalité, de catégorisation, de délimitations se posent avec autant d'acuité ici et là, mais en des termes différents. Pour ne prendre qu'un exemple : le provençal est-il de l'occitan ? (voir dans le recueil d'articles joint Bichurina & Costa 2016) Et en Écosse, le shetlandais est-il de l'écossais ? Si les termes de la question sont les mêmes, les enjeux et les réponses, les manières mêmes d'aborder les questions sont très différentes — mais poser cette différence n'est pas en soi intéressant. La question en Provence est principalement heuristique, elle permet de se demander ce qui se passe quand une langue disparaît et que l'invoquer permet différents positionnements politiques. Aux Shetland, la question prend une dimension autre dans le cadre d'une indépendance écossaise potentielle (la plupart des réserves pétrolières écossaises sont dans les eaux shetlandaises), mais aussi dans le cadre de la dépopulation des îles écossaises (Brennan et Costa 2016).

Les chapitres suivants font donc alterner diverses études et cas pris en Écosse et en Provence en fonction à chaque fois d'une question particulière qui trouve une meilleure réponse ou problématisation dans l'un ou l'autre lieu.

3.2 Terrain et militantisme

Il y a une longue tradition de liens entre le militantisme en faveur des langues minoritaires et une sociolinguistique dite « impliquée » : « L'implication est la face d'expression scientifique de du militantisme » (Lafont 1997 : 33). Dans mon cas comme dans celui de nombre de sociolinguistes occitans c'est le militantisme qui m'a conduit vers la sociolinguistique.

Ce qui a motivé mon intérêt pour la sociolinguistique c'était d'abord la recherche de solutions concrètes : comment faire pour « sauver » une langue ? Pour avoir enseigné l'occitan dans le secondaire je voyais bien que mes efforts et ceux de mes élèves ne servaient à rien tant que je poserais la question de cette manière. Suivre des cours d'occitan leur apportait sans doute quelque chose puisqu'ils continuaient à venir. Pourtant il était évident qu'ils ne le parleraient jamais en dehors de l'école, encore moins entre eux. Il était tout aussi évident que toutes les

autres disciplines scolaires passaient avant l'occitan, aux yeux de l'administration. Dans un des collèges où j'enseignais il fallait sauver l'allemand qui perdait des élèves année après année, mais le respect de la loi en termes de volume horaire de l'enseignement de l'occitan n'était pas à l'ordre du jour. Si j'ai quitté l'enseignement de l'occitan, c'est avant tout pour ne pas m'enfoncer dans une frustration annoncée et apparemment inévitable dans un État dans lequel la question linguistique publique est largement confinée au culte de la langue nationale.

Entrer sur le terrain avec un passé de militant présente bien des avantages. Les milieux minoritaires sont fréquentés par nombre de chercheurs de tous horizons, et cette étiquette préserve de la méfiance d'être celui qui arrive de l'extérieur. À l'inverse, comme je l'ai exploré dans plusieurs articles le militantisme occitan est traversé par diverses tensions autour du statut du provençal comme dialecte occitan ou comme langue à part (Blanchet 2004 ; Costa et Gasquet-Cyrus 2013). Dans ce cas l'étiquette « occitan » s'est avérée un inconvénient et je n'ai pu observer ces tensions que d'une seule perspective. De la même manière, dans ses travaux provençaux Philippe Blanchet n'a pu observer la question que de l'autre perspective. J'ai plus récemment tenté de prendre de la distance vis-à-vis des deux tendances du mouvement occitan en Provence en montrant qu'ils participaient de la même logique de « langue grammaticale » face aux locuteurs traditionnels à qui ces logiques ne parlent généralement pas (chapitre 5).

En Écosse je me suis généralement présenté comme ayant été enseignant de langue minoritaire, ce qui a facilité les choses compte tenu de mon terrain scolaire initial tant en Écosse qu'en Provence. La clef est sans doute de montrer que l'on est un allié de la cause ou du moins de ne pas laisser entendre qu'on pourrait desservir la cause. Ce qui n'a pas été sans poser de problèmes lors de la parution de l'article sur les difficultés à enseigner une langue sans standard en Écosse (Costa 2015, voir chapitre 6).

Il ne s'agit bien entendu pas de revenir sur l'impossibilité d'une recherche neutre, la chose est entendue. Mais bien plutôt de se positionner sur un terrain à la fois comme sympathisant d'une cause tout en rendant compte de certains processus que certains militants pourraient ne pas voir ou ne pas vouloir voir. Nora et Richard Dauenhauer (1998) évoquent ce problème lorsqu'ils parlent de clarification idéologique préalable en estimant qu'il arrive que les militants ne veuillent pas voir que la communauté ne veut pas réellement de processus de revitalisation linguistique. Robert Lafont (1952, reproduit dans Lafont 1997) note quelque chose de similaire dans un article précurseur. Selon lui l'Institut d'Estudis Occitans rejette la possibilité d'une

enquête sur les pratiques linguistiques par peur qu'elle ne révèle un déclin bien plus avancé que ce qui se disait alors.

L'article que j'ai publié en 2015 a été longuement discuté parmi les militants de l'éco-sais, car il remettait en cause certains aspects de base du mouvement sur la standardisation et sur la possibilité même d'un enseignement de l'éco-sais sans standard. De la même manière, différentes présentations que j'ai pu faire parmi des militants occitans ont posé problème, car elles montraient (de fait — ça n'est pas ce dont je traitais) que les élèves des écoles occitanes associatives Calandretas, financées en partie par des contributions militantes, parlaient un occitan fortement marqué, notamment en termes de prosodie, par le contact avec le français.

En d'autres termes, pour citer Robert Lafont (sur lequel je reviens au chapitre 2) :

[le sociolinguiste] apparaît donc à la fois comme impliqué et désimpliqué : aux yeux de la dominance, comme un militant à ce titre suspecté, aux yeux de la militance comme un désengagé suspect ou de tiédeur ou de trahison. (Lafont 1997 : 95)

Comment continuer à travailler en étant suspect à la fois d'implication et de désimplication ? Je ne sais pas. Dans certains cas, j'ai renoncé — comme dans le cas du terrain provençal, le conflit entre provençalistes rendait toute analyse inaudible et je n'avais aucune envie de ne travailler sans un échange constant d'idées avec le terrain. Mon travail occitan est désormais davantage localisé en région Occitanie (Costa & Brennan 2021). Dans d'autres cas comme en Écosse certains articles ont été âprement débattus sur divers groupes de discussion et la question du standard (c'est ce qui intéressait le mouvement militant) a désormais changé de forme.

3.3 Ethnographie, historiographie, littérature

Comme le rappellent Josiane Boutet et Monica Heller,

En tant qu'approche ethnographique, la sociolinguistique critique vise donc des espaces ou des acteurs qui donnent à observer des pratiques ayant des conséquences pour la structuration sociale. (Boutet et Heller 2007 : 313)

La sociolinguistique est foncièrement un travail d'enquête. Josiane Boutet (2021) ajoute :

Héritiers des dialectologues, les sociolinguistiques ont toujours mis le travail d'enquête au cœur de leurs méthodologies. [...] Le principe de l'observation directe différencie la sociolinguistique de la philosophie du langage ou de l'analyse du discours, mais il la place en affinité avec l'anthropologie, car il implique la rencontre avec des humains et non avec des textes ou des archives. (Boutet 2021, non encore paginé)

Je décris à plusieurs reprises dans les différents chapitres des enquêtes de terrain. Celles-ci sont en effet à la base de mon travail depuis 2006. Pourtant, et c'est sur ces dimensions que je souhaite insister ici, j'ai également nourri ma réflexion d'approches historiographiques et littéraires — ou du moins j'ai utilisé certains textes littéraires comme champs d'investigation.

Mon approche de l'historiographie est en un sens ethnographique et s'appuie sur une exploration du passé comme s'il s'agissait d'un lieu étranger (Woolard 2004). Plus généralement je m'appuie notamment sur le texte d'Edward Carr, *What is History?* Pour qui « History means interpretation » (Carr 1987 : 23) et un dialogue constant entre présent et passé. Une archive ne parle pas, à moins qu'on lui pose une question (Farge 1997). Et cette question est enracinée dans le présent de celui qui la pose.

Cette approche s'accorde parfaitement avec l'idée que l'ethnographie est avant tout interprétative plutôt que positiviste (comme peuvent l'être certaines approches historiographiques françaises) (Heller 2008).

C'est par la question du contexte que je suis venu à l'historiographie. Trop souvent en sociolinguistique les questions historiques sont réduites, comme le « cadre géographique », à un exposé d'un contexte, sorte de toile de fond sur laquelle peuvent se dérouler des événements sociolinguistiques (Costa 2016 : chapitre 5). J'ai donc initialement cherché à bannir la notion de contexte, tout en remontant les événements, en cherchant notamment comment les militants cherchaient à faire exister le passé dans le présent et comment ils en faisaient tout sauf un contexte inerte, une toile de fond, mais un passé vivant qui légitimait des actions présentes. C'est également à travers les cours que j'ai développé cette approche historiographique en proposant année après année un séminaire de master intitulé Politique du langage qui alternait approches ethnographiques et approches historiographiques. Nous avons ainsi travaillé la naissance de la Modernité à travers notamment les langues philosophiques du 17^e siècle et la naissance des politiques linguistiques modernes sous la Révolution française en nous intéressant à divers documents d'archives issus d'Alsace, de Bretagne et d'Occitanie (ou du Midi, puisque cette notion même est inventée à cette époque).

La littérature, enfin, joue un rôle important dans mes travaux. Elle est présente dans les chapitres 4 et 5. Elle est utilisée dans ces deux chapitres comme documents d'archives pour questionner dans le premier cas la manière dont on passe du sauvage à l'*endangered* dans un roman historique de Walter Scott, et dans le second cas pour interroger le « passage à la

langue » (Auroux 1997) en Provence à travers l'œuvre de Victor Gelu et celle de Frederic Mistral.

4. Conclusion

Dans ce chapitre j'ai tenté de présenter les grands principes qui ont guidé les études et réflexions que je présenterai dans le reste de ce mémoire. Ils guident également les directions que je tente d'esquisser dans la troisième partie. Pour résumer ce que j'ai cherché à faire ces dix dernières années on peut sans doute parler d'une recherche à la fois ethnographique et historiographique autour de la langue comme institution et des conséquences que l'invention de la langue comme objet a pu avoir pour les périphéries françaises et britanniques qui se sont trouvées dans l'obligation de suivre l'injonction idéologique à la langue. Ce faisant elles ne pouvaient exister que comme périphéries ou comme minorités. Mais sur ces *talveras* se sont aussi parfois inventées différentes manières d'exister par la langue, de faire langue.

Chapitre 2

La revitalisation linguistique comme formation de groupe

Ce chapitre présente l'aboutissement de dix années de réflexion, davantage si l'on considère la période entre 2002 et 2006 au cours de laquelle j'ai joué divers rôles dans le mouvement occitan (enseignant d'occitan dans le secondaire et directeur adjoint de l'Institut d'Estudis Occitans notamment). Les conclusions que je présente ici ne sont pas celles auxquelles je m'attendais. Au contraire de la plupart des études sur la revitalisation linguistique depuis les années 1990 (par exemple Hinton 2001 ; Huss et Lindgren 2011), je définis la revitalisation linguistique comme l'aboutissement d'un processus d'acculturation, suivant en cela les conclusions de Margaret Sanford (1974) à propos d'autres types de mouvements de revitalisation.

Les implications de ces conclusions sont nombreuses, notamment en termes de politique linguistique. D'une part, l'approche que je propose permet de sortir de la dynamique diagnostic/solution qui prévaut encore souvent dans les travaux sur la revitalisation linguistique. D'autre part, cette approche permet de contrer les attaques émanant souvent du groupe dominant à l'encontre de la catégorie minoritaire, celles qui en France prennent la forme de l'accusation de communautarisme et ailleurs de passéisme. Loin d'être passéistes, les mouvements de revitalisation linguistique, comme nombre d'autres types de mouvements sociaux, prennent appui sur une interprétation particulière du passé pour agir sur le présent et pour influencer sur l'avenir. Loin d'être tournés vers l'intérieur, ces mouvements sont en dialogue constant avec l'extérieur, avec le groupe dominant qui impose les critères à remplir pour être reconnu légitimement comme groupe à part entière.

1. poser la question de la revitalisation

Le début des années 2000 fut riche en publications sur la revitalisation linguistique. On citera ainsi trois ouvrages fondamentaux parus la même année : Nettle & Romaine (2000), Crystal (2000) ou encore Hagège (2000). Tous trois font un constat similaire, qui fait écho à l'article fondateur pour le champ des langues en danger écrit par Hale *et al.* (1992) : la diversité linguistique est menacée, et les langues disparaissent. Toujours en écho à l'article de Hale *et al.*, Nettle

& Romaine notamment font un parallèle entre les lieux à forte diversité linguistique et ceux à forte diversité biologique, en établissant des ponts qui ont souvent été repris dans les media (Cameron 2007). En 2000 également, un numéro spécial des *Mémoires de la société de linguistique de Paris* paraissait sur le thème des langues en danger. Dans ce numéro figurait un article de Philippe Martel (2000) incluant l'occitan parmi ces langues, plaçant ainsi les études occitanes au sein de ce nouveau champ, en contraste avec la sociolinguistique occitane antérieure (par exemple Lafont 1971). Dans cette partie je veux contraster l'approche en termes de langues en danger avec celle de la sociolinguistique occitane pour montrer qu'il n'existe pas un objet « langue menacée » détaché de tout contexte de production scientifique et idéologique et pour montrer comment chaque tradition construit son objet.

Même si mes travaux se sont par la suite inscrits dans une tradition plus critique vis-à-vis de la littérature sur les langues en danger, cette dernière a fortement influencé mes premiers travaux. D'une part ce sont ces publications qui, à leur parution, m'ont aidé à problématiser un intérêt pour les langues minoritaires. D'autre part la rencontre à Lyon de Colette Grinevald, qui sous le nom de Colette Craig avait contribué à Hale *et al.* (1992) a été décisive.

C'est pourtant la confrontation entre le travail sur les langues en danger et la tradition occitaniste, à laquelle j'avais accès par mon objet même de recherche, qui m'a permis de questionner l'un et l'autre pour inscrire à la fois les mouvements linguistiques, mais aussi le travail scientifique sur les langues minorisées dans une perspective historique plus large. Il s'agissait d'une part de poser le travail sur les langues en danger comme une perspective parmi d'autres pour travailler ces contextes linguistiques, et d'autre part d'historiciser le travail sur les langues en danger dans une perspective longue, celle de l'anthropologie socioculturelle de la fin du 19e siècle — avec ses propres questions et sa propre direction idéologique. Ce que je veux dire ici, c'est que la manière de poser le problème n'est en aucun cas le même selon la perspective choisie. Il n'existe pas de « langues menacées » hors de la perspective qui adopte cette terminologie. Dans une perspective sociolinguistique occitane, la question est posée non pas en termes de langues, mais en termes de diglossie, c'est-à-dire en termes sociologiques de rapports de domination.

En effet pour l'ensemble des travaux initiaux sur la revitalisation linguistique (au moins depuis le débat entre Peter Ladefoged (1992) et Nancy Dorian (1993)), il est établi que « sauver les langues » est une chose souhaitable. David Crystal notamment donne une liste d'arguments

en faveur de la préservation des langues minorisées, que Colette Grinevald et moi avons traduite pour un article qui faisait le point sur la question des langues en danger et de la revitalisation pour un public francophone (Grinevald et Costa 2010). Ainsi pour Crystal :

- les humains ont besoin de diversité ;
- une langue exprime l'identité ;
- les langues reflètent l'histoire d'un groupe ;
- les langues contribuent au savoir total de l'humanité ;
- les langues sont intéressantes en tant qu'objet de savoir.

Ce qui frappe dans cette liste (qu'on retrouve sous des formes très proches dans toute la littérature actuelle sur la revitalisation), c'est bien la centration sur la langue comme objet.

Or la sociolinguistique occitane me donnait dans le même temps accès à une source bien différente de réflexion sur le fait minoritaire linguistique. Il est en effet frappant de constater à quel point la justification de l'action en faveur des langues minorisée est différente dans cette approche, chez Robert Lafont notamment. Pour Lafont (1971), ce sont les locuteurs qui sont au cœur du travail sur la langue :

On signalera, pour ce qu'elle peut apporter à une psychosociologie des contacts de langues, la visée générale de cette reconquête [linguistique] : non pas tant reconquérir l'occitanophonie pour elle-même que libérer une parole condamnée socialement. (Lafont 1971 : 99)

Cette insistance sur l'usage et sur la question de la parole condamnée est présente dans tout le travail de Lafont. Ainsi un peu plus haut dans le même article, Lafont dit ceci des militants pour l'occitan : « groupés longtemps sous le nom de Félibres, ils ont mené un combat têtu pour assurer autour d'eux l'usage de l'occitan ». Car ce qui importe pour Lafont c'est, plusieurs années avant le travail de Bourdieu, la question de la langue légitime du peuple face à l'administration :

Pendant longtemps [...], le contact de l'occitan et du français s'est aggravé du déséquilibre entre administrateurs, possesseurs de l'écriture, et administrés, illettrés. C'est là une situation "patoisante" connue.

Pour Lafont, la chasse aux patois que la France a connu pendant près de 150 ans n'est pas l'effet d'une volonté d'éradiquer la différence linguistique en tant que telle, mais d'une volonté de se défaire des marqueurs d'une « condition sociale inférieure » (Lafont 1971 : 96). En ce sens, il estime que le rapport entre occitan et français est le résultat d'« une perversion du linguistique par le social » (*ibid.* 97). On mesure ici la différence avec l'approche esquissée par

Crystal. Il ne s'agit pas de se focaliser sur la langue, mais sur une situation sociale. Cet argumentaire explique notamment le fait que si Lafont parle de « renaissantisme » pour désigner le mouvement occitan depuis les années 1850 il ne s'agira pas pour lui de « renverser la substitution linguistique » comme ce sera le cas pour Fishman (1991), mais de « retrousser la diglossie » (Lafont 1984). Il s'agit bien pour Lafont de détruire la diglossie (1997 : 91), c'est-à-dire de renverser le rapport social de domination, tout comme il s'agissait pour les sociolinguistes valenciens de résoudre un conflit social à travers un processus de *normalització* : standardisation et reconquête des usages (Aracil 1965).

L'ensemble de la sociolinguistique occitane, comme son équivalent catalan-valencien (Pujolar 2021), fait en effet du conflit un élément clef du rapport minoritaire/majoritaire. L'introduction de la notion de conflit dans la sociolinguistique catalane devait permettre, au milieu de travaux dominés par le structuralisme-fonctionnalisme à la fin des années 1970, de penser un espace dans lequel l'agentivité politique serait possible (*ibid.* : 136). Surtout, cette théorie du conflit pose, notamment dans les travaux de Rafael Ninoyles (Pujolar 2021), que le conflit est avant tout politique — un conflit de classes — qui prend la forme d'un conflit linguistique. Ces idées traversent une grande partie de la sociolinguistique francophone (Boutet *et al.* 1976 ; Cambon et Léglise 2008). Elles seront au cœur du programme de la sociolinguistique critique développée par Monica Heller : la langue est un terrain sur lequel se jouent d'autres conflits — de classe, de race, de genre par exemple.

Ainsi dans une approche en termes de conflits on va voir émerger la justification d'un véritable engagement linguistique — non pour sauver une langue, non pour légitimer une identité ou une nationalité (Lafont est explicitement antinationaliste — voir Lafont 1997), mais au service d'une forme d'émancipation. Ce faisant, cette sociolinguistique s'oppose à l'argument selon lequel les dominés doivent abandonner leurs langues au profit de celles des dominants pour lutter à armes égales — argument maintes fois entendu lors de mon travail de terrain, en Provence comme en Écosse. La position de Lafont est donc éminemment politique, puisqu'elle pose la langue comme un objet *de* politique.

À partir de cette position, la sociolinguistique occitane conçoit l'implication comme une évidence :

Le sociolinguiste occitan se trouve dans la nécessité, s'il ne veut pas adhérer plus ou moins implicitement au schéma d'évolution linguistique qu'il analyse, c'est-à-dire donner à la dominance et à l'intégration culturelle des armes et des moyens en renfort, d'affirmer son implication dénonciatrice dans le processus. (Lafont 1997 [1984] : 94)

Ainsi en un sens on aboutit aux mêmes conclusions que celles véhiculées dans une partie des travaux sur les langues en danger, la nécessité d'une implication. Pourtant cette implication est, me semble-t-il, d'une autre nature. Si les chercheurs sur les langues en danger sont souvent extérieurs aux groupes dont ils décrivent les langues, ça n'est pas le cas des sociolinguistes occitans et catalans. Et contrairement (peut-être) aux linguistes travaillant en contexte de langues en danger, il ne peut être question de « sauver » des langues, encore moins d'apparaître en sauveur de la diversité linguistique comme (voir l'exemple de K. David Harrison et son film documentaire *The Linguists* [2008] pour la posture du sauveur) :

[...] Mais sa démarche [au sociolinguiste] demeure scientifique, c'est-à-dire objectivante doublement : elle construit et déconstruit l'objectivité de l'objet, elle objective en même temps le sociolinguiste comme tel. Cela revient à passer par les représentations du réel pour y dénoncer subjectivisations et idéologies. Le sociolinguiste se prive ainsi de « gratifications fantasmatiques », ce qui l'oblige à une stricte discipline intellectuelle. Il apparaît donc à la fois comme impliqué et désimpliqué : aux yeux de la dominance, comme un militant à ce titre suspecté, aux yeux de la militance comme un désengagé suspect ou de tiédeur ou de trahison. (Lafont 1997 [1984] : 95)

Il me semble important de juxtaposer les deux approches — celle des langues en danger et celle de la sociolinguistique occitane afin de montrer qu'il n'existe pas de « langues minoritaires » ou de « langues menacées » en soi, détachées de tout contexte scientifique et idéologique. Selon que l'on entre dans la question par l'angle de la linguistique typologique ou de l'anthropologie socioculturelle, par le fonctionnalisme ou par le marxisme, on ne produit pas seulement un cadre d'analyse différent : on construit des objets différents et surtout on pose des questions différentes. Or, ce contre quoi j'ai écrit l'ouvrage paru en 2016 (Costa 2016) , c'est précisément le sens de clôture du questionnement scientifique qui me semblait découler d'une approche en termes de langues en danger. Comme en témoigne la multiplication du nombre de grilles d'évaluation des situations de langues en danger (Tsunoda 2006 ; Krauss 2007 ; Lewis et Simons 2010) on reste la plupart du temps dans une approche diagnostic/remède, et dans un questionnement du type « Que faire ? ». On trouve certes un questionnement similaire dans l'approche de Fishman (1991), mais on pourra répondre que son approche découle également d'un structuralisme-fonctionnalisme aux contours proches des approches des linguistes : les usages linguistiques correspondent à des fonctions précises pour Fishman, notamment une fonction identitaire.

Cette conclusion permet d'invalider la thèse prévalant parmi les linguistes travaillant sur les langues en danger selon laquelle c'est la prise de conscience de la disparition d'une langue et de la réduction de la diversité linguistique qui serait à l'origine de la multiplication des mouvements de revitalisation linguistique dans le monde à partir des années 1990. Il est possible que ce soit cette prise de conscience qui soit à l'origine du questionnement des linguistes, mais rien ne dit que ces mouvements aient d'une part la même origine, ni d'autre part qu'ils procèdent d'une prise de conscience généralisée. Dire cela, c'est postuler l'universalité de l'objet langue dans le temps et dans l'espace, ce qui est aisément invalidé (Mühlhäusler 2006 ; Makoni et Pennycook 2007 ; Hauck 2018).

Ainsi, face à la réduction du questionnement en termes de langues en danger, et contre l'idée désormais largement dominante en linguistique de la revitalisation comme résultant d'une prise de conscience, je proposais une définition de la revitalisation et un ensemble de propositions. La définition était la suivante:

Consequently, in a linguistic anthropological perspective, language revitalisation is perhaps best analysed as a form of groupness production through collective action based on the mobilisation of language as a foundational category. By doing so, and by recategorising reality, revitalisation movements present a societal project – on what the group they seek to bring into being is and is not, and on what the resulting outcome ought to be in terms of hierarchisation of knowledge, groups and individuals. Such movements attempt to implement that project through various forms of social action, including through putting forth a legitimising narrative, narratives of continuity where discontinuity had otherwise been the dominant view. They are thus about inventing groups through a majority/minority frame, rather than about the representation of existing groups. (Costa 2016 : 56)

Les quatre propositions suivantes découlent de cette définition programmatique :

1. la revitalisation linguistique, en tant que mouvement social, est un discours sur l'appartenance collective (traduction de *groupness*, terme que j'emprunte au sociologue Rogers Brubaker (Brubaker et Cooper 2000) — voir *infra*).
2. l'existence de mouvements de revitalisation linguistique est la conséquence de processus de contacts sociaux (et donc linguistiques). Cette proposition suggère un certain nombre de questions, notamment celle de la nature des groupes en contact : qui en fait partie, selon quelles modalités ; quelles sont les limites de ces groupes — en d'autres termes, comment ces groupes s'inventent-ils ?

3. la revitalisation linguistique est un processus de lutte de classements au sens de Bourdieu,

luttés pour le monopole du pouvoir de faire voir et de faire croire, de faire connaître et de faire reconnaître, d'imposer la définition légitime des divisions du monde social et, par-là, *de faire et défaire les groupes* : elles ont en effet pour enjeu le pouvoir d'imposer une vision du monde social à travers des principes de di-vision qui, lorsqu'ils s'imposent à l'ensemble d'un groupe, font le sens et le consensus sur le sens, et en particulier sur l'identité et l'unité du groupe, qui fait la réalité de l'unité et de l'identité du groupe. (Bourdieu 1980 : 57)

C'est ce dernier aspect qui m'intéresse particulièrement : comprendre la revitalisation linguistique comme un moment de lutte autour de catégories centré sur la langue permet de comprendre comment ces moments de débats idéologiques fondent les groupes les uns par rapport aux autres (voir *infra*).

4. la revitalisation linguistique n'est que marginalement une question de langue(s). Cette proposition n'est pas nouvelle puisqu'on la trouve chez Monical Heller (2004), mais aussi, sous une autre forme et à propos d'autres types de mouvements sociaux, chez Ralph Linton (1943). Couplée à la proposition précédente cependant, celle-ci permet de se centrer sur la production de groupalité (*groupness*) selon un axe minoritaire/dominant. Elle permet également de s'intéresser aux conflits à l'intérieur même des mouvements de revitalisation linguistique pour comprendre comment une langue est sémiotisée pour produire différents types de groupes, pour véhiculer différents messages. Enfin, la centration sur l'axe minoritaire/majoritaire permet de réfléchir non seulement à la manière dont un groupe s'invente autour de la langue, mais également au message qu'un mouvement de revitalisation cherche à faire passer au groupe majoritaire, seul capable de le légitimer dans son existence.

2. revitalisation et identité linguistique vs groupalité

Dans cette partie, je veux montrer l'apport de ma recherche à la revitalisation linguistique en creusant la question de la groupalité. Si j'ai eu recours à cette notion, c'est pour éviter une approche en termes d'identité.

2.1 Le problème de l'identité

La question de l'identité est fondatrice des questions de revitalisation linguistique, au même titre que la préoccupation d'ordre général pour la diversité linguistique. Pour Fishman (1991), la raison principale pour laquelle les habitants de X devraient choisir de défendre la langue X c'est précisément parce qu'ils sont des Xiens. Il écrit dans son livre fondateur sur le renversement de la substitution linguistique, *Reversing Language Shift* : « The destruction of a language is the destruction of a rooted identity » (1991 : 4). Il ajoute plus loin :

It is identity, rather than power, and *Gemeinschaft* (intimate community), rather than *Gesellschaft* (impersonal society), that Xish must fundamentally and studiously pursue at the outset. (1991 : 6)

On pourrait multiplier les exemples, mais ça n'aurait que peu d'intérêt ici. Les idées principales sur le lien entre langue minoritaire et identité reprennent celles de Fishman sous diverses formes. Dans l'ensemble, elles postulent qu'il y a un lien essentiel entre le groupe X et la langue X, et que la revitalisation doit permettre de rétablir un équilibre rompu.

C'est précisément là le rôle de tout mouvement nativiste, tel que décrit par Anthony Wallace (1956) et que j'avais schématisé sous la forme suivante (Costa 2016 : 44) :

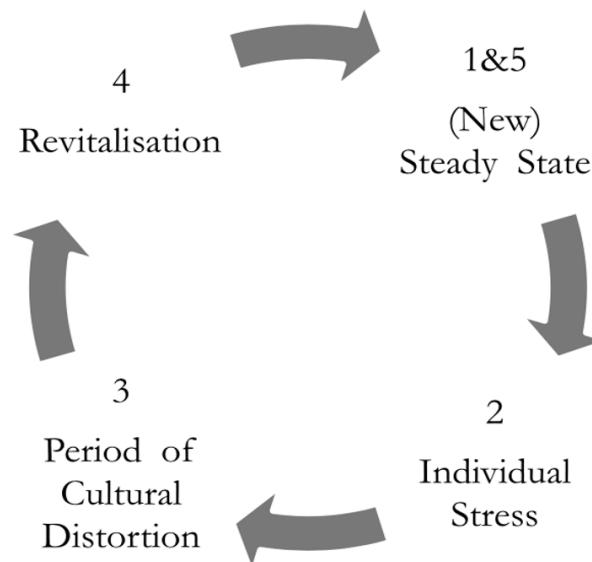


Figure 1: La revitalisation selon Anthony Wallace

L'entrée par l'identité est particulièrement insatisfaisante, car elle est tautologique : « Il faut sauver la langue X pour que le groupe X puisse continuer à exister ; le groupe X n'existe pas sans sa langue ». Pour le dire autrement, en se basant de nouveau sur Brubaker et Cooper

(2000), une approche en termes d'identité n'explique rien et ne peut constituer un outil analytique en sciences sociales ; au contraire, l'identité fait partie de ce qu'il faut expliquer :

De la même manière qu'on peut analyser le « discours nationaliste » et la politique nationaliste sans poser en principe l'existence de « nations », et étudier le « discours raciste » et la politique raciste sans poser en principe l'existence de « races », de même, on peut analyser le « discours identitaire » et la politique identitaire sans supposer, en tant qu'analystes, l'existence d'« identités ». (Brubaker 2001 : 69-70)

Brubaker estime ainsi que la notion d'identité est inutilisable comme outil analytique parce que vague. Il propose de l'éclater en trois notions : identification et catégorisation (l'activité de nommer, invitant à spécifier qui nomme et catégorise) ; auto-compréhension (la « compréhension particulariste du “moi” et de sa localisation sociale » (Brubaker 2001 : 77) ; et enfin le terme qui m'intéresse le plus dans mes travaux, groupalité :

Il s'agit du sentiment d'appartenir à un groupe spécifique et limité, impliquant à la fois que l'on éprouve une solidarité et un accord total avec les compagnons qui font partie du groupe et que l'on se sent différent, voire que l'on nourrit une antipathie à l'égard des personnes extérieures. (*ibid* : 78).

Tout l'enjeu d'un travail en termes de groupalité, c'est donc de comprendre les dynamiques d'auto-identification des groupes, la manière dont un groupe de personnes en vient à *faire groupe*, à établir des frontières et des distinctions, à rationaliser les raisons pour lesquelles une personne peut ou non être membre etc.

Afin de montrer comment un mouvement de revitalisation fabrique un groupe, et avant de réfléchir à la manière dont il s'inscrit dans une dynamique de contact avec un groupe majoritaire, je propose d'examiner la manière dont fonctionne cette fabrication de la groupalité à travers le récit militant. Le schéma ci-dessous est issu d'un *Que sais-je ?* sur la littérature occitane (Rouquette 1980), mais il reprend un récit qu'on trouve oralement et à l'écrit de manière générale ; dans cette version il est orienté vers la question littéraire — comme l'ensemble du mouvement occitan, pourrait-on dire. Il permet de mettre en relation des éléments mythologiques (le rapport aux ancêtres), historiques (les guerres) et géographiques. En d'autres termes il met en scène le contact à travers le récit d'un conflit.

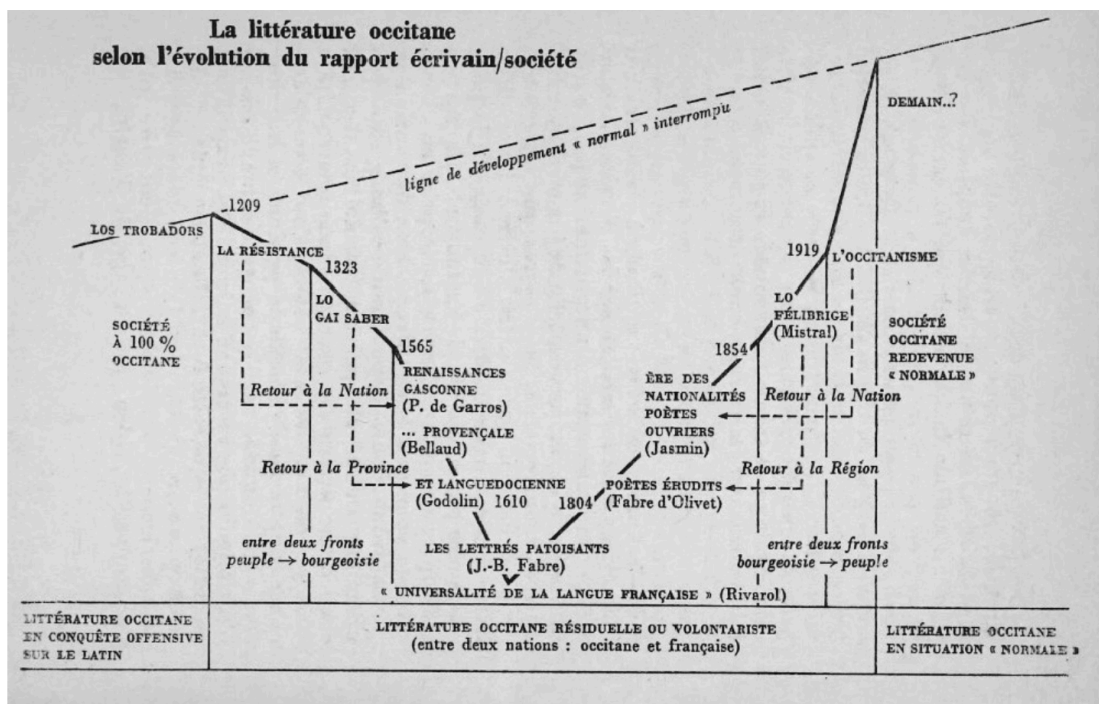


Figure 2: Le mythe militant occitan (Rouquette 1980 : 12)

Le schéma met en relation deux époques idéales (stables, dans la terminologie de Wallace), la société à 100% occitane d'avant la conquête (française) et la « société occitane redevenue normale » que le mouvement de revitalisation est censé faire advenir. La situation de contact (la conquête) précipite l'Occitanie dans la chute vers une situation politique de provincialisation et linguistiquement de patois. On trouve ici les ancêtres dans la personne des différents auteurs auxquels le mouvement renaissantiste fera appel (troubadours notamment) et les diverses renaissances littéraires permettent en outre de forger un imaginaire géographique. Ainsi si les renaissances gasconne, provençale et languedocienne n'ont sans doute jamais été en contact (Lafont et Anatole 1970), le mouvement occitan les met en relation et crée ainsi la réalité d'une unité culturelle sur un espace qui va de la Méditerranée à l'Atlantique.

Ce récit pose les bases d'une groupalité qui repose sur ces trois éléments — les ancêtres, l'espace, l'histoire — et à travers ces trois éléments sur une langue commune, l'occitan.

2.3 À qui s'adresse la revitalisation linguistique

Pour les principaux travaux sur la revitalisation, ces processus permettent aux groupes minoritaires de redéfinir le réel, ou au moins leurs conditions sociales ou culturelles, dans leurs propres termes. On trouve par exemple cette idée chez la linguiste Leena Huss :

Revitalization can be seen as the emancipation of minorities and their cultures on their own terms rather than on the terms of the larger society as has long been the case. (Huss 2008 : 133)

C'est là une erreur fondamentale il me semble, et j'ai défendu dans mes travaux une thèse radicalement inverse basée sur la conception de la revitalisation exposée plus haut. D'abord, parce que les groupes dont il est question dans le cadre de ces mouvements ne sont pas minoritaires en soi, mais que la minorisation est un processus long qui forge le groupe ; d'autre part parce que la revitalisation est précisément un moment de définition du collectif en tant que minoritaire. Ensuite, l'idée que ces groupes redéfinissent ainsi le réel dans les termes de leurs propres cultures est démentie par les faits.

L'idée que les mouvements de revitalisation sont une modalité d'acculturation complétée a été proposée il y a près de 50 ans par l'anthropologue Margaret Sanford (1974). Celle-ci s'intéresse, dans la continuité des travaux d'Anthony Wallace, à des mouvements pour des droits sociaux chez les Garifunas du Honduras, mais le cas occitan permet de voir comment on peut étendre cette analyse aux mouvements linguistiques. Pour comprendre la manière dont Sanford analyse la revitalisation, il faut cependant noter qu'elle voit l'acculturation comme une donnée positive, une manière d'accéder au progrès :

I suggest that some revitalization movements, the return of a group to older, formerly discarded practices, are far from a negative sign, but indeed may be quite positive indications that acculturation may be completed or well on the way to accomplishment. Further, I believe that in the course of explaining this view of revitalization movements I may bring into better focus some hitherto puzzling facets of acculturation; for example, the tendency of some peoples to retain behaviors which emphasize their differences rather than likenesses to target societies, when these differences brand them as members of the supplicant group, the one which 'wants in'.

By 'completed acculturation' of one group to another I mean that the members of both subscribe to similar basic value systems: they speak the same language, follow the same kinship and marriage customs, the same systems of law and social control, and the same religion; they

make their livings in similar ways, and orient themselves to a common system of social stratification.

La lecture de Sanford permet d'inférer qu'à un moment un groupe dominé atteint son degré maximal de proximité culturelle avec le groupe dominant, mais que certains obstacles subsistent. Ceux-ci empêchent notamment les élites du groupe dominé de traiter d'égal à égal avec les élites du groupe dominant et d'être acceptées par elles en tant qu'interlocuteurs légitimes. C'est alors que sont réunies les conditions idéologiques nécessaires à la revitalisation.

Il est nécessaire ici de procéder à un rappel historique. Le mouvement occitan est né en Provence dans le courant des années 1850 (voir chapitre 4) à un moment d'intensification du contact entre nord et sud de la France, avec l'arrivée notamment du chemin de fer à Avignon, Arles puis Marseille dans les années 1850. La région de la vallée du Rhône est probablement la région occitane où le contact avec le nord français est le plus intense. C'est en 1854 qu'est fondé le Félibrige par sept jeunes poètes provençaux, et l'un d'entre eux, Frédéric Mistral, publie en 1859 *Mirèio*, ouvrage fondateur de la renaissance d'oc. Mais si l'on regarde l'objet *Mirèio* (ainsi que tous les autres livres publiés par le mouvement félibréen) dès sa première édition, on s'aperçoit qu'il existe une contradiction entre le public officiellement visé et celui auquel ces livres semblent s'adresser. Dès le début du récit, Mistral invoque son public :

Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas !

Car nous ne chantons que pour vous, ô pâtres et gens des mas.

L'ouvrage de Mistral est pourtant préfacé en français seulement par Alphonse de Lamartine, et la mise en page de la première édition comme des suivantes pointe plutôt vers un public francophone :

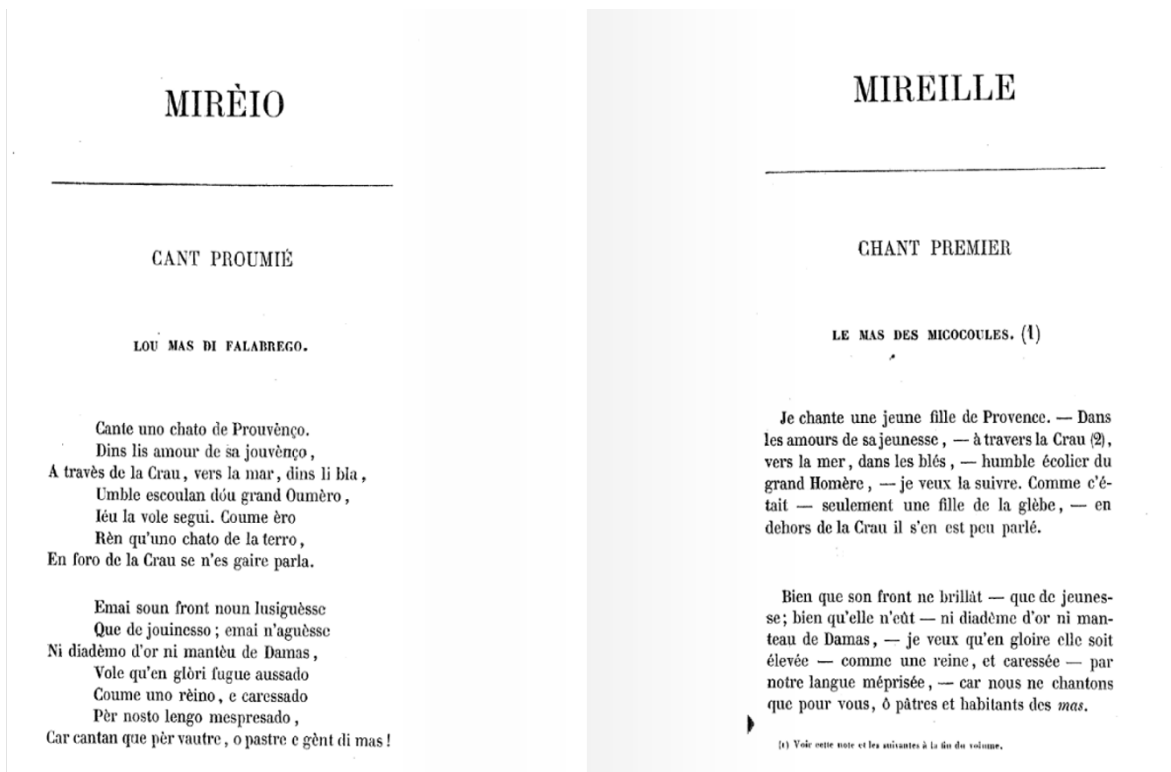


Figure 3 : *Mirèio*, par Frédéric Mistral, 1859

Ainsi la page de droite, la « belle page » dans le vocabulaire technique typographique, est en français. Le livre est présenté comme traduit littéralement du provençal, mais cet ouvrage, publié pourtant à Avignon, laisse penser qu'il s'adresse en premier à un public francophone — et non *i pastre e [i] gènt di mas*.

Cette analyse est cohérente avec la critique (voir par exemple Lafont 1954) ; mon approche de la revitalisation linguistique permet d'expliquer cette contradiction apparente. Car c'est bien aux élites parisiennes que s'adresse Mistral, afin d'être reconnu par elles. Et pour cela, il doit nécessairement s'adresser à elles dans leurs propres termes. C'est sous cette optique, me semble-t-il, qu'il faut lire l'œuvre de la renaissance félibréenne : une œuvre littéraire marquée par le romantisme européen et français, une œuvre traversée par les débats sur la langue et sur la norme orthographique. En un sens, il s'agit de reproduire en Provence ce que d'autres avaient fait pour le français avant eux.

On comprend ainsi pourquoi les mouvements de revitalisation et de groupalité à partir du 19e siècle utilisent si massivement la langue comme argument de légitimation. C'est parce que la langue est depuis les 17e et 18e siècles un élément central des processus de groupalité dominants, à travers des manifestations bien précises et codifiées (l'élaboration d'une généalogie,

d'un corpus littéraire et lexicographique, la mise au point d'une norme supradialectale et la régulation de la variation) qu'elle est nécessairement centrale pour que puissent exister sur le même plan les groupes dominés. Ce sont toujours les groupes dominants qui fixent les critères légitimes permettant de produire de la groupalité et en un sens on voit mal quel sens cela aurait pour les représentants putatifs d'un groupe dominé de ne pas s'adresser à ceux dont dépendra leur reconnaissance politique. En ce sens, Huss se trompe, me semble-t-il, lorsqu'elle affirme que la revitalisation permet aux groupes minoritaires d'exister selon leurs propres termes : ils ne peuvent au contraire exister que s'ils sont reconnus comme tels par les représentants des groupes dominants, dont ils sont contraints d'adopter les catégories pour être légitimes — ce qui n'invalide en aucun cas leur démarche par ailleurs.

Au terme de ce cheminement à travers la revitalisation linguistique, je reviens sur l'approche que j'ai proposée de ce type de mouvements. La groupalité y est essentielle parce que ce qui est en jeu c'est la définition du groupe qui va se concevoir comme minorisé (ou minoritaire) *par rapport* au groupe qui va être construit comme dominant.

Que ce soit dans la représentation de ce qu'est une langue, dans la réunion de critères mythologiques (les ancêtres), géographiques et historiques, dans la définition de ce que doit être un groupe ou, comme nous le verrons dans la Partie 2 sur la standardisation, ces mouvements reprennent l'ensemble des critères pertinents pour le groupe dominant. Nous sommes bien dans une forme de nativisme qui s'adresse, pour légitimer sa propre définition, au groupe dominant.

2.2.3 Conclusion : importance de l'approche proposée

Le principal apport de mon travail consiste à ouvrir le type de questions que l'on peut se poser à propos des mouvements de revitalisation linguistique et à permettre à ces mêmes mouvements de sortir d'une dynamique binaire en termes de succès *vs* réussite. Qu'est-ce qui se joue, et pour qui ? Quelles sont les conséquences, pour qui, des politiques visant à revitaliser une langue ? Comment ce type de mouvement social permet-il de redéfinir les hiérarchies, notamment en termes de savoir légitime, au sein des groupes ainsi (re)constitués autour de l'entité « langue » ?

Une approche en termes d'acculturation permet aussi de poser quelques hypothèses concernant la multiplication des mouvements de revitalisation depuis les années 1990, dans les Amériques ou en Australie par exemple, au prisme de la redéfinition de ce qu'est une culture (légitime) par l'Unesco.

Chapitre 3

Enfants et néolocuteurs de l'occitan

1. Introduction

Dans ce chapitre je m'intéresse à la place des enfants au sein des mouvements visant la promotion de langues minoritaires, et aux discours que ceux-ci produisent sur une expérience à laquelle ils n'ont (par définition) pas choisi de participer. Je me focaliserai ici sur l'école provençale dans laquelle j'avais travaillé. J'ai développé cette partie de mon travail après mon doctorat, en me basant pour partie sur des données recueillies pendant le terrain de thèse. Ce travail s'inscrit dans une série de travaux qui ont égrainé ma carrière sur les questions de transmission (Costa 2010, 2014, 2021) notamment à l'occasion de commandes du mouvement occitaniste. Je reviens dessus spécifiquement parce que je participe actuellement en tant que membre permanent au Conseil de politique linguistique de la Val d'Aran, la partie occitano-phone de la Catalogne Sud (espagnole) sur ces questions précisément. C'est donc l'un des aspects les plus fondamentaux de mon travail en termes de contribution à l'élaboration de politiques publiques.

Ce chapitre est une bonne illustration de ce qu'une autre définition de la revitalisation permet de faire, en tant que proposition d'une nouvelle catégorisation du monde. Dans ce processus de recatégorisation les enfants sont un enjeu central : ils sont à la fois l'avenir de la langue (et du groupe), mais dans le même temps ils font peser une menace sur ces entités, du fait que la langue qu'il parlent serait trop marquée par le contact avec la langue dominante – en termes d'accent notamment. Les enfants ont donc une place symbolique ambiguë dans ces mouvements : centrale, mais suspecte.

L'intérêt principal de ce chapitre tient dans la présentation et la problématisation de discours d'enfants participant à une expérience éducative qu'ils n'ont certes pas choisie, mais qui de plus représente un choix largement minoritaire dans la société à laquelle ils participent par ailleurs. Un article de Lawrence Hirschfeld (2002) demandait pourquoi les anthropologues n'aiment pas les enfants. Ça n'est pas tout à fait le cas en sociolinguistique. En ce sens, mes travaux sur les enfants et la revitalisation linguistique dialoguent avec un pan important de la littérature sur

la socialisation langagière, mais aussi en sociolinguistique, politique linguistique et didactique des langues. Nombre d'études concernant le rapport des enfants aux langues minoritaires entrent néanmoins dans le sujet par une perspective de politique linguistique. Ó hÍfearnáin (2007) montre par exemple les conséquences délétères sur les pratiques familiales d'une politique linguistique monolingue dans les régions officiellement irlandophones du Gaeltacht. Alby et Léglise (2014) montrent par exemple comment, dans une situation très plurilingue en Guyane, des choix en termes de politique linguistique ont des effets parfois inattendus en termes de hiérarchisation des langues parlées par des élèves. Le cas que je présente est en quelque sorte similaire puisqu'il étudie les conséquences sur les enfants que peuvent avoir des choix linguistiques et éducatifs opérés par des adultes.

Cependant j'aborde la question non pas du point de vue des politiques linguistiques, mais par la manière dont un groupe d'élèves de CM2 (10 ans) considère sa scolarisation dans une école immersive occitane — une perspective également adoptée par Judith Purkarthofer et Haley De Korne (2019) qui plus récemment ont abordé la même question au Mexique et en Autriche en faisant dessiner les langues. Elles montrent ainsi une opposition entre la manière dont les enfants bilingues (zapotèque-espagnol et slovène-allemand) envisagent leurs répertoires comme fluides, allant ainsi à l'encontre des points de vue des adultes cherchant à séparer et isoler les langues. À l'inverse dans le cas occitan que je développe ci-dessous, les élèves ont toujours été claires sur le fait qu'il fallait séparer nettement occitan et français.

Enfin il existe en Occitanie quelques études autour des écoles associatives occitanes Calandretas en Languedoc : Chantal Domp martin (2002) notamment s'intéresse à la manière dont des collégiens envisagent leur langue d'enseignement. Boyer (2005a) a quant à lui mené des enquêtes sur les pratiques linguistiques d'anciens Calandrons (élèves de Calandretas). Chez Domp martin on voit une nette résistance face à l'occitan et une revendication de l'usage du français comme langue de socialisation entre pairs. Boyer montre quant à lui que la pratique de l'occitan décline rapidement après la sortie du système Calandreta, mais que persiste une image positive des années à l'école. À l'inverse, les Calandronas avec lesquelles je me suis entretenu pour mes entretiens faisaient montre d'un grand enthousiasme pour la langue.

Je montre que si le discours des élèves sur la langue occitane reflète en partie les discours des adultes, il se développe également de manière autonome et peut aider à comprendre ce qui se

joue dans ces écoles et pourrait, s'il était développé, aider à comprendre les facteurs qui régissent le maintien ou la substitution linguistique (c'est notamment la question posée par O'Shanessy 2019).

Ce chapitre s'inscrit montre également un volet de ma participation au réseau COST sur les néolocuteurs de langues minoritaires coordonné par Bernadette O'Rourke (Heriot Watt, Édimbourg) et Joan Pujolar¹. Pour les initiateurs de ce réseau les néolocuteurs (*new speakers*) sont définis de la manière suivante :

The "new speaker" label is used here to describe individuals with little or no home or community exposure to a minority language but who instead acquire it through immersion or bilingual educational programs, revitalization projects or as adult language learners. (O'Rourke et al. 2015 : 1)

La catégorisation de ces locuteurs me semblait poser problème. Elle fait écho à la manière dont les typologues classifient les locuteurs sur le terrain en semi-locuteurs, locuteurs passifs etc. (Bert et Grinevald 2010) et dans certaines régions comme le Pays Basque ou la Galice elle semble correspondre à une catégorisation émique. En Provence et en France de manière générale c'est surtout une manière d'invalider la langue de certaines catégories (jeunes, urbains notamment) (Costa 2015b)².

Une personne pour laquelle l'anglais serait langue seconde ne deviendrait pas pour autant un « néo-locuteur » de cette langue. Le terme, limité aux langues minoritaires, semble en fait désigner un locuteur d'une variété plus ou moins standard et plus ou moins distincte des variétés de langue traditionnellement parlées localement. Il permet d'introduire une discontinuité entre différents types de locuteurs, là où précisément l'entreprise de revitalisation tente de réintroduire de la continuité pour reformer une communauté linguistique autour de ce qui est construit comme une même langue.

La position qui a guidé mon approche du terrain scolaire provençal est celle de Lafont :

¹ Site du réseau : <https://www.nspk.org.uk/>

² C'est notamment ce que fait Philippe Blanchet dans plusieurs publications. Dans un contexte de lutte interne au mouvement occitan entre tenants du provençal comme langue autonome et partisans d'un occitan dont le provençal serait un dialecte la position de Blanchet lui permet de délégitimer l'entreprise occitaniste (Blanchet 1992, 1999, 2002).

Le linguiste qui met à l'entrée d'un processus militant un occitan normé doit comprendre qu'il ne le retrouvera pas tel quel à la sortie. Cette « surprise » est la rançon de la réussite. (Lafont 1997 [1984] : 107)

Ainsi sans préjuger de la langue parlée par les Calandrons ou de la manière dont les militants recevaient leur langue j'ai voulu savoir comment les enfants vivaient le fait d'être scolarisés dans une langue qu'ils ne parlaient pas chez eux pour l'immense majorité et comment ils s'appropriaient, ou non, cette langue.

Comprendre les perspectives de ces enfants qui considèrent l'occitan, qu'ils pratiquent depuis le début de leur scolarisation (souvent vers 2 ans pour ces écoles) comme étant pleinement *leur* langue permet de mieux comprendre également les raisons de l'abandon ou de la poursuite de la pratique de la langue minoritaire après l'école primaire.

Dans le cadre de mon travail de thèse, j'avais donc suivi une classe de cycle 3 (CE2, CM1 et CM2, soit des élèves entre 8 et 10 ans) dans une école Calandreta en Provence de 2008 à 2010. Je me concentrerai pour ce chapitre sur des récits recueillis auprès de trois filles âgées d'une dizaine d'années et scolarisées dans cette école en CM2 : Carla, Sarah et Emilie³.

Les extraits de corpus sur lesquels s'appuie ce chapitre sont extraits d'un même entretien d'environ une heure. Les trois élèves y ont participé ensemble afin qu'elles puissent recouper et confronter leurs expériences et leurs points de vue. Cet entretien faisait suite à une activité que j'avais menée le matin avec la classe entière, et qui consistait à essayer d'identifier plusieurs extraits audio (en français et occitan) et à les catégoriser comme l'entendaient les élèves. Les enfants devaient également expliciter ce que signifiait pour eux l'expression « parler un bon provençal ».

Carla, 11 ans, née à Orange, se définit elle-même comme d'origine italienne, parfois même comme italienne. La question de la langue semble particulièrement importante pour elle, même si elle la réserve à la sphère scolaire et à celle de l'intime. Le provençal semble se substituer en partie à un italien familial qu'elle ne parle pas ; elle a fait toute sa scolarité en Calandreta. Sarah, 12 ans, est également née à Orange. Ses parents sont bilingues (arabe dialectal et français), mais comme Carla elle ne semble pas avoir de pratique active de cette autre langue familiale. Elle a également suivi toute sa scolarité dans cette école. Emilie, 10 ans, est quant à elle

³ Il s'agit de pseudonymes.

née à Cherbourg, et est arrivée à Orange à l'âge de six mois. Elle a intégré la Calandreta plus tard, à l'école primaire⁴.

2. L'école, lieu central de la transmission extra-familiale

Considérée comme un site privilégié de revitalisation linguistique, l'école fait l'objet de nombreux travaux en anglais comme en français, notamment Hornberger (2008) ou Burban et Lagarde (2007). Dans le premier cas, Hornberger questionne la capacité d'action de l'école elle-même ; dans le second cas l'école est problématisée comme un instrument au service de la langue. Dans les deux cas, on questionne le rôle de l'école — la question qui se pose est celle de l'opportunité de faire reposer sur l'école un rôle de sauvetage. Cette idée en répercute une autre, qui veut que les langues dites minoritaires doivent leur statut actuel en grande partie au rôle des politiques scolaires. Même si cette interprétation est sans doute suspecte, elle est à l'origine de la création des écoles immersives bretonnes, occitanes, basques ou catalanes en France.

Penser l'école comme lieu du sauvetage de la langue n'est pas un acte anodin : c'est faire comme si les langues étaient réellement égales, c'est faire comme si le monde extérieur était tel qu'il était souhaité dans le discours militant ; plus important peut-être c'est aussi préparer les cadres du mouvement de demain même si on a peu de données sur les trajectoires des élèves de ces écoles (cf. Boyer 2005a) ; c'est enfin tenter de proposer une meilleure scolarité à ses enfants, en réintroduisant de la continuité là où elle est sensée avoir été abolie : continuité (symbolique) entre la maison et l'école, continuité entre les Ancêtres (supposés occitanophones) et les enfants. Corolairement, c'est aussi bien sûr introduire des discontinuités, entre enfants des écoles publiques ordinaires et ceux du système associatif par exemple (celles-ci se manifesteront en particulier à l'entrée au collège).

⁴J'ai suivi de loin le parcours scolaire de ces filles pendant une dizaine d'années après mon enquête. Aucune d'elles n'a poursuivi le provençal en collège et lors de nos derniers contacts (par écrit grâce à Facebook) aucune n'était en mesure d'utiliser cette langue. Ceci confirme les conclusions de Boyer (2005) sur les ex-Calandrons).

2.1 Quel type de groupe est inventé dans les mouvements de revitalisation linguistique ? *Speech vs Language community*

Dans une optique en termes de groupalité, la difficulté des mouvements de revitalisation est de faire accepter comme indiscutable (« de faire voir et de faire croire » comme l'écrit Bourdieu [1980]) l'idée d'une identité occitane qui fonderait un peuple occitan autour d'une langue commune. Ces mouvements doivent également être capables de faire correspondre la réalité qu'ils projettent et imaginent (au sens d'Anderson [1983] avec une forme d'expérience vécue ou du moins d'imaginaire partagé existant.

C'est pour étudier cet aspect que le travail dans les écoles a été particulièrement utile et que le travail comparatif a été le plus fructueux. C'est ce que j'ai montré dans un article intitulé « Must we save the language? Children's discourse on language and community in Provençal and Scottish language revitalisation movements » (2014) et paru dans un ouvrage collectif édité par Julia Sallabank et Peter Austin. Je veux ici retenir comment ce travail permet de mettre en évidence toute la complexité du travail des mouvements de revitalisation linguistique en matière de groupalité.

Ce qui frappe quand on parle d'occitan (en Provence) comme d'écossais (en Écosse) avec les élèves des écoles dans lesquelles j'ai fait du terrain c'est leur confusion par rapport aux projets dans lesquels ils sont impliqués. Lors de mon travail de terrain pour ma thèse de doctorat, j'ai voulu prendre au sérieux leur parole. D'une part parce qu'elle se construit tant dans les pleins que dans les creux des discours militants, d'autre part parce qu'elle constitue une rationalité propre qui est au cœur de l'entreprise militante de reconquête de la langue.

Le paradoxe dans les écoles occitanes est le suivant : le mouvement occitan présente aux enfants l'occitan comme la langue du sud de la France notamment au travers de cartes qui représentent un espace occitanophone. Pourtant, ils voient bien que cette langue n'est pas, ou peu, pratiquée en dehors de l'école. À l'inverse en Écosse les enfants entendent l'écossais autour d'eux en permanence, mais ils ne l'associent avec aucune réalité au-delà de leur environnement immédiat, et certainement pas avec l'idée d'une langue écossaise partagée avec un nombre important de locuteurs.

Cette contradiction permet de mettre en évidence le double projet de groupalité des mouvements de revitalisation : à la fois assurer la généralisation d'une pratique (la *normalització* de la sociolinguistique catalane) dans l'espace public comme dans la sphère privée et en même temps

diffuser la représentation d'un espace linguistique imaginé comme cohérent et héritier d'une histoire et d'une culture commune. La revitalisation linguistique est donc une fois de plus non pas la récupération d'une pratique culturelle, mais la diffusion de nouvelles modalités d'appartenances, de nouvelles manières d'être membre pour reprendre la définition de la culture de Ward Goodenough.

Ce double projet fait écho à la double caractérisation de la notion de communauté par Michael Silverstein (1998). Celui-ci distingue ainsi *speech community* de *language community*. La première est en quelque sorte une communauté de pratiques dans laquelle peuvent circuler diverses langues (au sens des linguistes) et qui sont marquées par des régularités en termes d'interactions discursives. La seconde décrit l'allégeance à un code dénotationnel et normé, autrement dit des communautés imaginées autour des langues standard telles qu'elles émergent en Europe après les 17e et 18e siècles (voir Partie 2).

Cette double groupalité de fait entraîne un certain nombre de paradoxes pour les enfants. En Provence par exemple l'absence de *speech community* en dehors de l'école transforme de fait l'école en une telle communauté. La langue que développent les enfants avec leur enseignant et entre eux devient donc la norme acceptée de cette micro-communauté scolaire.

2.2 Les élèves comme « néo-locuteurs »

Langue d'une communauté réduite, l'occitan des écoles bilingues ou immersives est donc souvent considéré comme illégitime (artificielle ou trop marquée par le contact avec le français, notamment en termes prosodiques). Ainsi que je l'écris dans un article paru en 2021 dans un volume collectif breton destiné à sensibiliser les élus du Conseil régional de Bretagne à la transmission familiale du breton :

Ceci crée une tension entre des enfants qui considèrent que la langue minoritaire est la leur (puisqu'ils la parlent depuis des années), et des militant·e·s ou des locuteur·trice·s natif·ve·s qui n'y reconnaissent pas ce qu'ils parlent (comme dans la quatrième anecdote citée plus haut). La contrepartie d'une approche interactionnelle de la socialisation, c'est l'acceptation que l'on ne sait pas ce qui résultera de l'expérimentation. Il faut donc se préparer à admettre un changement linguistique qui s'avérera sans doute radical. Comme l'écrivait le sociolinguiste occitan Robert Lafont dès 1984, « le linguiste qui met à l'entrée d'un processus militant un occitan normé doit comprendre qu'il ne le retrouvera pas tel quel à la sortie. Cette "surprise" est la rançon de la réussite » (Lafont 1997 : 107). C'est pourtant sans doute à ce prix que l'on pourra

répondre à l'objection de Le Berre et Le Dù (1999) qui opposent, en termes d'objectifs, le fait d'éduquer les enfants et celui de sauver une langue. Ceux-ci accusent les mouvements militants de faire passer le second objectif avant le premier. Il ne s'agit de fait peut-être ni de l'un ni de l'autre, mais de donner aux enfants des outils linguistiques, des possibilités de communication, et des voies d'accès à des univers culturels — dont ils feront par ailleurs ce qu'ils voudront. Cette réponse risque cependant, compte tenu des idéologies dominantes de purisme linguistique (Dorian 1994), de ne satisfaire personne. (Costa 2021 : 45)

L'enfant joue un rôle particulier et ambigu dans les processus de revitalisation linguistique. Il est à la fois l'acteur social qui n'a, le plus souvent, pas reçu la langue minoritaire comme langue de famille et celui sur lequel les mouvements de revitalisation s'appuient en vue de sa régénération.

Pourtant le statut de l'enfant dans la revitalisation linguistique est loin d'être sans poser des problèmes. S'il est celui qui sauvera la langue, il est également celui qui potentiellement est au cœur de processus de contacts de langue, et celui dont la langue risque de montrer des signes d'attrition particulièrement avancés.

En Bretagne, il est typiquement celui qui parle un « néo-breton » jugé par certains artificiel (2005) ou coupé de la réalité des pratiques des locuteurs traditionnels (Le Berre et Le Dù 1999). Rhisiart Hincks (2000) voit dans cette dichotomie qui s'installerait entre breton hérité et breton appris la continuation des différenciations qui pouvaient exister entre parlers de villages voisins, aboutissant à des classifications catégorisant le parler voisin (géographiquement) comme radicalement différent.

Hornsby (2005 : 195) identifie un certain nombre de différences sociolinguistiques entre bretonnants et néo-bretonnants. Si les premiers sont plutôt âgés, ruraux et encore relativement nombreux, les seconds seraient plutôt jeunes, urbains, et leur nombre ne dépasserait pas quelques milliers. Le breton des premiers serait peu influencé par le français en ce qui concerne sa prononciation, mais manifesterait au contraire l'usage de nombre de gallicismes lexicaux. Celui des seconds comporterait de nombreux néologismes, mais son accentuation serait largement influencée par le français.

En Provence, le néo-locuteur est de la même manière celui qui parle une langue non naturelle, teintée à la fois d'archaïsmes proposés en remplacement d'emprunts au français, et de calques (généralement syntaxiques) de ce même français. Philippe Blanchet (2002 : 207) évoque

ainsi l'existence d'un « néo-provençal », qui serait rejeté par les locuteurs traditionnels. Il considère par ailleurs que le néo-provençal serait particulièrement répandu chez les militants occitanistes :

[...] si l'on entend régulièrement un certain "néo-provençal" dans ce milieu [le milieu militant provençaliste non-occitaniste], la langue reste (sauf exception) plus proche du provençal authentique que chez les néo-locuteurs occitanistes, tout simplement parce que les modèles valorisés y sont les pratiques populaires spontanées de ceux qui ont reçu la langue en famille et parce que le système d'écriture est plus fidèle à la phonologie et à la morphologie des diverses variétés locales (Blanchet 2002 : 209-210).

Comme en Bretagne, le néo-locuteur provençal est soupçonné de pratiques inauthentiques plus ou moins artificielles, coupées d'une certaine réalité de terrain plus traditionnelle. L'entreprise occitaniste, dont le système des écoles Calandretas est un des produits, est donc considérée comme inauthentique de manière quasi-inhérente, à cause de ses modèles mêmes. La langue authentique est associée à la famille, aux pratiques populaires et à une graphie particulière. Le processus de revitalisation mené par les écoles Calandretas est marqué du double sceau du « néo-provençal » : il s'agit d'une entreprise scolaire, et non familiale ou populaire et elle est le résultat d'une réflexion militante occitaniste.

Le résultat en serait la production de « formes orales erronées à partir des formes graphiques occitanes qui les suscitent inévitablement » (Blanchet 2002 : 212). C'est la définition même de la langue régionale qui est en jeu, et de la question de savoir qui compte comme locuteur légitime ou non. Derrière la définition de la langue se pose celle du standard, qu'il soit général ou régional, face aux parlers vus comme populaires. Le fait que la question se pose différemment sur le terrain pour les acteurs eux-mêmes importe peu ici : les enfants sont au cœur d'un conflit entre discours concurrents sur la définition du mythe linguistique qui doit devenir dominant dans le cadre de la revitalisation linguistique. Celui-ci tire sa légitimité des Ancêtres dont il se réclame : langue occitane prestigieuse et liée à l'urbanité, héritière de la civilisation des Troubadours médiévaux, ou langue populaire, rurale, glorifiée par la littérature des Félibres au 19^e siècle.

2.3 Enfants et revitalisation linguistique à Orange

Un premier élément à souligner est que les enfants eux-mêmes se considèrent pleinement légitimes dans le cadre d'une activité de revitalisation dont ils connaissent la finalité pour l'avenir de la langue ; Carla, Sarah et Emilie sont ici aussi pour sauver la langue :

- Emilie ieu euh / bah aquí es euh // mon avejaire per lei gens que m'an mes aquí es perdequé èra ben vaquí una escòla euh provençala amb una altra lenga / mai per ieu / me fa fòrça de plesir de'n aprendre dau provençau
- Carla hmm ((approuve)) °es tròp ben°
- Emilie perdequé en mai es una coma ditz Carla es una bela lenga / fau la sauvar tròbe perdequé
- Enquêteur fau la sauvar? de que vòu dire fau la sauvar?
- Emilie ben / coma dire la sauvar / fau pas la laisser tombar fau / au contrari fau pas laisser per exemple l'anglés envair tot nòstre país
-
- Emilie moi euh / ben là c'est euh // mon avis pour les parents qui m'ont mise là c'est parce que c'était bien voilà une école euh provençale avec une autre langue /, mais pour moi / ça me fait très plaisir d'apprendre du provençal
- Carla hmm ((aprouve)) °c'est trop bien°
- Emilie parce que en plus c'est une comme dit Carla c'est une belle langue / il faut la sauver e trouve parce que
- Enquêteur il faut la sauver ? ça veut dire quoi il faut la sauver ?
- Emilie ben /comment dire la sauver / il ne faut pas la laisser tomber il faut / au contraire il ne faut pas laisser l'anglais envahir tout notre pays

Même si l'on ne peut exclure qu'une partie des réponses recueillies soit destinée à répondre à mes attentes supposées comme enquêteur (plus loin Carla dit explicitement qu'elle pense que mon travail consiste à sauver le provençal), il se dégage des observations comme des entretiens un véritable attachement pour cette langue. À travers les voix des trois filles, on distingue toutefois la voix de l'enseignant, à qui elles attribuent l'origine de leur discours quelques tours de parole plus loin, et à travers lui, les discours globaux sur l'avenir de la diversité linguistique au niveau mondial, et sur le caractère supposé glottophage de l'anglais.

Dans le questionnaire, seule Sarah déclare ne pas parler très bien provençal, mais elle revient sur cette affirmation dans l'entretien en déclarant le parler mieux que le français. Dans tous les cas néanmoins, le provençal est pour elles clairement leur langue, quelle que soit leur manière de la pratiquer. À la question « qui parmi les personnes que vous connaissez parle un bon

provençal ? », Emilie et Sarah citent l'ensemble des élèves de CM2 comme pratiquant un bon provençal, seule Carla se contente de citer l'enseignant et une autre élève de CM2.

3. Échos du terrain : discours et mythes

Ce chapitre est un retour sur des données anciennes et non publiées, qui vise à montrer l'intérêt de ma démarche de problématisation de la revitalisation linguistique comme manière de *faire groupe*. Ici c'est la manière dont les enfants comprennent les groupes dans lesquels ils sont socialisés qui m'intéresse.

3.1 Enfants et enquêteurs

Dès le début de l'entretien, Émilie indique qu'elle a profité de mes venues pour parler de son école à son entourage – en l'occurrence à ses amies de la danse :

E ieu euh a la dança euh ai dei copinas / e ai explicat un pauc çò qu'èra / e ai profitat justament dei causas ambe jau enfin ambe tu / de li explicar / e an trobat aquò fòrça ben 'mé lo mercat e tot que balhaviam la pa que laissaviam la paraula ais enfants

E moi euh à la danse j'ai des copines / et j'ai expliqué un peu ce que c'était / et j'ai profité justement des choses avec jau enfin avec toi / de leur expliquer / et elles ont trouvé ça très bien avec le marché et tout que nous donnions la pa que nous laissions la parole aux enfants

L'enquêteur a ici une fonction légitimatrice, puisqu'il rend l'école provençale potentiellement digne d'intérêt pour l'extérieur. Sa venue permet de libérer la parole à l'extérieur de l'école, conçue comme fermée par rapport à la parole interne qui est, elle, ouverte et libre. Cependant, ça n'est pas la langue qui est mise en avant, et donc jugée digne de servir de point de focus du récit, mais plutôt les institutions scolaires particulières à Calandreta, comme le marché, et la grande liberté de parole dont disposent les enfants. L'enquêteur permet par ailleurs à Emilie de se valoriser auprès de ses amies : elle s'inclue dans ceux qui ont le pouvoir de laisser ou non la parole (*laissaviam*, 2pl) et montre ainsi l'image d'une école où les rôles sont répartis de manière atypique par rapport aux écoles publiques traditionnelles.

À l'occasion d'une conversation à laquelle assistait également Patricia Lambert (ENQ2), alors ma collègue à l'Institut National de Recherche Pédagogique⁵, et à travers d'autres évocations ou interpellation des enquêteurs c'est une certaine image des modalités d'usage de la langue à l'extérieur de l'école qui transparait :

C e tanben / es una question per patricia tanben mai perqué euh parles pas provençau que: siás ambe euh james per sauvar lo provençau ((rires))
 ENQ2 j'ai pas entendu la fin
 C euh perqué siás 'fin siás ambe james mai parles pas provençau?
 ENQ2 il sait parler français quand même hein
 ENQ1 trabalham au meme endrech
 C vò mais euh coma siás amb eu perqué euh sabes pas parlar provençau?

C et aussi / c'est une question pour patricia aussi, mais pourquoi euh tu ne parles pas provençal que: euh tu es avec james pour sauver le provençal ((rires))
 ENQ2 j'ai pas entendu la fin
 C euh pourquoi tu es 'fin tu es avec james mais tu ne parles pas provençal ?
 ENQ2 il sait parler français quand même hein
 ENQ1 on travaille au même endroit
 C oui mais euh comment tu es avec lui parce que euh tu ne sais pas parler provençal ?

On perçoit ici un écho du mythe fondateur de Calandreta, qui projette une vision de la société provençale comme encore majoritairement provençalophone, comme rappelé plus haut. De la même manière, le statut d'ENQ1 n'est pas clair pour Carla : n'appartenant pas à l'entourage direct des enfants, elles ne peuvent savoir dans quel type de milieu il évolue. Elles lui assignent ainsi un mode de vie principalement monolingue en provençal, dans lequel le fait qu'ENQ2 ne parle pas cette langue pose question. Ce mythe est sous-tendu par une idéologie monolingue, qui assigne à chacun une langue qui lui serait propre, et potentiellement unique.

La relation à l'enquêteur permet l'émergence de récits dans lesquels s'entremêlent différentes voix et figures, et font écho aux divers mythes qui traversent les mouvements de revitalisation de l'occitan/provençal. Ils reflètent également la mise en place de réflexes idéologiques par rapport à la langue de scolarisation et à celle de la socialisation générale. Ici les idéologies

⁵ Nous menions un projet de recherche sur l'intercompréhension entre langues romanes dans le cadre d'un projet financé par le Centre européen pour les langues vivantes du Conseil de l'Europe, situé à Graz en Autriche.

linguistiques des enfants sont encore naissantes (comme l'indique la nature interrogative de l'échange), et la nature du lien langue / individus, comme celle du lien langue / territoire que nous verrons dans la section suivante, n'est pas nettement établie.

3.2 Les enfants et la langue

Le récit sur la langue produit par les élèves est avant tout un récit sur les locuteurs – ou l'absence de locuteurs. Que les filles soient très attachées au provençal semble établi. Lorsque Carla s'exclame « ieu te disi aimi tròp lo provençau ! » (« moi j'aime trop le ») elle paraît sincère et ce type de propos revient régulièrement au cours de l'entretien.

L'extrait suivant reproduit un échange entre les trois filles sur la question de la dénomination de la langue :

ENQ1 e aquí se ditz totjorn provençau se ditz jamai occitan?
 C ah non disèm tout lo temps provençau / disèm pas provençau rodanenc mai disèm provençau
 ENQ1 e jamai occitan
 C non de còps esteve⁶ mai nosautreï disèm jamai occitan
 ENQ1 e perqué?
 C ben perqué nosautreï se se sona lo provençau rodanenc doncas coma parlem pas d'autrei lengas provençau disèm provençau
 ENQ1 de qu'es lo provençau rodanenc?
 C ben es aquò
 E es la lenga que parlem aquí
 ENQ1 e onte si parla / aquí unicament o
 C ben sabi pas estev fin ieu ai jamai ai ai jamai captat quand esteve ditz lo provençau rodanenc
 E ah non a tot toute le secteur euh de
 C ai totjorn dich lo provençau ok mai ok euh / aviáu jamai captat çò que voliá dire
 E i a tu vois là là es onte parlam
 C l'espagne l'itàlia e tot aquò es dau provençau
 E non non non non non c'est pas ça
 C se / sus la carta i a marcat aquò
 E vò / ben i a la mitada de de la frenç de la frança / euh es euh la provença / es aquò
 S non es pas aquò
 C non es paca es paca / es paca / onte se parla es en paca
 E non perdequé regarda / sur la carta va jusqu'ai pireneus
 C vò es verai aviau jamaicaptat
 E jusqu'a espanha doncas fa tot tot tot tot lo lòng e doncas en fach es lo lo sud de frança que fa justament un pauc atau
 S NAN
 ENQ1 doncas tot aquò es de provençau

⁶Le maître de la classe de CE2, CM1 et CM2.

S NAN siáu pas d'accòrd

ENQ1 et ici on dit toujours provençal on ne dit jamais occitan ?
C ah non on dit tout le temps provençal / on ne dit pas provençal rhodanien, mais on dit provençal

ENQ1 et jamais occitan
C non des fois esteve mais nous on ne dit jamais occitan

ENQ1 et pourquoi ?
C ben parce que nous ça ça s'appelle le provençal rhodanien donc comme on ne parle pas d'autres langues provençal on dit provençal

ENQ1 c'est quoi le provençal rhodanien ?
C ben c'est ça
E c'est la langue qu'on parle ici

ENQ1 et elle se parle où / ici uniquement ou
C ben je sais pas estev 'fin moi j'ai jamais j'ai j'ai jamais capté quand esteve dit le provençal rhodanien

E ah non à tout toule le secteur euh de
C j'ai toujours dit le provençal ok mais ok euh / j'avais jamais capté ce que ça voulait dire

E ((montrant une carte)) tu vois là là c'est où on parle
C l'Espagne l'Italie et tout ça c'est du provençal

E non non non non non c'est pas ça
C si sur la carte il y a marqué ça
E oui / ben i la la moitié de la fren de la France / euh c'est euh la provence / c'est ça

S non c'est pas ça
C non c'est paca c'est paca / c'est paca / où on le parle c'est en paca

E non parce que regarde / sur la carte ça va jusqu'aux py-rénées

C oui c'est vrai j'avais jamais capté
E jusqu'en Espagne donc ça fait tout tout tout tout le long en fait c'est le le sud de la France qui fait justement un peu comme ça

S NON
ENQ1 donc tout ça c'est du provençal
S non je suis pas d'accord

Les trois filles font ici un travail de confrontation de leurs propres catégorisations avec celles imposées par une carte de l'Occitanie linguistique généralement disponible. On distingue ainsi deux voix extérieures dans le récit, celle de l'enseignant, et celles des experts. Ma voix (ENQ1) introduit par ailleurs un biais en introduisant le terme "occitan" dans la conversation et en lui donnant une légitimité qui est discutée dans la suite de l'échange.

À travers la question des conflits de catégorisation (provençal, provençal rhodanien, occitan), c'est la question de la définition de ce que signifie « ici » qui est en jeu. Si « occitan » ne semble rien évoquer d'autre que la parole de l'enseignant, et si ses intentions paraissent mal comprises, « provençal » s'impose par rapport « provençal rhodanien », le terme « rhodanien » étant perçu comme inutile dans le contexte des enfants qui ne maîtrisent qu'une seule variété de provençal.

Une distinction est néanmoins introduite entre un nom qui serait donné par une autorité extérieure (« ça s'appelle le provençal rhodanien ») et la dénomination en vigueur dans l'école (« comme on ne parle pas d'autres langues provençales on dit provençal »). Ici les diverses appellations ainsi que les localisations géographiques afférentes sont débattues, et contestées, laissant apparaître une différence entre la manière dont la langue est imaginée par les enfants au sein de l'école, et le mythe occitaniste dominant d'une langue qui « des Alpes aux Pyrénées » pour reprendre la phrase célèbre de Mistral.

Le récit des enfants met en scène une variété de langue très locale, au point même qu'on peut se demander si le sens de « ici » ne se réduit pas à la seule école, seul lieu d'utilisation concrète du provençal pour les enfants.

3.3 Quand les voix se rencontrent

Dans le cadre de l'entretien avec Sarah, Emilie et Carla, j'ai voulu revenir sur une tâche que j'avais réalisée avec l'ensemble de la classe le matin même, au cours de laquelle, rappelons-le, les élèves devaient catégoriser comme ils le souhaitent quatre courts extraits audio (moins de vingt secondes). L'extrait discuté ci-dessous concerne un morceau d'entretien avec Mme R. une femme d'Orange âgée de 87 ans en 2008 au moment de l'entretien et que nous rencontrons de nouveau dans le chapitre 4. Bien que native de la région de Nice, elle est arrivée à Orange à l'âge de dix ans et a employé le provençal local toute sa vie, du moins jusqu'à la mort de son mari en 1992.

ENQ1 vaquí / doncas aquò es una dòna d'aurenja / doncas / vos
sembla different lo provençau que parlatz vosautreï de son
provençau an ela?
C ouh la la vò vò vò
E ben a ditz de fes que i a / en luòc de còps que i a
C vò / ben sovent esteve lo ditz de fes que i a hein
E vò mai es de vielh / de vieux vieux vieux provençau aquò
C vò ieu ai pas tròp comprès çò qu'a ditz
ENQ1 de que cambia de qu'a fòrça cambiat entre vòstre accent e
C ben sabe pas euh / ja son accent / son accent e puei euh
 /// quelque chose qu'a qu'ai pas trò:p comprès en fach es
 lei es lei mòts ai pas tròp tròp tròp comprès / l'accent
 parlava lèu ja / un pichòt pauc lèu e puei euh / es vielha
 doncas a pas lo meme provençau que nosautreï / mai a dû
 èstre fòrça contenta / d'èstre pendent tres tres oras
ENQ1 quand dises qu'es vielha doncas a pas lo meme provençau
 que nosautreï perqué dises aquò?
E ben

C ben perquè es un nov alòra es un novèu provençau çò que parlam / ela fin i a plusiours provençaus e ela fasiá un provençau different de nosautrei pensi

ENQ1 vòs dire que avans lo provençau èra different o que?

C ben avans lo provençau pensi qu'èra qu'èra presque parier mai / un autre provençau en fach / aquò es un novèu provençau e euh en mila / quauquaren là eh ben èra un autre provençau /

ENQ1 d'accòrd

C enfin pensi

S euh enfin ai remarcat qu'en parlant au vieilhs provençaus / çò qu'as ditz / euh / perquè i aviá de mòts que vòlon dire exactament la mema causa mai qu'èra prononciat avec des / pas / parier / avia un accent different par exemple ditz i:eu / coma aquò

C ouais c'est clair

S e nosautrei disèm ieu / e ela fa i:eu

ENQ1 *voilà / donc ça c'est une dame d'orange / donc / il vous semble différent le provençal que vous parlez vous de son provençal à elle ?*

C *ouh là là oui oui oui*

E *ben elle a dit "de fes que i a" / à la place de "de còps que i a"*

C *oui / ben souvent esteve il le dit "de fes que i a" hein*

E *oui, mais c'est du vieux / du vieux provençal ça*

C *oui moi j'ai pas trop compris ce qu'elle a dit*

ENQ1 *qu'est-ce qui change qu'est-ce qui a beaucoup changé entre votre accent et*

C *ben je sais pas euh / déjà son accent / son accent et puis euh /// quelque chose qu'elle a que j'ai pas tro:p compris en fait c'est les c'est les mots j'ai pas trop trop compris / l'accent elle parlait vite déjà / un petit peu vite et puis euh / elle est vieille donc elle n'a pas le même provençal que nous /, mais elle a dû être très contente / d'être pendant trois heures*

ENQ1 *quand tu dis qu'elle est vieille donc elle a pas le même provençal que nous pourquoi tu dis ça ?*

E *ben*

C *ben parce que c'est un nouv alors c'est un nouveau provençal ce qu'on parle / elle 'fin y a plusieurs provençaux et elle elle faisait un provençal différent de nous je pense*

ENQ1 *tu veux dire que avant le provençal était différent ou quoi ?*

C *ben avant le provençal je pense qu'il était presque pareil, mais / un autre provençal en fait / ç a c'est un nouveau provençal et euh en mille / quelque chose là eh ben c'était un autre provençal*

ENQ1 *d'accord*

C *enfin je pense*

S *euh enfin j'ai remarqué qu'en parlant aux vieux provençaux / ce que tu as dit / euh / parce qu'il y avait des mots qui veulent dire exactement la même chose, mais qui étaient prononcés avec des / pas / pareil / elle avait un accent différent par exemple elle dit "i:eu " / comme ça*

C *ouais c'est clair*

S *nous on dit "ieu" / et elle elle fait "i:eu"*

Carla, Sarah et Emilie sont ici confrontées à plusieurs types de variation en provençal (diachronique et diastratique), mais surtout, comme nous l'avons vu plus haut, à un état de la langue que certains militants et linguistes considèrent comme plus authentique, plus légitime. Or ce n'est pas ainsi que les trois filles construisent ici la situation qui est appréhendée en termes de différence et d'étrangeté.

La locutrice ne peut que difficilement être intégrée dans la communauté linguistique provençalophone telle que se la représentent les élèves, pourtant l'identité de termes (« provençal »), imposée par ENQ1 dans son questionnaire (« son provençal » vs « votre provençal ») nécessite une négociation quant à sa place au sein de la communauté. Carla introduit ainsi la distinction entre « vieux provençal » d'une part et « nouveau provençal » d'autre part qui permet de mettre les différences sur le compte de la différence générationnelle. Cette différence construite comme minime (« presque pareil ») permet à chacun de trouver sa place au sein du groupe linguistique tel que se le représentent les trois filles. Elle permet également de ne pas remettre en cause leur propre variété de provençal (qu'elles assimilent à la mienne, plus loin dans l'entretien) et même de la valoriser avec le qualificatif « nouveau ».

L'introduction de ce type de voix dans le récit de la langue et du groupe des enfants bouscule nécessairement un certain nombre d'éléments narratifs. Cette séquence montre néanmoins comment un nouvel élément, introduit par l'enquêteur, peut être absorbé dans un récit au prix de modifications somme toute minimales, sans en altérer la trame narrative d'origine. L'élément nouveau est négocié en commun, entre Carla et Emilie en particulier – d'abord autour de questions lexicales puis phonologiques, avant de se stabiliser autour d'une caractérisation temporelle. Ici encore, l'appareil idéologique qui sous-tend les récits est loin d'être fixé. L'introduction de paramètres nouveaux entraîne une modification des critères d'appartenance au groupe, mais le nouveau membre potentiel n'est pas rejeté d'office.

4. Conclusion

Dans ce chapitre j'ai voulu montrer quelques aspects de mon travail de terrain avec des enfants dans un contexte de revitalisation linguistique passant principalement par l'école. Ici la question de l'enquêteur se pose de manière différente par rapport aux terrains habituels de documentation de langues en danger.

Bien que les discours et récits d'enfants apparaissent rarement dans la littérature sur la revitalisation linguistique, j'espère montrer qu'ils sont dignes d'intérêt pour eux-mêmes, pour leur valeur de témoignage sur des pratiques encore mal connues d'un point de vue ethnographique. Ces discours, s'ils sont appelés à être modifiés au cours de l'adolescence en particulier, sont également susceptibles de circuler entre les élèves, et par conséquent d'être transmis de génération en génération et d'influer durablement sur la manière dont les différents acteurs de l'école s'imaginent comme communauté.

Ces récits éclairent par ailleurs l'ensemble du processus de revitalisation linguistique tel qu'il est mis en œuvre dans le mouvement militant occitaniste. Les réseaux d'opposition que l'on voit ici montrent l'importance de la circulation de certains discours et montrent comment une certaine résistance peut émerger au sein même des centres névralgiques de la revitalisation que sont les écoles. Ces oppositions sont particulièrement saillantes concernant les questions de nomination, de délimitations géographiques du territoire et d'appartenance au groupe. En d'autres termes, les mythes des enfants intègrent ici les mythes des adultes tout en leur opposant des catégories propres.

D'un point de vue plus méthodologique, j'ai également essayé de montrer que la notion de « néo-locuteur » était sujette à un certain nombre de précautions, et qu'elle n'était pas nécessairement pertinente pour tous les acteurs de la revitalisation – à commencer par les plus concernés eux-mêmes. Lorsque Carla parle de « nouveau provençal » il ne semble pas qu'elle fasse référence à une variété de langue différente pour des raisons liées à l'introduction d'un standard par exemple ; elle renvoie peut-être plus simplement à l'idée qu'une personne de 87 ans ne peut pas parler comme une enfant de 11 ans, en provençal comme en français.

La catégorie de « néo-locuteur » est-elle réellement pertinente ? Si elle peut avoir un intérêt d'un point de vue de linguiste pour distinguer des variétés de langues à différents stades de phénomènes d'attrition et de revitalisation linguistique, on peut en questionner l'usage en sociolinguistique ou en anthropologie. Pourtant, l'usage même de cette catégorie par certains linguistes et militants nécessite au moins de la prendre en considération d'un point de vue critique, afin de comprendre quel rôle les "néo-locuteurs" jouent dans l'élaboration de récits concurrents de revitalisation, comme acteurs et, surtout, comme figures. Cette analyse doit permettre de comprendre comment est construite en filigrane la catégorie des locuteurs légitimes, et comment (et surtout qui) décide de ce qui comptera comme variété de langue légitime – en

d'autres termes comme langue régionale potentiellement reconnaissable politiquement par les régions.

Plus généralement, et comme je l'écrivais dans un article paru en 2015 dans un numéro spécial de l'*International Journal of the Sociology of Language* coordonné par Bernadette O'Rourke, Joan Pujolar et Fernando Ramallo, la catégorie de « néo-locuteur » est une catégorie émiqque qu'il serait plus judicieux d'éviter dans les analyses sociolinguistiques. Autrement dit, c'est une notion qui participe de ce qu'il faut expliquer plutôt qu'elle explique, et elle appartient à l'appareil mythologique du discours sur la revitalisation :

What this [l'usage de termes comme néo-provençal ou néo-breton] points to is the existence of idealised varieties of minority languages, which the French sociologist of language Pierre Achard (1982) called the myth of the lost language. In turn this hints at the existence of legitimacy in language use as lying elsewhere, in an indeterminate locus, among indeterminate others. The advantage of this particular locus being of course that its definition is variable and can be adapted by different actors to suit various needs in various occasions. Of key importance here is the potential fuzzy and uncertain type of differentiation it generates, which can for instance be used by teachers to justify the existence of evening classes, by native speakers to exclude younger people from conversations, etc.

The question one may legitimately ask, however, is whose interests these varieties serve. That is to say, if they are of little value on traditional linguistic markets, on which markets are they valorised and exchangeable, and by whom? Far from being a neutral descriptive term, the notion of "new speakers" is therefore loaded with a wealth of political, social and moral issues. It is connected with the type of language that should be taught to children in schools, and the types of social and indexical links social actors seek to foster – e.g. repairing a broken connection with older generations (Le Berre and Le Dù 1999) or battling against an ongoing diglossic complexus (Lafont 1997). (Costa 2015b : 133)

Partie 2

Fabriquer et gérer la différence.

Patrimonialiser, standardiser

Cette seconde partie est centrée sur la deuxième partie de mes travaux portant sur la standardisation linguistique des langues minoritaires et plus largement sur la question de la gestion de la diversité/pluralité/multiplicité en société à travers le langage. Si la partie sur la revitalisation s'était focalisée sur la fabrication du même (du groupe), cette partie s'intéresse donc davantage à la différence et à sa gestion ou, dans le cas des langues standard, à sa mise à distance.

Le travail présenté ici a été initié au cours des trois années passées à l'université d'Oslo comme chercheur postdoctorant. À Oslo je travaillais dans le cadre d'un projet sur la standardisation des langues minoritaires dirigé par Pia Lane, aujourd'hui professeure dans cette institution. L'objectif de ce projet était d'examiner la manière dont les acteurs sociaux en prise avec les questions de standardisation s'approprièrent, résistaient à, ou même rejetaient les processus de standardisation. Le projet s'appuyait sur quatre sous-projets portant sur le kven dans le nord de la Norvège (Pia Lane), le meänkieli en Suède (Elina Kangas), le limbourgeois aux Pays-Bas (Diana Camps) et mon propre sous-projet qui portait sur l'écossais dans le sud de l'Écosse et aux Shetland.

Les idées que j'avais sur la standardisation étaient celles qui circulent largement dans les communautés de langues minoritaires, à savoir que les standards sont une atteinte à la variation naturelle de la langue et qu'ils font courir un risque à la langue en lui ôtant ce qui la caractérise, son authenticité. De là une survalorisation de la variation. Dans mon projet tel que je l'avais soumis en 2013 j'écrivais notamment :

In accord with the STANDARDS project, I consider that issues of standardisation are never neutral, and are strongly connected with questions of legitimacy and authority. That is to say, a standard inevitably carries a loading of prescriptivism, however much it tries to avoid it. A standard defines norms of acceptability in formal or official contexts, and reshapes linguistic

markets for the benefit of some social actors and to the detriment of others. Following Bourdieu (1977) I take standards to redefine the price that particular linguistic utterances are awarded on particular markets (and increasingly on unified markets, leading to the exclusion of larger numbers of people, including traditional speakers). This is however not to say that power is unilaterally exercised. In minority language contexts particularly, standards are regularly contested, resisted, even mocked.

Les travaux que je présente dans cette section montrent des conclusions très différentes, basées sur un travail de terrain en Écosse. En comprenant les standards linguistiques comme des variétés linguistiques décontextualisées, j'ai cherché à montrer les avantages qu'elles pouvaient en théorie apporter aux groupes de langues minoritaires. À l'inverse, j'ai essayé de montrer les problèmes posés par l'absence de standards.

Ce faisant, mes écrits dialoguent plus spécifiquement avec d'une part les partisans d'une variation libre comme marque de liberté créative et d'une résistance à la colonisation et d'autre part avec la sociolinguistique occitane.

Parmi les partisans de la variation, on trouve notamment le petit livre de Cécile Canut intitulé *Langue* (2021). Pour Cécile Canut les standards et plus largement les idéologies modernes de la langue corsètent le langage et limitent le débat public. À la rigueur de la norme elle oppose la liberté de la variation en prenant comme exemples les assemblées délibératives des Gilets jaunes ou la création poétique en Afrique orientale. Mes travaux en Écosse montrent à mon sens qu'au contraire la forme de norme qu'on appelle standard est une manière de localiser hors des individus l'autorité linguistique et de permettre (en théorie souvent, mais parfois aussi en pratique) une circulation des discours et d'assurer un accès à la parole publique plus égalitaire.

C'est surtout parmi les militants des langues minoritaires que l'on trouve les opposants aux standards linguistiques. À l'invitation de Jean-Pierre Cavaillé (EHESS, Toulouse) j'avais rédigé un compte rendu de l'ouvrage d'Eric Fraj, un romancier occitaniste, *Quel occitan pour demain ?* Ce livre s'adressait aux « Normalisateurs » et pourfendait toute idée de standard linguistique pour l'occitan car il jugeait la norme contraire à la promotion des parlers locaux et à ce que Robert Lafont (1984) appelait un occitan hérité. Dans mon compte-rendu j'écrivais :

On a donc un paradoxe crucial que Fraj semble ne pas voir : la variation est survalorisée d'un côté, et condamnée de l'autre. Survalorisée quand elle s'applique à un type de langue, condamnée quand elle se réfère à un autre. D'un côté, la langue « naturelle », celle des locuteurs

authentiques. De l'autre, la langue artificielle, celle des locuteurs anonymes. Le livre distingue un côté de la langue qui penche vers la nature, et l'autre vers la culture — l'auteur prenant ouvertement le parti de la nature. Un exemple parlera ici davantage. Le livre fait référence à plusieurs reprises à un mésusage qui porterait sur Monsur et Sénher¹ dans la pratique des « néo-locuteurs » (terme qui par ailleurs m'est assez insupportable tant il identifie une néo-langue non légitime par rapport à une vraie langue authentique). L'un serait naturel, l'autre artificiel, et donc à rejeter. Outre qu'il ne me semble pas que personne préconise de rejeter Monsur, je ne vois pas en quoi la présence de Sénher nuirait à la langue. Apprendre une langue, c'est en apprendre le fonctionnement social. On peut très bien savoir quand utiliser l'un ou l'autre, et après tout, ne s'agit-il pas là de la variation que Fraj appelle de ses vœux ? Non, car celle-ci n'est pas naturelle, elle ne va pas dans le sens de l'évolution « normale » de la langue. Toujours autour de Sénher et Monsur, la note 14 indique, à propos d'un élève qui utilisait Sénher (en fait, pire encore, Senhér) « alors que l'usage social réel ne connaît que “Madama” e “Monsur” ». Mais qu'est-ce que l'usage social ? La langue d'un lycéen s'adressant à son examinateur en occitan n'est-elle pas un usage social ? On peut déplorer cette forme. On peut lui faire la chasse, la traiter comme illégitime, la corriger — peut-être le rapport de force sera-t-il éventuellement favorable à Sénher, à Monsur, voire à Senhér. Peu importe finalement. Mais ce qui importe, c'est que Sénher est bel et bien utilisé socialement, dans un registre de langue qui n'est pas celui de Monsur. On ne peut pas décréter que certaines formes sont un usage social et d'autres non ! Qu'on me trouve un usage non-social de Sénher... L'usage connaît donc Sénher — l'enjeu pour Fraj n'est pas une question d'usage, mais une question d'usage légitime. Son objectif, en distinguant l'usage social de ce qui n'en serait pas, c'est bien de définir la langue légitime telle qu'elle doit être. Et si ça, ça n'est pas une position normative, alors je me demande ce que c'est.²

À l'inverse, en sociolinguistique occitane et catalane la standardisation (*normativització*) est vue comme une des composantes centrales de la normalisation (*normalització*), le processus de récupération sociale de la langue minorisée **Sumien**. Dans cette perspective la standardisation est un moyen en vue de la récupération d'une langue et l'approche est nécessairement engagée, en

¹ « Monsur » (Monsieur) est un emprunt au français, c'est le terme usuel en occitan dans la plupart des contextes. « Sénher » est le terme occitan traditionnel qui survit principalement dans l'usage hérité dans l'expression « Sénher grand », forme polie qui désigne un grand-père. Le terme « Sénher » est employé largement dans le mouvement occitaniste comme marque de lutte contre la diglossie. Le « Monsur » est en effet traditionnellement le notable francophone auquel les paysans occitanophones s'adressent avec déférence.

²<http://taban.canalblog.com/archives/2014/02/25/29304070.html>

faveur d'un standard. Mes propres travaux ont surtout cherché à comprendre ce que le standard ou l'absence de standard *faisait* aux locuteurs et comment cela configurait les relations sociales (chapitre 6). Mes conclusions sont cependant directement issues du terrain écossais, où le vernaculaire dont je traite est encore largement pratiqué, mais par une population qui pense de manière très majoritaire qu'il s'agit d'un anglais mal parlé — situation courante dans les cas de langues collatérales. La situation est toute autre en Occitanie où la langue héritée est de moins en moins parlée. Elle est différente également dans d'autres contextes européens comme l'île de Man, où le mannois avait cessé d'être transmis dans la seconde moitié du 20^e siècle (Ó hIfearnáin 2015). Ce dernier cas permet de caractériser, en négatif en quelque sorte, la situation écossaise : de nombreux locuteurs, mais un très faible degré d'institutionnalisation qui rend la question de la standardisation particulièrement délicate à étudier.

Mes travaux sur la standardisation ont été particulièrement marqués pas les ouvrages de Mark Sebba (2007) et John Joseph (1987). À l'inverse d'une perspective qui voit la standardisation comme un phénomène historique fréquent dans les sociétés qui connaissent l'écriture, c'est dans Joseph (1987) que j'ai trouvé pour la première fois l'idée que, si les standards [normes] linguistiques existent en tous lieux, les langues standard sont, elles, spécifiques à la modernité européenne.

C'est à partir de cette lecture que j'ai cherché à comprendre ce que l'absence de standardisation d'une langue comme l'écossais fait à ses locuteurs, comment cela organise les interactions par contraste avec une langue standard, et ce que cela fait à la langue elle-même. L'écossais est en effet un cas de langue qui a suivi certaines des étapes historiques qui ont mené à la standardisation, telles que décrites par John Joseph, processus auquel la Réforme protestante d'une part³ et les Actes d'Union avec l'Angleterre (1707) d'autre part ont mis fin. De ce point de vue la standardisation est aussi une manière de créer une organisation du même et du différent, de générer des affiliations idéologiques, de rejeter un Autre fantasmé dans le domaine du sauvage, et de créer du Même civilisé (Chapitre 4).

³Pour une raison inconnue, le réformateur écossais John Knox (1514?-1572), qui écrit par ailleurs en écossais, contribue à Genève à la traduction anglaise de la Bible. Son autorité sera décisive pour son imposition en Écosse. J'ai consulté Jane Dawson, dont le travail sur Knox fait autorité mais elle ne s'était pas posé la question de la langue en ces termes. On ignore par ailleurs comment était lue la Bible anglaise en Écosse : était-elle traduite (ce qui supposerait un certain degré de standardisation d'après John Joseph) ? Était-elle lue en écossais à partir d'un texte anglais ? Était-elle lue mais non comprise ?

Les travaux de Sebba sur l'orthographe comme idéologie ont quant à eux informé la réflexion développée sur les standards linguistiques concurrents en Provence, objet d'un chapitre de monographie reproduit dans le volume scientifique. Comme je l'explique, les choix orthographiques occitans indexent des options différentes en termes politiques (écrire en graphie occitane indexe plutôt une orientation politique de gauche, écrire en graphie provençale tend à indexer un penchant plus droitier). Surtout, ces choix indexent des positionnements différents par rapport au choix de grands ancêtres, et par là des options différentes en termes de groupalité.

Enfin, lorsque j'étais à Oslo j'ai entamé une discussion sur ces questions avec Susan Gal, Michael Silverstein et Kathryn Woolard. Il s'agissait de développer la notion de régime linguistique dont je voyais qu'elle était de plus en plus utilisée (au moins depuis *Regimes of Languages*, Kroskrity 2000b) mais jamais définie. Susan Gal (2006) notamment définissait la standardisation comme un régime linguistique parmi d'autres. Ce fut l'objet de journées d'étude à Oslo en septembre 2015 en présence de ces trois collègues, puis d'un panel organisé avec Janet Connor (Université de Chicago) au Congrès annuel de l'American Anthropological Association à Denver en novembre 2015. Nous proposons d'examiner comment cette notion pouvait être utile en anthropologie linguistique :

This panel is interested in exploring the concept of 'regimes' of language, in connection with the more familiar notion of language ideologies. Language ideologies have attracted much attention in the past couple of decades [...]. As an analytical category, 'linguistic ideology' has benefited from much definitional work [...] and has become an essential (albeit perhaps over-used) tool for linguistic anthropologists. Regimes of language, on the other hand, are regularly summoned but have attracted little conceptual work. In his introduction to the volume entitled *Regimes of Language*, Kroskrity links the term regime with 'the display of political domination in all its many forms' (Kroskrity 2000a : 3), and states that 'regimes of language [...] promised to integrate two often segregated domains: politics (without language) and language (without politics).' Kroskrity subsequently equates regimentation with the controlling of socially dominant discourses (Kroskrity, 2000 : 9, 11). More recently Gal wrote of standardization that it is 'only one kind of language regime (2006 : 17), linking regimentation with the organization of language ideologies, and echoing Foucault's (1980) regimes of truth: linguistic regimes are thus somehow connected with ideas of truth and authority. Yet just what they refer to exactly remains unclear: are 'language regimes' a mere synonym for ideologies or for the (conscious or unconscious) organization of ideologies? Do they refer to the actual mobilization of power that

ideologies generate, or are they a way to appeal to a form of undefined authority regulating linguistic practices? Building on those insights, and drawing on empirical research, this panel wishes to ask whether the study of linguistic regimes may become a way to productively understand and link ideologies, practices and political economy [...]? One central question we ask in this panel is thus: how do ideologies make people do things with language? And how are the categories (e.g. accent, dialect, register, patois, language etc.) that ideologies determine turned into resources and organized, by whom and to what effect? Consequently, we understand the notion of regimentation as essentially linked with struggles over power and sovereignty. Regimes are historically and etymologically linked with the authority of a regal figure, the rex, to which Benveniste (1973) ascribes the power to legitimately trace geographic, legal (and hence conceptual) limits. Regimes are fundamentally about access to resources that are ideologically determined and about the social organization of those resources; they are about legitimizing the social division of the world (Bourdieu 1980). In other words, in this sense regimes are about limits and the establishment of categories, about the practical workings of categories which ideologies help determine.

Outre mon introduction et la présentation de Janet Connor, il y eut des présentations de Bernadette O'Rourke et Sara Brennan (Heriot Watt, Edimbourg), Luisa Martin Rojo (Universidad Autónoma de Madrid), Aude Étrillard (Université Rennes 2), Lisa Mitchell (U. Pennsylvania) et une discussion de Judith Irvine (U. Michigan). Ces contributions ont été publiées dans un numéro spécial de *Language & Communication* (66, 2019), dont mon introduction figure dans le dossier scientifique.

La notion de régime linguistique me semble particulièrement intéressante. C'est le travail de l'historien François Hartog qui m'a ici été le plus utile :

In his historiographical work, Hartog refers to regimes of historicity to analyse how people link past, present and future at certain moments in time how people conceptualize time (Hartog, 2015). In an interview volume (Hartog, 2013), Hartog justifies the use of the term through its polysemy, referring to its use as both a medical term (régime in French, i.e. regimen in English), which relates to how one leads one's life, and as a political term (political regimes, or systems of government or governance). (Costa 2019 : 2)

Dans ce même texte je définissais ainsi la notion de régime linguistique :

A regime, then, can be understood as a spatial and temporal set of practices, either physical or symbolic, through which rules are established to determine an inside and an outside, and in which not anyone is allowed to participate or seen as legitimate.

Cette définition me semblait à même de joindre les pratiques quotidiennes aux idéologies, notion que je trouvais par ailleurs surutilisée (Costa 2017) à travers l'établissement d'un extérieur et d'un intérieur. Il me semblait que c'était une manière de lutter contre la multiplication des travaux dans lesquels idéologie était simplement synonyme d'idée.

Les articles suivants représentent des travaux sur la manière dont les régimes linguistiques séparent et organisent les humains à travers une organisation des pratiques langagières et à travers l'institutionnalisation des langues. Le chapitre 4 est centré sur la régimentation du même et du différent en Écosse au 18e siècle et aujourd'hui. Le chapitre 5 revient sur la manière dont la standardisation, comme régime linguistique, institutionnalise les langues comme entités. Le chapitre 6 examine, à partir de travaux ethnographiques en Écosse, comment la standardisation est une manière d'externaliser l'autorité linguistique et comment son absence est problématique.

Chapitre 4

Diversité et différence

Ce chapitre revient sur une partie importante de mon travail entre 2013 et 2020 qui porte sur la catégorisation du même et de l'Autre dans les contextes de langues minoritaires, notamment à travers l'étude de ce que l'on appelle actuellement « diversité ». Ce qui m'intéresse c'est la manière dont l'autre est rangé du côté de la diversité — c'est-à-dire toujours de l'écart à la norme. Je m'intéresse donc à ce que font les discours de diversité, et notamment à comment quelque chose est catégorisé comme relevant de la diversité ou non.

Dans une première partie, je m'intéresse à la construction de cet écart à la norme d'un point de vue historique à travers l'étude de la figure du Highlander dans *Waverley*, un roman de Walter Scott. Dans une seconde partie, je m'intéresse à la construction d'une diversité légitime au 21^e siècle, toujours en Écosse pour montrer que si la langue gaélique est un bon candidat à la diversité, ça n'est pas le cas de l'écossais.

Ce chapitre illustre quelques tendances fortes dans ma conception de la recherche : chercher à concilier historiographie et ethnographie d'une part, et n'exclure aucune source (y compris littéraire) de l'autre. Les romans de Walter Scott, comme en France ceux de Balzac ou de Zola, sont à la fois de précieux indicateurs de la vie au 19^e siècle et pour Walter Scott un outil essentiel dans la formation de la conscience nationale écossaise moderne.

Ce chapitre est intermédiaire entre la question des langues en danger et celle de la standardisation. Je l'inclus dans la seconde partie, car il me semble que les travaux de recherche sont nécessairement imbriqués les uns dans les autres à mesure qu'évoluent les questions que l'on se pose.

C'est à partir d'une lecture croisée de l'ouvrage dirigé par Monica Heller et Alexandre Duchêne (2007) et des réflexions de Michel Foucault (1980) sur les régimes de vérité que j'ai essayé de penser la catégorie de « Diversité » comme une manière située d'organiser la différence. Dans un article paru dans le *Journal of Multilingual and Multicultural Development* en 2013 j'écrivais :

I therefore suggest that language ‘endangerment’ and ‘revitalisation’ can be understood as part of ‘regimes of truth’ (Foucault 1980), i.e. ‘types of discourses a society accepts and makes function as true’ (Weir 2008, 368). Promoting socioeconomic rights through language may therefore serve to naturalise constructed links between language, culture and ethnicity that lock peoples into an imagined past and potentially deprive them of a future. Framing socioeconomic discourses through language may also induce language-related solutions, which in turn can easily overlook other types of solutions to otherwise formulated problems. (Costa 2013 : 218)

Shaylih Muehlmann (2007) considère que le régime de vérité que constitue une approche en termes de diversité, qui tire son origine dans les discours de défense de l’environnement dans les années 1970 et 1980, aboutit à une simplification des enjeux auxquels sont confrontées les populations indigènes dans le monde :

Through its appearance of continuity and wide semantic grasp, the keyword *diversity* has articulated numerous and sometimes contradictory interests, all prescribing their agenda as a universal solution to the crisis of biolinguistics diversity. In the process, languages, indigenous people and the environment have been reified, and their interconnections have been simplified. (Muehlmann 2007: 32)

Shaylih Muehlmann parle ici principalement des populations indigènes depuis sa propre expérience de terrain au Mexique. J’espère montrer que la pensée à l’œuvre dans les discours de la diversité a une généalogie qui remonte (au moins) au Romantisme européen et à ses ambiguïtés : il célèbre une nature dont il se méfie ; il la célèbre d’autant plus qu’il l’a vaincue.

1. Le passage de « menaçant » à « menacé » dans l’Écosse du 19^e siècle

Pour Monica Heller et Alexandre Duchêne, les discours sur les langues en danger sont une manière d’aborder d’autres questions sociales :

discourses of language endangerment are fundamentally discourses about other kinds of threats which take place, for specific reasons, on the terrain of language. The linguistic order is a space which is partly constitutive of the social order, and the moral order which regulates it. (Heller et Duchêne 2007 : 4)

Ils sont la continuation d'une longue tradition antiquaire (*antiquarian*) et anthropologique (Bauman et Briggs 2003) qui vise à préserver ce qui peut encore l'être face aux avancées de la modernité. Ces discours sont souvent, sinon toujours, le revers d'une médaille qui implique des discours d'altérité dangereuse. Catégoriser l'autre comme étant en danger, dans cette optique, est un moyen d'apprivoiser, de contrôler et d'exercer une domination symbolique ou matérielle sur des groupes ou des entités (naturelles par exemple) qui étaient auparavant considérés comme dangereux. Il me semble que c'est au 19^e siècle, par la littérature notamment, que s'opère le passage d'une altérité menaçante à une altérité menacée. C'est Walter Scott qui articule le premier cette transition, en plaçant sur le terrain culturel et linguistique un débat politique sur la modernité de l'Écosse et sa place dans l'Empire britannique.

Dans cette partie, je m'appuie sur une analyse d'un roman de Walter Scott, *Waverley* (publié en 1814, soit plus de 60 ans après les événements dans lesquels il s'inscrit). Ce roman raconte l'histoire d'un jeune gentleman anglais, Edward Waverley, qui à la suite de diverses péripéties liées aux rapports tourmentés de son hôte le Baron Bradwardine (un ami de la famille vivant dans les Lowlands) et Fergus Mac-Ivor (un chef de clan des Highlands) se retrouve impliqué dans la rébellion jacobite de 1745¹. Waverley entre au service de Bonnie Prince Charlie, le prétendant Stuart au trône de Grande-Bretagne et l'accompagne dans sa défaite sur la lande de Culloden en 1746. Si le héros du roman est finalement gracié et l'ordre rétabli, les clans des Highlands, représentant l'ordre ancien furent quant à eux démantelés. La défaite de 1746 achève un processus entamé un siècle auparavant qui permet à l'ordre de la Révolution industrielle d'être pleinement mis en place. À la suite de la bataille de Culloden une grande partie des habitants des Highlands sont expulsés (Devine 2018) et remplacés par des moutons dont la laine alimentera l'industrie textile anglaise au cours du 19^e siècle.

À mon sens Walter Scott apporte une contribution majeure à l'imaginaire moderne du sauvage et par conséquent à l'avènement d'idéologies linguistiques qui sont toujours présentes dans la question des langues en danger. Ces idéologies, à leur tour, sont essentielles dans la compréhension de ce qu'on appelle minorités (linguistiques ou autres).

¹ Les Jacobites sont les partisans de la monarchie Stuart, catholique et absolutiste. C'est avec l'accession des Stuart au trône d'Angleterre en 1603 que les couronnes anglaise et écossaise sont réunies, prélude à une union des parlements en 1707.

En questionnant l'influence immense de Walter Scott en Écosse et dans le monde, je réponds à l'appel de l'anthropologue haïtien Michel-Rolph Trouillot en faveur de nouvelles ethno-historio-sémiologies afin de créer des points de réentrée dans les discours de l'altérité, et de remettre en question « le monde symbolique sur lequel l'indigénat (*nativeness*) est fondé » (Trouillot 2003 : 28, ma traduction). J'entre également en conversation avec l'ouvrage *Voices of Modernity* de Bauman & Briggs (2003) en affirmant que la tradition (le processus qui permet de combler l'écart entre passé et présent) demande davantage qu'un travail d'antiquaire ou de philosophe et que le roman historique est précisément le genre textuel qui a aidé à populariser les idées sur la tradition, le passé — et sur l'Autre, censé incarner ce passé dans le présent.

Je m'intéresse donc à ce que Trouillot appelle « la place (le créneau) du sauvage » (« *the savage slot* »). La place du sauvage est cette partie de la psyché occidentale dévolue au grand Autre rencontré lors du débarquement aux Amériques. C'est ce créneau du sauvage qui sera investi par l'anthropologie lorsqu'elle sera créée plus tard. Walter Scott et quelques autres romanciers de la fin du 18^e siècle, en Irlande notamment, ramènent le créneau du sauvage en Europe. Si le cas irlandais prend toutefois la forme du roman national (comme chez Maria Edgeworth), le roman écossais prend la forme du roman historique (Trumpener 1997).

Les discours sur l'extinction ne sont en aucun cas une nouveauté du 19^e siècle. Ces discours déplorent le passage du temps et le considèrent comme nécessaire ; ils s'inscrivent dans une vision déterministe de l'histoire fortement influencée par les Lumières écossaises et connue sous le nom de théorie des quatre étapes — qui mène les sociétés de l'état sauvage aux sociétés commerciales. En ce sens les discours sur l'extinction sont des discours de la modernité, une façon pour les Modernes de s'accommoder de leur propre avènement et de la disparition du monde qu'ils sont venus remplacer. Au 19^e siècle, les sauvages que ces discours décrivent (dans les romans, les récits, les essais) représentent les vestiges d'une époque disparue, surtout en Europe.

Le roman historique est l'un des moyens qui a permis d'établir et de légitimer l'ordre là où il y avait de la sauvagerie, tout en s'inspirant d'éléments d'utopie, une autre des composantes de la psyché occidentale selon Trouillot. Dans le cas de Scott, les éléments de l'utopie sont dérivés de la sauvagerie des Highlanders sous la forme du costume national, qui sera plus tard intégré à l'idéal national de l'Écosse sous le nom de *tartanry*.

J'examinerai donc d'abord la manière dont Scott décrit les Highlanders comme des sauvages, et comment la langue qu'ils emploient est iconiquement liée à cette construction. Je soutiendrai ensuite que la nature sauvage des Highlands, aussi noble soit-elle, est condamnée, et que le roman déplore et célèbre à la fois la disparition de l'Écosse gaélique. Enfin, j'essaierai de montrer comment on est passé de « menaçant » (« *dangerous* ») à menacé (« *endangered* »), et comment ces deux tropes sont deux côtés d'une même pièce qui servent à régimenter l'altérité.

1.1 Le sauvage comme individu et comme lieu

1.1.1 Faire d'un lieu sauvage un lieu dangereux

Pour commencer, j'introduis une idée qui n'est pas encore présente chez Trouillot, qui se réfère uniquement aux humains. Car ce n'est pas seulement la sauvagerie humaine qui était la cible de l'Europe des 18^e et 19^e siècles, mais la nature sauvage en général. Il existe une relation iconique entre la sauvagerie des lieux et la sauvagerie des habitants de ces lieux. L'ordre devait être imposé à la terre comme aux humains, cela ressort très clairement de l'histoire irlandaise, mais aussi des manuels agricoles écossais des années 1770, ainsi que, bien sûr, des pratiques qui ont conduit aux expropriations foncières dans les Highlands d'Écosse. Cette tendance avait sans doute commencé avec la colonisation espagnole du Mexique. Elle s'exprime particulièrement clairement dans l'histoire irlandaise, selon Katie Trumpener (1997), avec l'assèchement des tourbières à partir du 17^e siècle. Cette réorganisation des paysages irlandais est survenue à peu près en même temps que l'imposition de l'anglais en Irlande, en même temps également que la régimentation de l'anglais lui-même en tant que langue standard (Ó hIfearnáin, communication personnelle).

La nature sauvage des Highlands est ainsi clairement liée à la sauvagerie de ses habitants. Ce qui les unit, c'est la référence ambiguë à la noblesse comme caractéristique : la noblesse du paysage et la noblesse des Highlanders, et de leur loyauté. La sauvagerie et le Highlander sauvage étaient historiquement considérés comme dangereux et menaçants pour l'ordre. Cela ressort clairement de divers récits de voyageurs et de la violence avec laquelle les Highlands ont été traités après la révolte de 1745 : il ne s'agissait pas d'un moyen ordinaire de maintenir la paix, mais du meurtre délibéré d'une société, comme le reconnaissent même des historiens britanniques comme Linda Colley (2014). Ce qui m'intéresse cependant ce n'est pas la prétendue

sauvagerie réelle des Highlanders, mais sa mise en scène par Scott comme moyen de construire une image romantique de l'Écosse 60 ans plus tard à travers l'établissement d'un lien entre sauvagerie et dangerosité.

Dans le roman de Scott le danger est présent dès l'instant où le lecteur rencontre les « Highlanders sauvages ». Cette sauvagerie est dangereuse parce qu'elle s'inscrit dans un ordre différent, un ordre dans lequel la rationalité des Lumières est jugée absente :

The whole circumstances now detailed concerning the state the country, seemed equally novel and extraordinary. He had indeed often heard of Highland thieves, but had no idea of the systematic mode in which their depredations were conducted; and that the practice was connived at, and even encouraged by, many of the Highland chieftains, who not only found the creaghs, or forays, useful for the purpose of training individuals of their clan to the practice of arms, but also of maintaining a wholesome terror among their Lowland neighbours, and levying, as we have seen, a tribute from them, under colour of protection money. (Scott 1834 : 108)

1.1.2 Ensauvager la langue

En s'appuyant sur la distinction entre ordre et sauvagerie, et en la transposant dans le domaine du langage, on note une démarcation claire entre le langage des sauvages et le langage de l'ordre. Bien que banale, je pense que Scott complique un peu cette affirmation. Ce n'est pas seulement le gaélique qui indexe la sauvagerie, mais aussi l'écossais, car la sauvagerie n'est pas seulement un état physique : c'est un indice du passé et de l'ordre passé. Scott s'attaque aux préjugés nationaux afin de construire la *britannicité* ; il est essentiel d'effacer certaines des distinctions entre Highlands et Lowlands, et la langue est l'un de ces moyens. J'examinerai d'abord comment Scott traite du gaélique, puis de l'écossais.

La question gaélique est une question complexe tout au long du roman. Il y a des personnages qui peuvent parler parfaitement à la fois un gaélique et un anglais parfait tout comme l'italien et le français, comme Fergus MacIvor (Vich Ian Vohr), chef du clan Ivor. De la même manière la poésie gaélique est intégrée dans le roman par le biais de la traduction dans un esprit fidèle au romantisme ossianique. Enfin, Scott nous dit que Bonnie Prince Charlie lui-même aurait montré un intérêt pour la langue. Mais le gaélique est aussi l'indice d'une époque révolue en passe de s'éteindre, l'indice de la persistance du sauvage dans le nord de l'Écosse : il est qualifié, par exemple, de « uncouth and unknown language » (*Ibid.* : 108) et lié à l'apparence sauvage de ses locuteurs : « the wild appearance, unknown language, and singular garb of the

Scottish clans » (*Ibid.* : 130) ; « under the guidance of a wild native, whose language was unknown to him » (*Ibid.*, vol. 2 : 118).

Le lien entre sauvagerie et langage est thématé de manière plus explicite dans le discours d'adieu du Colonel Talbot (un militaire anglais loyal à la couronne) à Waverley à Edimbourg :

‘I assure you, Colonel,’ said Waverley, ‘that you judge too harshly of the Highlanders.’ ‘Not a whit, not a whit; I cannot spare them a jot - I cannot bate them an ace. Let them stay in their own barren mountains, and puff and swell, and hang their bonnets on the horns of the moon, if they have a mind: but what business have they to come where people wear breeches, and speak an intelligible language? I mean intelligible in comparison with their gibberish, for even the Lowlanders talk a kind of English little better than the Negroes in Jamaica. I could pity the Pr—, I mean the Chevalier himself, for having so many desperadoes about him. (*Ibid.*, vol. 2 : 130)

Le baron de Bradwardine est lui aussi un personnage sympathique et aimable, mais son discours est tout autant ridiculisé — dans sa manière de mélanger latin, écossais et anglais il est clairement le visage de l’ordre ancien dans les Lowlands — il est décrit comme « un cœur pur et primitif » (*Ibid.*, vol. 2 : 173). On notera aussi que les Highlanders, quand ils ne parlent pas gaélique, parlent écossais — tout comme les fanatiques religieux qui parsèment le roman.

Bien sûr, la tirade de Talbot est aussi une façon pour Scott de dénoncer les préjugés nationaux des anglais envers les écossais — il ne faut pas oublier que Waverley est un roman dont le but est aussi de légitimer l’Union de l’Écosse et de l’Angleterre, qui ne date que de 1707. Pourtant cette Union doit se faire sous le signe de la raison et l’écossais appartient à l’âge de la poésie, du romantisme, de la tradition ; mais pas au nouveau monde. Il a la valeur sentimentale dévolue aux antiquités. Mais guère plus, comme en témoigne la tirade de Talbot précédemment citée qui associe langue et nature sauvage dans le caractère même du gaélique.

Le gaélique n'est pas seulement grossier, il est aussi plus proche de la nature que l'anglais. Ainsi Waverley se laisse à un moment bercer par « a mournful song in Gaelic, a low and uniform tune [...] like the sound of the wind at a distance » (*Ibid.*, vol. 2 : 71). La langue, les gens, les montagnes, tous incarnent la nature sauvage.

1.2 Justifier la disparition

1.2.1 « Ane end of ane auld sang »²

Dans les discours sur l'extinction la condamnation comme la célébration du lien entre nature et peuple est une manière de préparer le terrain à l'acceptabilité de la disparition des sauvages de la scène de l'Histoire. Il est possible que la rébellion jacobite ait été elle-même la dernière position de l'ancien monde, et peut-être aussi l'une des premières manifestations du nouveau et du nationalisme protoécossais. Il semble que la nostalgie de l'ancien ordre ait été la principale motivation des jacobites anglais, et peut-être des Écossais des Lowlands. Mais comme le souligne Arthur Herman dans son livre sur les Lumières écossaises, cet ancien monde était encore une réalité vivante pour beaucoup dans les Highlands, même si le capitalisme précoce avait de fait commencé à faire son chemin dans les Highlands du sud-ouest. Herman oppose ainsi la situation de l'Écosse des basses terres à celle des Highlands :

Jacobitism reflected a nostalgic yearning for a traditional social order in which everyone supposedly knew his or her preordained place and stayed in it. It satisfied a deep utopian longing for the perfect society. [...]. The average Jacobite [...] extolled the virtues of a rural-based society and the authority of a traditional landowning class. He detested the new rising competitive capitalist society, with its getting and spending, its greedy merchants and vulgar upstarts, its contempt for the old rules, its creative destruction, as much as any Marxist. [...]

In England, and much of the Scottish Lowlands by 1745, this longing for the security of a stable, hierarchical order was largely, even self-consciously, a matter of nostalgia. [...]

In the Highlands, though, Jacobitism was not nostalgia but reality. The Stuarts were not symbols of « a world we have lost » but emblems of a power that existed in the here and now. (Herman 2001:131)

Le monde des Highlands est ambigu dans l'œuvre de Scott, ni tout à fait utopique ni complètement sauvage, du moins en ce qui concerne les élites. Les Highlanders ordinaires ont très peu d'occasions de s'exprimer individuellement. Ils suivent généralement la voix de leurs chefs (Scott est lui-même un conservateur, quelqu'un qui aspire à la stabilité et à l'ordre du passé).

Les chefs de clan eux-mêmes sont dépeints comme vivant dans des conditions de luxe par rapport aux membres ordinaires des clans, mais paradoxalement ils vivent aussi dans une

² La fin d'une chanson ancienne. Paroles de l'Earl of Seafield à la signature des actes d'union entre l'Angleterre et l'Écosse en 1707.

grande pauvreté matérielle. Pour Scott c'est cette pauvreté qui est supposée être une garantie de leur sécurité et du caractère durable de l'ordre féodal qu'ils sont censés incarner. La fin de l'ordre féodal, l'arrivée du confort moderne, tout cela concourt à éradiquer la sauvagerie. L'inévitabilité de la fin des Highlands est peut-être mieux rendue dans le discours du chef du Clan Ivor, Fergus, le lendemain de la visite du *Bodach Glas* (le fantôme de la famille) :

'Why, what will other gentlemen do?' answered Waverley, 'and why did the Highland Chiefs consent to this retreat, if it is so ruinous?'

'O,' replied Mac-Ivor, 'they think that, as on former occasions, the heading, hanging, and forfeiting, will chiefly fall to the lot of the Lowland gentry; that they will be left secure in their poverty and their fastnesses, there, according to their proverb, "to listen to the wind upon the hill till the waters abate." But they will be disappointed; they have been too often troublesome to be so repeatedly passed over, and this time John Bull [le pouvoir anglais] has been too heartily frightened to recover his good humour for some time. The Hanoverian ministers always deserved to be hanged for rascals; but now, if they get the power in their hands, — as, sooner or later they must, since there is neither rising in England nor assistance from France, — they will deserve the gallows as fools, if they leave a single clan in the Highlands in a situation to be again troublesome to Government.' (*Ibid.* vol. 2 : 147)

On notera, une fois de plus, le lien avec la nature et la prophétie selon laquelle l'ordre ancien est sur le point de disparaître. Le sauvage, en d'autres termes, est sur le point de devenir de l'Histoire car les forces de la modernité démantèlent le système clanique, son autonomie et surtout sa capacité à être dangereux. Comme nous le savons, et comme Scott le sait, les clans des Highlands ont été rendus inoffensifs par le désarmement mais surtout a. par une politique culturelle, en particulier par le Highland Dress Act et b. par la gestion de la nature - son apprivoisement par le pâturage des moutons qui remplaceront les Highlanders au cours du 19e siècle.

1.3 Le procès de la féodalité

Scott ne se contente pas de décrire l'ordre ancien ou de narrer sa disparition, il explique également pourquoi il n'est pas pertinent pour la modernité du XIXe siècle, la société commerciale et capitaliste de la révolution industrielle naissante. Le procès de Vich Ian Vohr et de son principal officier, Evan Dubh, est un bon exemple de ce choc des cultures que représente le soulèvement des Highlands aux yeux d'un public du 19e siècle. Lorsqu'il se voit accorder la

possibilité d'être gracié, Evan Dubh la refuse et jure fidélité à son chef, allant jusqu'à promettre la vie de six autres hommes du clan en échange de celle de leur chef.

Que ce type de loyauté ait existé ou non en 1745 n'a aucune importance ; ce qui est montré ici c'est l'irrationalité d'hommes qui ne pensent pas par eux-mêmes, mais dont les allégeances vont à une personne, et non au bien commun, à l'État ou au Roi. C'est ce qu'affirme clairement le juge :

'For you, poor ignorant man', continued the judge, 'who, following the ideas in which you have been educated, have this day given us a striking example of how the loyalty due to the king and state alone, is, from your unhappy ideas of clanship, transferred to some ambitious individual, who ends by making you the tool of his crime' — for you, I say, I feel so much compassion, that if you can make up your mind to petition for grace, I will endeavour to procure it for you'. (*Ibid.* vol. 2 : 214)

Ce procès est celui de l'ancien monde ; il marque l'appriivoisement des sauvages Highlanders - noble, fidèles, mais sauvages. Les épreuves historiques de la fin du soulèvement marquent effectivement l'effondrement de la société des Highlands et ouvrent la voie à l'appriivoisement des Highlands par l'élevage industriel des moutons.

1.4 De « menaçant » à « menacé »

J'espère avoir démontré que les Highlanders Sauvages ont été construits comme dangereux et que leur appriivoisement allait de concert avec une tendance plus large qui visait à civiliser la nature sauvage et tout ce qui lui était trop étroitement associé, qu'il s'agisse de tourbières, de forêts, de loups, de Highlanders ou de femmes. Ce mouvement se dissimule sous couvert de nostalgie. Ce que je veux maintenant montrer c'est l'étape suivante de la transformation — de la célébration et de la nostalgie romantique à l'état de « menacé ». En d'autres termes, de dangereux à en danger, mais mon argument est que l'état de « menacé » n'est qu'une autre façon de construire l'Autre comme une entité gérable parce que devenue inoffensive.

Le passage de dangereux à en danger ne peut évidemment pas être attribué à un seul roman, et ne commence pas avec *Waverley*. En fait, la voie est tracée par de nombreux discours sur l'extinction, dans les Amériques en particulier ; je renvoie au livre de Patrick Brantlinger *Dark Vanishings* (2003). Mais *Waverley* est néanmoins crucial pour la mise en discours de ce trope. Il n'est pas anodin que ce roman serve un peu plus tard de modèle au *Dernier des Mohicans* (1826) de James Fenimore Cooper.

Le roman lui-même ne parle que peu du fait que les Highlanders et leur culture serait menacée, à l'exception du passage mentionné ci-dessus.

Comme le jacobitisme lui-même, le néo-jacobitisme romantique de Scott était conservateur par essence (Herman 2001:292), et impliquait une forme de nostalgie pour un monde d'hommes et de femmes forts, que les Highlands pouvaient incarner. Mais du mode de vie des Highlands, il ne restait que l'enveloppe extérieure, la robe et le tartan.

Ce qui s'est passé dans Waverley, et qui a permis le passage de dangereux à en danger, c'est la dépolitisation complète de la culture des Highlands et du gaélique. Le gaélique est utilisé dans le roman non pas comme un indice de relations complexes et réelles entre les individus, mais comme un indice du passé, une projection de la vision du féodalisme de Scott sur son propre pays. Et cela a fonctionné, cela a produit cette image d'un passé dépolitisé, réductible à certaines caractéristiques telles que la primitivité et la vaillance. Comme l'écrit le critique de l'*Edinburgh Review* à la parution de *Waverley* :

When the glens of the central Highlands, therefore, were opened up to the gaze of the English, it seemed as if they were carried back to the days of the Heptarchy; — when they say the array of the West-country Whigs, they might imagine themselves transported to the age of Cromwell. The effect, indeed, is almost as startling at the present moment; and one great source of interest which the volumes before us undoubtedly possess, is to be sought in the surprise that is excited by discovering, that in our own country, and almost in our own age, manners and characters existed, and were conspicuous, which we had been accustomed to consider as belonging to remote antiquity, or extravagant romance. (*Edinburgh Review*, 24, 1814)

La dépolitisation ouvrit la voie à la muséification, et on pourrait dire que les discours sur la mise en danger sont souvent, sinon toujours, des discours de muséification. Ce qui est rare et en danger doit être préservé. Pourtant, cette préservation ne peut se faire que dans des conditions très spécifiques, puisque les conditions sociales réelles qui ont fait disparaître le monde ont été déracinées par ceux-là mêmes qui cherchent à le préserver. En d'autres termes, les discours sur la mise en danger ne sont que l'autre facette de la sauvagerie, ils sont une façon de dompter et de régenter l'Autre. Les discours d'*endangerment*, à cet égard, naissent chez les vainqueurs.

Pour revenir à la question de la langue après ce long détour (mais la mise en danger de la langue n'est qu'une facette d'un argument beaucoup plus large sur l'altérité), je voudrais suggérer que souscrire aux discours de mise en danger, les promouvoir au nom de la diversité linguistique, est encore une autre façon de tomber dans le piège colonial et impérial. C'est une

façon d'encadrer la domination en des termes qui conviennent aux dominants. « Être en danger/menacé » vous place quelque part entre l'utopie et la sauvagerie, ce qui n'est pas une position très enviable pour quiconque cherche à formuler un argument en faveur d'une langue minorisée.

2. La diversité légitime dans l'Écosse du 21^e siècle

La question de l'organisation de la différence était cruciale dans la construction d'un nationalisme unioniste en Écosse — l'Écosse devait avoir une personnalité propre mais au sein du Royaume-Uni et de l'Empire britannique. Cette question est tout aussi cruciale au 21^e siècle dans le cadre d'un nationalisme qui n'est plus unioniste mais indépendantiste depuis les années 1970 au moins. Aujourd'hui la question de la diversité est tout aussi importante ; elle fait entrer en jeu les questions de migrations, les symboles de l'Écosse moderne et son rapport à un passé qui est lui-même constamment interrogé.

Le nationalisme écossais est présenté par le parti au pouvoir, le Scottish National Party, comme un nationalisme civique dans lequel n'entrent pas en compte les déterminations culturelles. C'est donc un nationalisme dans lequel les individus sont précisément cela : des individus dont les origines sociales ou géographiques sont sans importance dans la définition de leur position sociale comme acteurs politiques. En cela l'Écosse suit un nationalisme français plutôt qu'allemand et considère que les questions linguistiques relèvent davantage de la sphère privée que de la sphère publique. Ceci n'empêche pourtant pas un lien fort entre langue(s) et nationalisme écossais, comme j'avais essayé de le montrer dans un article paru dans une revue de sciences politiques au Québec (Costa 2012b).

Qu'elle soit occultée ou non la question de la participation à l'espace public est une question linguistique car elle met en jeu l'accès à ressources linguistiques inégalement réparties.

Dans cette partie je veux corrélérer deux choses : premièrement, comment certaines formes linguistiques sont catégorisées comme faisant partie de la diversité linguistique de l'Écosse dans le discours institutionnel alors que d'autres ne le sont pas, ou moins ; et deuxièmement, les manières dont la question linguistique a été mobilisée dans les débats publics avant le référendum écossais de 2014 sur l'indépendance. Pour résumer mon argumentation, je tiens à souligner que la langue n'a jamais réellement été mobilisée en tant que sujet de débat. Mais alors

que ce que j'appelle les langues légitimement diverses, en particulier le gaélique, n'ont trouvé aucun moyen d'être politiquement utiles, d'autres formes linguistiques qui ne sont pas considérées comme légitimes, en particulier les formes non standard de l'anglais, se sont avérées particulièrement utiles politiquement. Je veux montrer comment la caractérisation de la diversité est une façon parmi d'autres d'organiser la différence et que toute différence n'est pas forcément intégrable dans un régime de la diversité.

2.1 Diversité linguistique en Écosse

En Écosse, les langues autres que l'anglais sont généralement considérées selon deux grandes façons de structurer la vie publique :

1. le nationalisme civique par opposition au nationalisme ethnique : cet argument est utilisé pour construire l'Écosse principalement comme une polarité partagée basée sur le choix et non sur l'héritage. Par conséquent, les questions de langue ne sont pas considérées comme importantes dans la sphère publique ou dans l'élaboration du nationalisme. En revanche, les institutions communes telles que le système éducatif sont considérées comme centrales.
2. la diversité est une pierre angulaire de l'identité écossaise telle que construite par le mouvement nationaliste écossais. L'Écosse doit être comprise comme le produit unique de la fusion de plusieurs peuples à travers l'histoire : Pictes, Romains, Gaëls, Anglo-Saxons, Normands, Vikings, etc. Ce cadre de réflexion permet d'inclure des groupes qui sont arrivés plus récemment, en provenance notamment des anciennes colonies britanniques. L'Écosse est, pour citer Antonia Kearton (2005), une « nation bâtarde ».

Mais tout ne compte pas comme différence légitime dans ce cadre de la diversité, en Écosse comme ailleurs. Plus spécifiquement, si la diversité linguistique est généralement considérée comme une bonne chose tout ce qui se parle ne peut pas être considéré comme « langue ». La Charte européenne des langues régionales ou minoritaires par exemple ouvre la voie à la reconnaissance de ce qu'elle appelle des « langues » mais pas des « dialectes »³. Au titre de la

³ La Charte précise : « elle n'inclut ni les dialectes de la (des) langue(s) officielle(s) de l'Etat ni les langues des migrants », sans pour autant définir les termes de « langue » ou « dialecte ».

Charte le Royaume Uni reconnaît à la fois le gaélique et l'écossais. C'est cependant à l'Écosse de mettre en place (ou non) une politique linguistique.

L'écossais comme le gaélique sont rituellement mentionnés en Écosse lorsqu'il est question de diversité linguistique. Par exemple, ces deux lignes sont tirées d'un rapport et des recommandations du groupe de travail sur l'enseignement de l'anglais pour non-anglophones 2015-2020 :

The Government's languages policy offers the opportunity to reflect on the development of Scotland as a diverse, complex, multicultural and multilingual nation. We, as a nation, should celebrate this diversity and the diverse languages in our midst. This diversity includes Scotland's own languages, Gaelic and Scots⁴.

Mais il existe une hiérarchie claire au sein de la diversité écossaise, puisque seules deux langues finissent par être nommées, l'écossais et le gaélique. L'anglais quant à lui ne participe pas de la « diversité » et constitue de fait le médium non-marqué de communication.

Cette formulation du paysage linguistique en diversité et non-diversité, l'ajout de la note sur les deux langues autochtones de l'Écosse, montrent que la langue reste un sujet délicat qui est régi par deux forces concurrentes : le nationaliste civique (qui renvoie la diversité à la sphère privée) et la diversité (qui la célèbre). Ces deux forces contribuent néanmoins à neutraliser la force politique potentielle du gaélique comme de l'écossais.

Dans le cadre de la préparation du référendum sur l'indépendance de septembre 2014 le gouvernement écossais a publié un Livre blanc qui devait servir de schéma directeur pour ce qui se passerait après l'indépendance. Il fut rédigé quelques mois avant le référendum de septembre et, en ce qui concerne la politique linguistique, il indiquait simplement que les arrangements politiques actuels pour le gaélique et l'écossais seraient maintenus. Implicitement cela signifiait que les dispositions actuelles concernant l'anglais seraient également reconduites en cas d'indépendance et il en serait probablement allé de même pour certaines des langues issues de l'immigration. Au fond, la proposition ne faisait que reproduire la hiérarchisation actuelle de la diversité en Écosse en termes de politique linguistique institutionnelle : officialité au moins symbolique pour le gaélique, officialité et omniprésence de fait pour l'anglais, et utilisation des

⁴ Welcoming our learners : Scotland's ESOL Strategy 2015-2020 : 4. En ligne : https://dera.ioe.ac.uk/22892/2/ESOLStrategy2015to2020_tcm4-855848_Redacted.pdf. On trouve ce même texte dans plusieurs documents officiels.

autres langues (y compris issues de l'immigration) dans certaines communications officielles du gouvernement et du parlement d'Écosse.

2.2 La diversité légitime

L'organisation des trois langues (anglais, écossais, gaélique) selon le régime de diversité décrit plus haut permet de séparer d'une part ce qui relève du non-marqué et ce qui relève de la diversité, mais il organise également la différence au sein de la diversité selon un principe hiérarchique. J'analyse ici brièvement la hiérarchisation entre gaélique et écossais.

2.2.1 Le gaélique : le candidat idéal de la diversité

Le gaélique est un candidat idéal pour le type de diversité que les institutions écossaises souhaitent promouvoir. Il est lié au « passé celtique de l'Écosse », une fiction très utile sur les marchés touristiques. Il ressemble à une vraie langue, c'est-à-dire une langue qui ne ressemble pas à de l'anglais mal orthographié (reproche souvent adressé à l'écossais). Son statut de langue ne peut ainsi pas être contesté. Le gaélique est ancien, il a des racines claires, une certaine noblesse comme on l'a vu plus haut avec Walter Scott.

L'aspect le plus important du gaélique cependant c'est qu'il ne constitue une menace pour personne et certainement pas pour le projet nationaliste de l'Écosse en tant que nation indépendante. Ici nous rejoignons la partie précédente sur Walter Scott : ça n'est qu'une fois ses locuteurs neutralisés, qu'une fois la langue considérée comme menacée (et donc inoffensive) que le gaélique a pu accéder à un espace d'officialité. En d'autres termes, une fois apprivoisée et dégagée de sa sauvagerie, la culture et la langue des Highlands étaient prêtes à être progressivement rendues plus acceptables, pour finalement constituer le candidat parfait pour le discours sur la diversité.

Désormais menacé, le gaélique n'est plus parlé que par environ 50 000 personnes sur une population totale de 5 millions d'habitants de l'Écosse et bien que désormais principalement parlé dans les villes (à Glasgow notamment) il est associé au nord et à l'ouest dans l'imaginaire écossais ce qui rend plus difficile son acceptation comme langue nationale de toute l'Écosse.

Pourtant cette langue reste le candidat parfait à la diversité. Sa présence est un atout précieux sur le marché touristique, sa promotion est relativement peu coûteuse, elle donne une bonne image de l'Écosse au niveau international mais surtout, la présence du gaélique ne peut pas remettre en question l'idée que l'Écosse est un pays anglophone. Sa force numérique signifie

qu'elle ne sera jamais en mesure d'évincer l'anglais ce qui est fondamental parce que l'Écosse, surtout si elle devient indépendante, doit être capable de se vendre internationalement comme un pays anglophone. Le pays a besoin d'investissements étrangers et doit pouvoir attirer des immigrés au moment où sa main-d'œuvre vieillit. L'Écosse a surtout besoin de rester attractive en tant que destination touristique.

En d'autres termes, le gaélique est un candidat parfait pour la diversité, d'abord parce qu'il est désensauvagé et qu'il ne représente plus une menace pour la bourgeoisie du sud de l'Écosse, et ensuite parce qu'il est parfaitement adapté au discours de célébration celtique de la nation.

2.3.2 L'écossais : le candidat improbable

Pour un gouvernement écossais, reconnaître l'écossais comme une composante légitime de la diversité serait plus problématique. L'écossais jouit d'un imaginaire particulier en Écosse : il indexe à la fois un humour traditionnel, des symboles de scotticité dépassés et renvoyant à un tourisme de masse basé sur les symboles de l'Écosse telle qu'imaginée au 19e siècle : tartan, kilt, imaginaire des Highlands romantiques. Je donne ici quelques exemples de cet imaginaire qui renvoient tous à l'humour (*Haud yer wheesht* est quelque chose qu'une grand-mère écossaise dirait à ses petits-enfants) :



Figure 4 : Exemples d'usages publics de l'écossais

Prendre au sérieux l'écossais supposerait donc avant toute chose de « retrousser la diglossie » qui place la langue (et ses locuteurs) dans un rapport de subordination par rapport à l'anglais.

Mais à supposer que ce soit possible, une volonté d'officialisation se heurterait à certains problèmes — notamment des débats qui diviserait fortement la population. Ces débats devraient par exemple porter sur un système orthographique commun, mais aussi sur la question des limites de la langue : le shetlandais fait-il partie de l'écossais, par exemple, ou s'il s'agit d'une langue distincte ? La question pourrait générer d'autres tensions sur l'appartenance ou non des Shetland à l'Écosse (voir le chapitre 6), questions politiques mais aussi géostratégiques : la majeure partie du pétrole écossais se trouve en fait dans les eaux des Shetland et une majorité de la population des Shetland s'est opposée en 2014 à l'indépendance (il existe par ailleurs un mouvement marginal en faveur de l'indépendance des Shetland, ainsi qu'une partie de la population qui souhaiterait que les Shetland soient annexées à la Norvège).

Enfin, si un gouvernement écossais devait accepter l'argument du mouvement linguistique écossais selon lequel la langue est parlée par la majorité de la population cela entraînerait de nombreuses conséquences : reconnaître qu'il est la langue de la population entraînerait sa mise à la disposition de tous les citoyens dans les services publics, son utilisation généralisée dans l'espace public et son utilisation dans l'enseignement. Non seulement une telle approche aurait un coût considérable (financier et symbolique, notamment pour la bourgeoisie écossaise qui, elle, a adopté l'anglais standard depuis longtemps) mais elle remettrait en plus en question l'idée que l'Écosse est un pays anglophone. En d'autres termes, l'écossais est un sujet trop sensible et dangereux pour qu'un gouvernement lui accorde le même statut que le gaélique au sein du régime de la diversité.

2.4 Utiliser l'écossais hors du régime de la diversité

Si le régime de diversité spécifie la diversité légitime et organise les langues et leurs locuteurs, il existe pourtant un marché linguistique parallèle à celui du régime de diversité. Bien qu'illégitime à bien des égards l'écossais reste en effet politiquement utile.

Même si la question de la langue a été peu posée officiellement et à peine thématisée pendant les débats au moment du référendum sur l'indépendance en 2013 et 2014, j'ai pu observer une omniprésence de la question de la langue — mais hors du champ balisé de la langue comme diversité.

La question de la langue était formulée d'abord en termes d'accent : lors des débats publics il semblait que personne n'avait l'accent qu'il fallait, et il était habituel de s'excuser pour son accent : soit que les individus n'avaient pas assez d'accent écossais, soit qu'ils en avaient trop.

Ensuite, et surtout, des formes d'anglais non standard que les défenseurs de l'écossais classeraient comme écossais étaient omniprésentes dans les discours et les écrits — bien plus que le gaélique.

Des formes linguistiques écossaises ont été utilisées à l'oral comme à l'écrit, tant par les partisans du Non comme par ceux du Oui. Il ne s'agissait donc pas d'affirmer une scotticité ou de revendiquer une identité écossaise générale. Alors de quoi s'agissait-il ? J'ai collecté un large corpus de formes tirées de comptes Twitter, de murs et de panneaux à Édimbourg en particulier, et j'ai parlé de ce sujet à de nombreux électeurs du Oui en particulier. J'en donne quelques exemples ici :



Figure 5 : Utilisation de l'écossais pendant la campagne avant le référendum sur l'indépendance en 2014

Ces quelques exemples indiquent des usages linguistiques nouveaux par rapport aux référendums pour le rétablissement d'un parlement en Écosse en 1979 et en 1997. Ils montrent que des formes linguistiques qui ne sont pas catégorisées comme légitimement diverses ont pu néanmoins être mobilisées dans la sphère publique à partir de 2013, peut-être plus que celles qui comptent comme diversité, ne serait-ce que parce que ces formes de discours ne sont pas neutralisées par un discours de célébration.

Mes recherches sur la question n'ont pu continuer après mon arrivée à Paris en 2015 et je n'ai pas de réponse définitive sur ce que ces usages du non standard signifient précisément. Je suggère cependant une hypothèse pour clore ce chapitre. Cette hypothèse est la suivante : l'usage de l'écossais permet désormais, dans le cadre d'une Écosse où le nationalisme est de plus

en plus répandu, d'indexer un autre mythe de la nation écossaise : celui de la nation ouvrière (Hassan 2014). Pour illustrer ce point je citerai le début d'un entretien datant de 2010 entre Dauvit Horsbroch, un chercheur du Scots Language Centre, et Alex Salmond, alors Premier ministre écossais. L'extrait suivant montre comment Salmond répond à la première question, celle de son rapport à la langue écossaise :

DH [...] do the fowk in thon airt and members o yer ain family speak scots? [*Est-ce que les gens dans cet endroit et les membres de votre famille parlent écossais ?*]

AS oh a huge amount I mean the biggest influence on me when I was growing up was my grandfather, my dad's dad, and he was the town plumber in Linlithgow so he used to take me round all the airts and pairts o Lithgae toun [*tous les quartiers de Linlithgow*] and he taught me / I got taught history on my grandfather's knee well actually no my grandfather's knee but actually carrying his pumber's toolkit round after him toddling along like the sorcerer's apprentice and that's where I got taught history and so obviously the language he spoke was Scots and therefore my earliest memories of getting taught Scots history / in Scots

Salmond répond principalement en anglais à une question posée en écossais. Ce qui est intéressant c'est la manière dont il relie sa propre socialisation en écossais (que vraisemblablement il ne maîtrise pas ou plus) à l'activité professionnelle son grand-père, plombier de Linlithgow. L'invocation de l'écossais lui permet ainsi de mettre en avant des origines ouvrières.

Ce type d'association était fréquent lors de la période préréférendaire. Le parti nationaliste au pouvoir n'était pas le seul à utiliser les Écossais pour représenter la classe ouvrière écossaise. D'autres personnes utilisaient l'écossais au nom d'une plus grande égalité que l'indépendance était supposée apporter. Ainsi si l'écossais ne compte pas, et ne peut pas compter pour l'instant, comme élément de la diversité légitime, il reste politiquement utile pour mobiliser le mythe de l'Écosse comme nation ouvrière, un élément particulièrement utile pour le Scottish National Party dont les politiques souscrivent de plus en plus aux modèles néolibéraux de gouvernance. En mobilisant les Écossais et les associations de la classe ouvrière, le SNP peut maintenir l'illusion de la continuité historique ainsi que ses prétentions à représenter une grande partie de l'électorat.

3. Conclusions

Ce chapitre a examiné la régimentation du gaélique au 19^e siècle et la gestion de l'Écossais au 21^e siècle pour montrer comment les régimes démocratiques modernes spécifient et organisent ce qu'on appelle aujourd'hui « diversité ». L'idée principale est que toute forme de langage ne peut tomber sous l'appellation de « diversité » sans un travail préalable et que cette appellation est une autre manière de créer et d'apprivoiser la différence, au même titre que les langues en danger.

Toutes les différences ne sont pas nécessairement valorisables. Le gaélique convient parfaitement à la fois parce qu'il évoque des images profitables de l'Écosse en tant que nation celtique et parce qu'il permet aux gouvernements écossais, quelle que soit leur tendance politique, de mobiliser la langue en tant qu'attribut de la nation sans vraiment s'y investir.

En d'autres termes, la diversité légitime est une différence non menaçante et échangeable sur divers marchés (touristiques notamment). Le fait d'être inclus dans le régime de la diversité impose un certain nombre de contraintes. De cette façon, la diversité régimente la différence d'une manière politiquement utile qui neutralise une grande partie de l'utilité politique de la langue. Dans le cas du gaélique notamment la langue et ses locuteurs sont progressivement passés d'un objet de crainte à un objet de célébration au cours des deux derniers siècles.

En raison de ses associations indexicales, de sa proximité avec l'anglais et du fait qu'il est potentiellement parlé par une grande partie de la population, en raison aussi de son absence de norme — autrement dit parce qu'il est difficilement définissable et difficile à régimenter — l'écossais reste dangereux. Et par conséquent il s'inscrit mal dans le discours de la diversité.

La difficulté d'inclure l'écossais ou diverses formes d'écossais sous cette étiquette n'est donc pas nécessairement une mauvaise nouvelle pour ceux que cette étiquette pourrait concerner. Ma première réaction a été de penser que l'idée d'une diversité illégitime pourrait, dans un premier temps, susciter l'alarme et appeler à une plus grande inclusion sous cette notion. Mais peut-être que l'impossibilité actuelle pour les Écossais d'être inclus dans ce régime de catégorisation et de gestion de la différence met en évidence les dangers de ce régime, et éclaire les possibilités d'action sociale permises par le fait de rester en dehors de ce régime.

Chapitre 5

Ce que le diptyque revitalisation / standardisation fait à la langue

Ce chapitre est à l'intersection de mes préoccupations en matière de revitalisation et de standardisation. Je veux montrer qu'à mon sens parmi les caractéristiques de la standardisation (Joseph 1981, 1987 ; Milroy 2001), la plus fondamentale est leur capacité à décontextualiser une parole et un énoncé ; je cherche également à réfléchir à la constitution des « langues minoritaires » en tant qu'institutions au cours de leurs processus de revitalisation.

Ce qui m'intéresse c'est la dialectique du standard et du non-standard et je cherche à comprendre ce qui se joue — en termes épistémiques et ontologiques — lors du passage d'un régime de langue non standard à un régime standard. Ce travail s'inscrit donc dans la continuité de ma réflexion sur la notion de régime linguistique. Il s'inscrit en dialogue avec d'une part le travail sur la notion de patois tel qu'illustré par Robert Lafont (1997), Henri Boyer (2005b) ou Paul Laurendeau (1994) et plus largement sur l'hétérocatégorisation des langues de populations dominées (Léglise et Migge 2006 ; Migge et Léglise 2007). Mais là où Lafont ou Boyer voient dans la notion de patois une manière de discréditer des langues, je veux montrer qu'il existe une différence de nature ontologique entre « langues » d'un côté et « patois » de l'autre. Ces deux termes ne recouvrent pas un même objet sur lequel on porterait deux regards différents, mais renvoient à deux mondes sociolinguistiques différents. Ces travaux, encore non publiés, mais en travaux depuis de nombreuses années, font particulièrement écho au numéro de *Language and Communication* (63, 2018) dirigé par Jan David Hauck et Guilherme Orlandini Heurich intitulé *Language in the Amerindian Imagination*. Ce projet cherche à faire dialoguer l'anthropologie linguistique avec le tournant ontologique initié par certains anthropologues sociaux, en France et au Brésil notamment (voir ci-dessous et Descola 2005 ; Viveiros De Castro 2009 ; Holbraad et Pedersen 2017). Leur projet, comme le mien, continue le travail initié notamment par John Joseph et Joseph Taylor (1990) qui questionne l'idée que seule l'approche linguistique du langage est scientifique et devrait être poursuivie. Je m'intéresse ainsi particulièrement à la manière

dont les « patoisants » ont eux-mêmes conceptualisé ce qu'ils parlaient. C'est enfin une manière de renvoyer dos à dos les sociolinguistes provençalistes et occitanistes pour qui sous l'étiquette de patois devait être révélée la vraie langue, provençal ou occitan. À mon sens, ces deux approches ont davantage de conceptions en commun sur ce qu'est une langue qu'elles n'en ont avec la conception du langage des « patoisants ».

Dans ce chapitre, je développe donc dans un premier temps une approche de la standardisation comme un processus de décontextualisation de la langue, qui me permet de comprendre la langue des modernes comme une entité. Je reprends dans un second temps l'opposition fondamentale dans les contextes de langue minoritaire (en France mais pas seulement) entre langue et patois, langue et non-langue, pour argumenter que l'un et l'autre renvoient à des réalités très différentes — socialement, mais aussi ontologiquement. Je veux montrer que la constitution des langues comme institutions les dote d'une véritable existence en tant qu'actants et que les langues — comme institutions et comme quasi-êtres autonomisés — participent de la réalité des Modernes en tant qu'êtres au même titre que divinités ou esprits dans d'autres sociétés. Il s'agit là encore de travaux en cours, mais ce qui m'intéresse dans cette idée c'est la possibilité d'étudier la capacité d'action des langues-institutions ainsi identifiées.

Enfin dans la dernière partie de ce chapitre j'analyse avec le cas de l'occitan/provençal au milieu du 19^e siècle le passage d'un régime ontologique à un autre, le passage d'une langue comme pratique à une langue comme institution. Le cas de la transition du provençal vers l'état de langue au sens moderne me semble bien mettre en évidence ce type de logique à l'œuvre dans les langues modernes et les problèmes que cela pose dans la grammatisation des langues minoritaires à travers le monde pour en faire des « langues » au sens moderne du terme — des entités descriptibles, définissables, délimitables et nommables.

Dans cette partie, la standardisation comme le refus de standardisation apparaissent comme des forces capitales de politisation des langues dans un double mouvement qui fonde la modernité linguistique au moins depuis la Révolution française. D'une part, les langues modernes sont politiques du fait « de l'identification de l'unité politique à l'unité linguistique » (Schlieben-Lange 1996 : 243) ; d'autre part, elles sont construites « sur les principes de l'analogie qui se substituerait aux langues capricieuses et historiques en éradiquant tous les germes d'une possible diversification » (*ibid.*). La politique linguistique moderne est ainsi indissociable de l'organisation politique des communautés humaines et de la hiérarchisation de leurs membres.

5.1 Langues et patois

Traiter de la politique du patois et de la langue nécessite de prendre du recul par rapport aux connotations négatives associées au « patois » pour des raisons historiques. Bien entendu je ne nie pas la charge péjorative qui accompagne l'usage du terme, mais je cherche ici à comprendre ce qu'implique de parler un patois et non une langue (standard).

5.1.1 La décontextualisation comme caractéristique principale des langues modernes

Le terme « patois » est difficile à expliquer. Il est peu utilisé ailleurs qu'en France, sauf sous la forme *patwa* dans certaines parties des Antilles (où le terme n'est pas nécessairement connoté négativement, voir Léglise et Migge 2006) et peut-être en Écosse (où la forme locale de l'écossais de Glasgow est appelée *the patter*). L'origine du terme n'est pas bien connue, mais en France il désigne initialement tous les vernaculaires, y compris le français (Laurendeau 1994). Au fur et à mesure que le français se constitue en langue au sens moderne du terme à partir du XVI^e siècle (Auroux 1995b), les patois sont progressivement exclus du domaine de la (vraie) langue.

Ce mouvement a engendré une bipartition linguistique de la France, se traduisant par une division nette entre la langue d'une part (le français) et les non-langues, dialectes ou patois, d'autre part (voir Laurendeau 1994). La mutation est achevée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'Encyclopédie de Diderot & D'Alembert peut alors définir le patois de la manière suivante :

PATOIS, (Gramm.) langage corrompu tel qu'il se parle presque dans toutes les provinces : chacune a son *patois* ; ainsi nous avons le *patois* bourguignon, le *patois* normand, le *patois* champenois, le *patois* gascon, le *patois* provençal, &c. On ne parle la langue que dans la capitale. Je ne doute point qu'il n'en soit ainsi de toutes les langues vivantes, & qu'il n'en fût ainsi de toutes les langues mortes. Qu'est-ce que les différens dialectes de la langue greque, sinon les *patois* des différentes contrées de la Grece ? (Diderot et D'Alembert 1765 : 174, Italiques dans l'original)

La division des différentes manières de parler, de l'hyperlangue (Auroux 1998 ; Auroux et Mazière 2006) entre langue et non-langue ouvre la voie à la politique linguistique de la France après 1793 (et surtout à celle de la III^e République) et justifie la nécessité d'éradiquer les patois, pour paraphraser l'abbé Grégoire (*Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française*, 1794). Un patois, à partir du 18^e siècle, c'est avant tout de la

langue hypercontextualisée, remplie d'indexicalité en termes de marqueurs d'origines sociales et géographiques (et dans le cas de la France révolutionnaire, historiques).

C'est justement cet aspect qui différencie le patois de la langue. Comme nous l'avions montré avec Pia Lane et Haley de Korne dans notre introduction au volume collectif *Standardising Minority Languages* les langues standard actuelles sont caractérisées par leur capacité à décontextualiser la parole (Costa, De Korne et Lane 2018). En nous appuyant sur Bauman et Briggs (2003), nous faisons remonter l'émergence des langues au sens moderne du terme aux travaux philosophiques de Bacon et Locke et à la nécessité d'obtenir des formes décontextualisées de langage pour faire de la science.

L'émergence des langues dans ce sens doit par ailleurs être rattachée à des bouleversements philosophiques et épistémiques plus larges en Europe. Ces bouleversements trouvent leur origine dans les travaux antérieurs de Descartes dans le contexte de la guerre de Trente Ans entre les pouvoirs protestants et catholiques à travers l'Europe qui s'est soldée par le Traité de Westphalie en 1648. Cette longue période de troubles qui a causé la mort de près de huit millions de personnes conduit à une quête philosophique et politique de certitude et de stabilité (Toulmin 1990). C'est ce mouvement qui aboutit par la suite à la séparation des domaines de la nature (le domaine des causes et des conséquences) et de la société (le domaine de l'opinion) et, plus important encore pour notre tâche, à la formulation des questions philosophiques « en des termes qui les rendaient indépendantes du contexte [notamment religieux] » (Toulmin 1990 : 21 ma traduction) dans lesquelles elles étaient formulées. De tels choix impliquaient d'écarter progressivement « tout intérêt sérieux pour quatre types différents de connaissances pratiques : l'oral, le particulier, le local et l'opportun » (Toulmin 1990 : 30).

5.1.2 La recherche d'une langue parfaite

Ce type de mutation est central à bien des égards dans la formation des langues modernes et dans la formation de ce qu'on appelle désormais les langues standard. Le titre de cette partie fait bien sûr écho à l'ouvrage de Umberto Eco (1994) sur la recherche d'une langue parfaite dans l'histoire européenne. Si cette quête traverse donc toute l'histoire européenne depuis la chute de l'Empire romain, elle prend une coloration toute particulière au 17^e siècle, siècle particulièrement fécond en termes d'invention de langues. À ce moment l'invention de langues parfaites est supposée pallier l'imperfection des langues naturelles. Comme je l'écris dans l'entrée « Langues inventées » du *Dictionnaire de sociolinguistique* :

C'est au dix-septième siècle que, pour des raisons politiques, la question des langues inventées prend son essor, lors de la naissance de la période moderne. Celle-ci est marquée par le programme cartésien de recherche d'une vérité absolue, non dépendante de son contexte d'énonciation. La conséquence de cette quête sera la stricte séparation du domaine de la nature et de celui de la société, et si la connaissance scientifique doit dans ces conditions s'établir du côté de la compréhension de la nature, se pose rapidement la question de l'outil pour accéder à cette connaissance. Or les langues humaines sont des faits sociaux, contextualisés. Les divers projets de créer des langues qui soient parfaitement isomorphes avec les réalités naturelles représentées, qui soient, autrement dit, pleinement transparentes, naissent de l'impératif de dépasser l'imperfection des langues naturelles. Ces langues ont donc la particularité d'être décontextualisées, séparées d'un contexte de production langagier a priori. Parmi ces projets, celui de John Wilkins visait à remplacer le latin par une langue reposant sur les quarante catégories supposées universelles. Ces projets ont cependant vite échoué, notamment du fait de l'impossibilité de proposer des universaux.

Les projets de langues universelles, libérées des contraintes du contexte car parfaitement isomorphes avec la nature s'arrêtent dans l'ensemble à la fin du 18^e siècle (mais ils continuent jusqu'à aujourd'hui sous d'autres formes, par les mathématiques, par la logique de Russell ou encore d'une certaine manière dans le programme linguistique de Noam Chomsky). Pourtant, dans un travail en cours basé sur la politique de la langue sous la Révolution française, je fais l'hypothèse que les standards linguistiques sont l'une des continuations des projets de langues inventées — ou du moins qu'ils ont une généalogie parallèle qui trouve son origine dans la volonté de restreindre autant que possible la variation linguistique. L'hypothèse n'est pas nouvelle, elle est rappelée par John Joseph (1987 : 9) — utilisant une métaphore naturelle, Max Müller classe ainsi les langues standard comme « artificielles », réservant aux dialectes « la vie naturelle du langage » (cité par Joseph 1987 : 9).

La métaphore naturelle est importante. Pour Mary Slaughter, les langues en sont venues, au cours du 19^e siècle, « à être comprises comme une chose de la nature, tout comme l'est une plante » (Slaughter 1982 : 87, ma traduction. Voir aussi Joseph 1987 : 9-11). Ce point est fondamental pour comprendre ce que sont les langues au sens moderne du terme : des objets, qui peuvent être séparés de la pratique, qui peuvent être décrits sur le modèle du latin ou du grec ancien (Auroux 1995b) et qui peuvent être enseignés. Elles peuvent être extraites de leur contexte à des fins autres que la communication ou l'argumentation (ou la rhétorique), et étudiées comme des objets à part entière. En ce sens, les langues standard poursuivent les projets de

langues universelles dans la mesure où ce qui les caractérise est leur capacité à incarner des « voix venues de nulle part » (Gal et Woolard 2001).

S'appuyant sur des travaux antérieurs sur la notion de *publics* (Gal et Woolard 2001), Kathryn Woolard a proposé une différenciation structurante entre les langues standardisées et les langues non standardisées (souvent minoritaires) en termes d'anonymat et d'authenticité, un cadre qu'elle utilise pour analyser le cas du catalan (Woolard 2008a). L'authenticité, affirme-t-elle, lie une langue à une communauté particulière d'où elle tire son autorité et les locuteurs leur légitimité. Woolard considère l'anonymat, en revanche, comme la marque des langues standard, une forme d'autorité qui confère aux locuteurs la capacité d'articuler cette voix de nulle part mentionnée ci-dessus.

À mon sens l'acte de décontextualisation de la parole que constitue la standardisation est une manière plus exacte d'analyser ces processus historiques que la distinction qu'opère Kathryn Woolard. Une approche en termes de décontextualisation permet de replacer les processus de standardisation linguistique dans un ensemble de processus liés à la constitution des sociétés modernes. C'est tout le domaine du savoir qui est ainsi autonomisé au cours des 17^e et 18^e siècles, et cette décontextualisation est vue non seulement comme un gage d'anonymat, mais surtout de neutralité par rapport aux intérêts particuliers de certains groupes et par rapport à des dirigeants corrompus et appartenant à un monde à dépasser.

Considérer les langues standard comme décontextualisées (en principe en tout cas) plutôt que comme anonyme présente donc un certain nombre d'avantages. Tout d'abord, cela les soustrait à l'opposition peut-être exagérée entre anonymat et authenticité. L'authenticité est un concept qui trouve ses racines dans le siècle des Lumières, tout comme cette voix venue de nulle part, qui sous-tend le modèle de Woolard (Gal et Woolard 1995). L'authenticité, ou le souci d'« être soi-même », est tout aussi important pour la philosophie des Lumières que la neutralité qui doit présider à l'idée d'une sphère publique idéalisée (Berman 1970).

Deuxièmement, contrairement à l'anonymat idéal des locuteurs, qui n'est qu'une conséquence du processus de décontextualisation, le langage décontextualisé permet sa recontextualisation en tant qu'être matérialisé — après la Révolution française en particulier. Alors que les révolutionnaires vouaient un culte officiel à la Raison, certains historiens de la langue française ont soutenu que la langue française a alors pris la place laissée vacante par la religion et qu'elle a servi de pierre angulaire à la construction d'une nouvelle communauté nationale (Encrevé 2002).

5.1.3 Les langues comme des actants politiques

C'est un historien de la langue, Bernard Cerquiglini, qui pousse cette idée de langue comme entité un peu plus loin. Selon lui la langue française, comme Dieu (ou plutôt comme la religion), ne peut être qu'Une. Elle devait (et doit) être partagée par tous les citoyens. Dans un article paru en 2003 dans *Le Monde* il compare la langue française à une divinité de la manière suivante :

Ainsi, le monolinguisme institutionnel semble clairement avoir pris le rang et la fonction d'une religion d'État, par un déplacement du sacré, à mesure que l'État devenait laïque. C'est une religion monothéiste, qui ne reconnaît qu'un seul Dieu : la langue française. C'est une religion du Livre (le dictionnaire), tenu, contre toute évidence, pour infaillible et immuable. C'est une religion prosélyte, comme toutes les religions du Livre : on connaît les ambitions internationales du français, le messianisme quasi constitutif de la langue et l'ardeur diplomatique de ses partisans. (Cerquiglini 2003)

Les langues modernes sont des entités à part entière, des langues qui dans les collectifs modernes occupent une place particulière dans les imaginaires nationaux. À cet égard les langues ne sont plus seulement des ressources, pas simplement des objets non plus, mais aussi des sujets politiques. Dans cette perspective les langues ont le potentiel de se comporter comme des entités non humaines, des entités auxquelles on peut attribuer des formes d'actance politique (ou capacité d'agir, sans qu'il y ait nécessité à leur reconnaître une faculté d'intention)¹.

L'idée que les langues aient pu devenir des entités politiques dotées d'une capacité d'action entre les 17^e et 19^e siècles renvoie d'une part à la continuité entre les idéologies de type lockéen de la langue comme décontextualisée et plus tard les conceptions herdériennes et plus généralement romantiques de la langue comme incarnant l'âme du peuple (Bauman et Briggs 2003). La continuité Locke-Herder est patente dans le sens où ce n'est que parce que les langues étaient devenues non seulement décontextualisées et donc séparées de la pratique pure qu'elles ont pu ensuite être recontextualisées (ou rematérialisées) en âme d'un peuple. C'est ce nouvel avatar

¹ La personnification des langues dans les allégories est toutefois antérieure à l'ère moderne. En 1578 par exemple, Guilhem Sallusta deu Bartàs (1544-1590) composa un poème décrivant trois muses, la latine, la française et la gasconne, se disputant la supériorité de la langue qu'elles représentaient (Courouau 2001). Bartàs étant gascon, il conclut que la muse gasconne était supérieure aux deux autres. Son raisonnement était que le gascon était plus simple, et donc plus proche de la nature. La nature, selon Bartàs, était supérieure au caractère artificiel de l'art, un débat qui trouve clairement ses racines dans l'œuvre de Platon. C'est plutôt la capacité d'action de ces langues qui prend une forme différente après le 18^e siècle.

qui a ensuite pu être traité comme une entité extérieure au peuple qu'il représentait, comme le montrera le glissement que je décris plus bas, en Provence.

Philippe Descola qualifie de « naturalistes » les collectifs développés après le début de la modernité. Il postule que le naturalisme est caractérisé par une séparation nette entre une nature commune à tous les humaines et plusieurs perspectives sur cet objet commun — les cultures des anthropologues. L'ambiguïté du non-humain dans les collectifs naturalistes, et les langues, du fait de leur traitement en tant qu'entités autonomes, entrent dans cette catégorie réside dans la tension entre leur potentiel d'action réel et leur conceptualisation en tant que ressources. Dans un régime naturaliste, les entités politiques sont donc constituées « uniquement d'humains entre eux » (Braun et Whatmore 2010 : xiv) — du moins en principe (Latour 1991). Les collectifs modernes sont idéalement (Habermas 1991) des collectifs fondés sur la raison et rassemblant des êtres rationnels qui s'expriment par le biais d'un langage décontextualisé lorsqu'ils traitent des affaires publiques — les énoncés sont alors idéalement libérés des indices (index) de lieu ou d'origine sociale (Bauman & Briggs 2003), édictant ainsi une séparation stricte entre les domaines du public et du privé. Pourtant, comme le poursuivent Braun et Whatmore,

L'effet a été de rejeter tout ce qui est non humain hors du champ politique ou de le reléguer au statut de ressources ou d'outils, n'entrant dans la théorie politique que dans la mesure où il a une valeur instrumentale, mais pas en termes de pouvoirs constitutifs. (Braun et Whatmore 2010 : xv).

L'un des effets d'une conceptualisation des langues comme entités dotées d'une puissance d'agir propre est de permettre d'expliquer les mouvements de revitalisation linguistique comme caractéristiques de la modernité. C'est donc l'institutionnalisation de la langue au 18^e siècle qui lui a donné des pouvoirs constitutifs, pouvoirs qui peuvent être convoqués et mobilisés non seulement pour agir politiquement sur les langues, mais aussi pour les défendre, les préserver ou les sauver. En d'autres termes la décontextualisation de la langue lui permet de devenir un sujet politique, un sujet que les individus ne vont pas seulement mobiliser pour différentes luttes, mais un sujet qui peut commander l'action. Après la fin du 18^e siècle, le terrain est donc prêt

pour que l'on se batte pour les langues à une échelle qui était impossible dans les siècles précédents, et avec des logiques radicalement différentes².

L'approche décontextualisée et recontextualisée de la langue qui prévaut au 18^e siècle, qui sépare la langue de la non-langue (dialectes, patois, cants, argot, etc.) permet ainsi à certaines langues comme le français, l'anglais ou l'allemand de surgir sur la scène publique en tant que sujets politiques. À travers cet acte politique, les langues ont acquis les pouvoirs constitutifs des non-humains au sein des collectifs naturalistes qui se sont mis en place sous l'égide de la science et de la raison. Mais ces pouvoirs les relient aussi aux ancêtres qui présideront aux destinées des collectifs se mettant en place, notamment en France après la Révolution.

5.2 Régimes linguistiques du standard et du non-standard en Provence

La standardisation ce ne sont donc pas seulement des individus qui font quelque chose avec la langue ; c'est aussi un processus qui « fait » quelque chose aux langues. Ce sont notamment des processus qui transforment une pratique en une institution (Bauman & Briggs 2003).

Ce que je tente de comprendre dans cet aspect de mes travaux, c'est pourquoi les locuteurs traditionnels des langues minorisées, ici de l'occitan, n'ont le plus souvent pas adhéré aux projets des mouvements de revitalisation. L'argument que je développe dans la suite de ce chapitre est le suivant : l'objet dont parlent les locuteurs traditionnels et les militants n'est pas le même d'un point de vue ontologique. Le régime linguistique dans lequel les uns et les autres vivaient impliquait différents types de droits et d'obligations, de rapports sociaux, différents rapports au monde. Et peut-être même, pour reprendre le vocabulaire du tournant ontologique en anthropologie socioculturelle, différents mondes (Latour 2011 ; Holbraad et Pedersen 2017).

² De fait on ne trouve aucune trace de mouvements utilisant une langue minorisée comme objet de revendication sociale avant les 18^e ou 19^e siècles. La seule trace que j'ai pu trouver est celle d'une revendication autour de l'osque sous l'Empire romain (Adam 2003). Il faudrait également discuter des usages de l'occitan lors des renaissances d'oc aux 16^e et 17^e siècles, mais il ne s'agit pas là de mouvements sociaux mais de mouvements littéraires sans écho social (Courouau 2001).

5.2.1 Langue et patois en Provence

En 2008, alors que je menais un travail de terrain dans la région d'Orange, en Provence, auprès de défenseurs de la revitalisation linguistique pour ma thèse de doctorat, j'ai pu échanger avec des personnes qui avaient parlé l'occitan toute leur vie. Pour la plupart ils ne s'étaient jamais intéressés au mouvement linguistique. Ces personnes constituent encore l'essentiel de la population occitanophone et si certaines estimations évaluent le nombre de locuteurs à 600 000 personnes il n'y a sans doute pas plus de quelques milliers de défenseurs conscients.

Mme R. avait près de 90 ans en 2008 (j'ai déjà évoqué cette personne dans le chapitre 3). Née près de Nice elle vivait à Orange où elle était venue travailler dans une ferme à l'âge de 10 ans. Elle avait donc été élevée dans un dialecte occitan différent de celui qu'elle a ensuite utilisé pendant la majeure partie de sa vie. Au cours de notre conversation, elle s'est en effet rappelée avoir fait l'objet de moqueries pour son accent, si bien qu'elle s'est rapidement adaptée à la version locale de l'occitan. Comme tous ceux de sa génération, elle ne l'appelait que « patois ».³

Comme je l'ai rappelé plus haut, ce terme est très controversé de par les connotations négatives qu'il charrie, et il est fortement rejeté par les défenseurs des langues minoritaires. Dans mon expérience de terrain, ceux qui cherchent à défendre ou à promouvoir ces langues vernaculaires insistent en effet sur le fait qu'il s'agit de langues au même titre que le français ou l'anglais et non de « patois ». La langue vernaculaire traditionnellement parlée en Provence est donc connue par certains comme patois, par d'autres comme provençal, et par d'autres encore comme occitan.

³ Ma première rencontre avec une vision du patois en opposition ferme avec une vision en termes de langues remonte à 2005. Je le raconte ici de mémoire et ne l'ayant pas alors documenté je ne l'utilise pas dans ce texte. Il reste intéressant cependant en ce qu'il montre la coupure entre les mondes de la langue et ceux du patois. J'étais enseignant d'occitan dans le sud de la Drôme et j'avais organisé une visite de mes élèves de collège à la maison de retraite pour utiliser l'occitan des élèves dans une situation concrète. Une vingtaine de résidents de la maison de retraite étaient présents, à peu près autant d'enfants entre 11 et 14 ans. Si la conversation allait bon train, elle fut interrompue par une personne plus âgée que les autres. Une dame de 96 ans (née autour de 1910 donc, avant la Première Guerre mondiale) nous interrompit. Très en colère, elle déclara son âge et nous dit que nous devrions avoir honte de parler patois. Sa génération avait tout fait pour s'en débarrasser, nous dit-elle. Elle se leva et partit. Je ne sais pas exactement ce que cette réaction recouvre mais j'ai souvent observé une rupture dans les discours sur le patois entre personnes nées avant et après la guerre.

Dans ce chapitre, je souhaite remettre en question l'idée que patois et langue renvoient à la même réalité, et soutenir que cette identification repose sur un malentendu central : tout langage humain n'est pas une langue au sens moderne du terme. Ceci est à mon avis essentiel pour comprendre pourquoi les locuteurs traditionnels de l'occitan, et peut-être de langues minorisées ailleurs, s'engagent rarement dans des mouvements de revitalisation linguistique.

En termes anthropologiques plus larges, prêter attention à cette distinction signifie questionner la manière dont les individus conceptualisent leurs mondes linguistiques et les concepts vernaculaires. Cela suppose de prendre au sérieux

the concepts and theories embodied in the ethnographic data, as concepts to think with and use in ethnographic analysis, rather than supposing that we already have all the concepts we need, because we already know all the kinds of stuff of which social reality might be composed (Laidlaw 2012)

En 2008, c'est aux processus de nomination que je m'intéressais en rencontrant Mme R. Le mouvement linguistique en Provence est profondément divisé par une question majeure : le provençal est-il un dialecte de l'occitan ou une langue à part entière ? Ce débat se répercute dans une querelle orthographique qui oppose deux manières différentes d'écrire la langue vernaculaire locale. Appeler la langue « occitan » ou « provençal » fait appel à des indexicalités différentes et renvoie à des généalogies différentes. Les deux termes désignent cependant des langues au sens plein du terme, qui doivent être considérées comme « langue » au même titre que le français.

Puisque les locuteurs traditionnels sont généralement cités dans le discours militant (y compris ceux de sociolinguistes comme Philippe Blanchet [1999]) comme la référence dans la connaissance légitime de la langue vernaculaire, je cherchais à savoir si ce que Mme R appelait patois renvoyait à une vision géographique et linguistique en termes de « provençal » ou d'« occitan ». Autrement dit, est-ce que pour elle ce qu'on parlait en Languedoc et au-delà était la même chose que ce qu'elle parlait, elle, ou est-ce que son monde linguistique s'arrêtait aux frontières du provençal tel qu'identifié par les dialectologues ? Le provençal était-il à ses yeux une langue à part, ou un dialecte d'un ensemble plus large ?⁴

⁴ Dans un article publié avec Michel Bert à propos des frontières entre occitan et francoprovençal nous avons montré que deux frontières importantes en dialectologie, la frontière entre occitan et francoprovençal au nord de la Drôme et dans le Pilat et la frontière interne au domaine occitan dite « CA / CHA » (qui sépare

Pour le vérifier, je lui ai proposé plusieurs localités plus ou moins proches en lui demandant si, pour elle, le vernaculaire parlé dans ces lieux était le même que le sien ou non. Étant moi-même partisan du point de vue occitan j'avoue que j'espérais découvrir qu'elle ne limitait pas sa zone linguistique à l'aire dialectale provençale. Pourtant, pour elle, cette question semblait n'avoir aucun sens. Pour certains villages elle savait qu'elle pouvait certainement converser avec les habitants. En revanche, pour d'autres elle me disait qu'elle ne pouvait pas savoir puisqu'elle n'avait jamais rencontré personne de cet endroit. Plus intrigant encore, même si elle ne savait pas si les habitants de certains villages ou départements voisins parlaient le même patois, elle connaissait quelqu'un de Montpellier (à environ 150 km au sud) et elle savait par expérience qu'elle pouvait communiquer avec lui. Par conséquent, elle pouvait affirmer que les gens de Montpellier parlaient le même patois⁵.

Pour Mme R., il ne semblait en effet pas exister de lien direct évident entre langue et lieu ni plus largement de correspondance directe entre langue et espace. Pour les militants de la langue cependant le lien entre la langue et le lieu est, et était dès le départ, essentiel. En fait, l'Occitanie, en tant que projet, est intrinsèquement liée à une représentation de l'espace (Costa 2016). En tant qu'aire linguistique imaginée par les dialectologues au XIXe siècle, elle est avant tout une projection spatiale : l'Occitanie, c'est une forme sur une carte, c'est une énumération de départements et de régions françaises, de vallées italiennes et espagnoles. Les débats idéologiques actuels sur la question de savoir si le provençal est un dialecte de l'occitan ou une langue à part entière impliquent d'ailleurs des affrontements représentationnels en termes de cartes.

5.2.2 Une question ontologique ?

La question qui m'intéresse, au-delà des querelles entre occitanistes et provençalistes est la suivante : est-ce qu'on peut renvoyer à une question de subordination sociale toutes les instances d'affirmations du type « le patois c'est pas une langue », ou « le provençal que tu parles

cantar de *chantar* par exemple), qui passe au sud du département de la Drôme, n'était pas entendue par les locuteurs traditionnels. (Bert et Costa 2014)

⁵ Ce type d'affirmation est de fait commun, et dans d'autres cas certains informateurs affirment que le patois du village d'à côté est très différent du leur, mais ils peuvent affirmer en même temps avoir parfaitement compris des locuteurs du catalan à plusieurs centaines de kilomètres. La question ici n'est pas de réfléchir à la construction du même et de l'autre, mais de comprendre quel monde linguistique sous-tend ce type d'affirmation.

et le patois c'est pas la même chose » ? J'en suis arrivé à tenter de prendre au sérieux ces affirmations qui posent comme deux réalités irréconciliables celle de la langue et celle du patois.

En partant de nombreuses rencontres avec des patoisants depuis 2006⁶ et en m'appuyant sur un exemple historique marquant de la renaissance de la langue provençale au XIX^e siècle je soutiens que si ces termes ne sont donc pas simplement des étiquettes, mais les portes d'entrée vers des mondes différents et des politiques linguistiques différentes, la compréhension de ce fossé pourrait être essentielle pour comprendre l'échec de nombre de politiques linguistiques envers des langues minoritaires.

Les deux camps du militantisme d'oc (provençaliste et occitaniste) ont chacun tenté d'enrôler des personnes comme Mme R. dans leur propre conception de la langue en affirmant que ce qu'elle appelle patois est en fait soit de l'occitan, soit du provençal. L'idée à laquelle j'ai abouti depuis 2018 est au contraire que si les deux groupes de militants ont une vision très proche de ce qu'est une langue et ne s'opposent que sur l'étendue de celle-ci, ce n'est pas le cas de Mme R. et des patoisants. Je soutiens que Mme R. et les militants de la langue (occitane ou provençale) n'ont pas seulement des points de vue différents sur un objet donné, identifiable et descriptible et qui pourrait être étiqueté « patois », « occitan » ou « provençal » en vertu d'agendas idéologiques différents, mais que les locuteurs de patois d'une part et les défenseurs du provençal ou de l'occitan d'autre part opèrent dans des *mondes* différents.

Ce que je tente de dire, avec un luxe de précautions, c'est qu'à l'inverse de la littérature sur le sujet (Lafont 1977 ; Boyer 2005b) et pour le dire de manière provocante, un patois n'est pas une langue, et aucune armée ou marine ne transformera un patois en langue. Un dictionnaire et une grammaire, par contre, feront peut-être l'affaire. Mais pas n'importe comment.

Dans la perspective que je défends les termes « langue », « patois » ou « dialectes » ne sont pas de simples étiquettes qui apportent dénotationnellement différentes perspectives sur un objet immuable, la langue. Au contraire, patois et langue représentent à mon sens des réalités vécues différentes. Ils impliquent différents ensembles d'hypothèses sur ce qu'il existe dans le monde, ainsi que différents droits et obligations envers ceux qui occupent le même monde.

⁶ Il s'agit ici de personnes nées avant 1920. Il me semble que les personnes nées après sont déjà dans un autre type de régime linguistique, au moins en Provence où la transmission naturelle de la langue s'arrête bien souvent au lendemain de la première guerre mondiale.

Je veux donc avancer cette hypothèse en me concentrant sur le passage du monde du patois à celui de la langue et en montrant que s'opère un changement qui non seulement transforme le langage en objet-langue, mais que ce processus constitue également les langues en tant que sujets politiques.

Comme annoncé en introduction, ce chapitre illustre comment je m'engage dans ce que l'on a appelé le « tournant ontologique » en anthropologie socioculturelle (Holbraad & Pedersen 2017) afin de prendre au sérieux les affirmations des locuteurs sur les patois.

C'est précisément ce type de question que questionne le « tournant ontologique » en anthropologie :

The epistemological problem of how one sees things is turned into the ontological question of what there is to be seen in the first place. Accordingly, what ultimately tints the anthropologist's glasses are not social, cultural, political or other presuppositions, but ontological ones, by which we mean basic commitments and assumptions about what things are, and what they could be (including things like society, culture, politics and power). Here, longstanding epistemological worries about ethnocentrism, solipsism, essentialism, orientalism and so forth are reconceived as ontological problems: How do I, as an anthropologist, neutralize or otherwise hold at abeyance or in continuous suspension my assumptions about what the world is, and what could be in it, in order to allow for what is in my ethnography to present itself as what it is, and thus allow for the possibility that what is there may be different from what I may have imagined? The ontological turn is not so much a matter of 'seeing differently', in other words. It is above all a matter of seeing different things. (Holbraad & Pedersen 2017 : 5-6)

Si les divers courants associés à ce terme ont peu parlé de la langue (à l'exception de Kohn 2013) il me semble qu'une approche en termes d'ontologie peut aider à comprendre pourquoi locuteurs naturels et militants ne se sont apparemment pas ou peu compris. Il fallait le concept de langue au sens moderne pour qu'un mouvement de revitalisation naisse, concept que n'avaient pas les patoisants concernant leur propre façon de parler. Lorsqu'ils l'avaient, c'était pour désigner le français.

Les locuteurs ayant vécu dans le monde du patois sont presque tous disparus aujourd'hui. Il est donc difficile d'inférer ce à quoi ce monde linguistique pouvait ressembler en Occitanie. Pour cela je propose de me tourner vers des débats historiques.

5.3 L'invention de la langue en Provence

Dans cette section je propose d'examiner un moment qui, au milieu du 19^e siècle, correspond à mon sens à un passage entre les deux conceptions, celle de la langue et celle du patois.

5.3.1 Victor Gelu et la mort du monde ancien

En 1840, le poète marseillais Victor Gelu publie un recueil de chansons qu'il a composées en provençal. Gelu est né en 1806, sa vie est marquée par la dureté et par de forts sentiments républicains. Lors des congrès qui mèneront à la fondation du Félibrige et au mouvement de restauration du provençal à la fin des années 1840 et au début de la décennie suivante il participe, mais se tient à l'écart. Il ne deviendra jamais Félibre. Les textes de Gelu sur lesquels je m'appuie sont extraits de la préface à l'édition de 1840, avant la fondation du Félibrige donc — avant même la parution du dictionnaire provençal-français de Simon Jude Honorat à partir de 1846 (Martel 2010).

Victor Gelu écrit dans un idiome (c'est le terme qu'il utilise) qui, dit-il, est en train de disparaître. Ce qu'il souhaite, c'est représenter cet idiome dans la bouche même de celles et ceux qui le parlent, langue qu'il oppose à une vision grammatisée (Auroux 1995) de la langue :

D'abord, mes héros sont marseillais avant tout. Ils ne pensent point en français pour s'exprimer en provençal. Ils parlent le patois de Marseille et non la langue, si langue il y a, telle qu'elle doit s'écrire. Leur dialecte est celui des rues, des quais et des halles. Il n'y a rien à démêler ni avec le dictionnaire de l'Académie, ni avec la grammaire provençale. Au reste, cette grammaire, si elle a jamais existé, que peut-elle être aujourd'hui, sinon une introuvable rareté bibliographique ?

Si, en dépit des puristes, j'ai, dans plusieurs passages de mes compositions, sauté à pieds joints sur toutes les règles de la grammaire, de la prosodie et de l'orthographe provençale, c'est que l'étude m'a appris que tel terme et telle phrase de l'idiome local, écrits suivant la règle, perdaient la moitié de leur valeur, ou ne signifiaient plus rien. (Gelu 1856 : 9-10)

En d'autres termes ce que Gelu décrit (tout en attaquant ceux qui tenteraient de fabriquer une langue) c'est une pratique langagière, ou praxis (Boutet 2015) : ses personnages utilisent le langage pour faire des choses, et ils l'utilisent de manière très contextualisée. Pour Gelu la valeur

même d'un énoncé est fonction de celui qui l'articule tant le tour de phrase indexe l'origine sociale.

Pour Gelu, contextualiser les énoncés signifie que le provençal ne peut être parlé que par les damnés de la Terre et les forçats de la faim, pour parler comme au 19^e siècle. Gelu écrit ainsi :

J'ai pris mes héros au dernier rang de l'échelle sociale, parce que notre patois ne pouvait être convenablement placé que dans leur bouche, parce qu'il exclut toute idée de grâce et ne peut bien rendre que la force ; parce que ce dialecte est brutal comme le vent du nord-ouest qui lui a donné naissance [...] (Gelu 1856 : 11).

Dans la préface à l'édition de 1856 il ajoute :

[La langue que j'utilise] offre une puissance inouïe pour rendre avec vigueur et originalité les sensations, les besoins et les désirs de notre classe tout à fait inférieure, la seule à présent qui se serve encore de notre dialecte primitif, et qui lui ait conservé toute sa sauvage pureté. Aussi ai-je continué à mettre en scène, à peu près exclusivement, les Parias de mon pays natal...
(*Ibid.* : 21)

Le patois de Victor Gelu est profondément indexical. Il est aussi hautement iconique dans le sens où la façon de parler ressemble aux individus qui la parlent (Gal 2013). Dans ce contexte, la langue ne peut avoir d'existence autonome puisqu'elle n'existe que dans la bouche des gens et dans leurs interactions quotidiennes — celles des serruriers et des crocheteurs de serrures décrites dans la chanson « Vint-un-cen-fran » par exemple.

C'est également à ce patois que Mme R. faisait référence, il me semble. Un moyen de communication intrinsèquement indexical, détaché par ailleurs d'un projet politique de promotion ou d'une perspective politique qui chercherait à en faire quelque chose, à unifier des individus, des lieux et des pratiques culturelles par exemple. Cette pratique langagière existe dans la bouche d'un peuple qui ne cherche pas à être célébré. Gelu admet, en décrivant avant l'heure un processus diglossique, que « l'idiome provençal est en train de mourir » car le monde qu'il exprimait, qu'il indexait, est alors en train de céder la place à la modernité :

L'idiome provençal se meurt. Au train dont va le siècle, faisant rafle impitoyable des moeurs des usages, du caractère, des costumes et du langage anciens, en donnant à tout et à tous une teinte régulièrement uniforme et pâle, avant trente ans cette langue sera aussi difficile à expliquer que la langue des hiéroglyphes pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de notre population marseillaise. Malgré le succès mérité des charmants ouvrages de notre poète populaire, on ne trouverait pas dans notre ville, à l'heure qu'il est, cent personnes qui pussent lire cou-

ramment ses productions, encore moins en écrire dix lignes sous la dictée d'une manière correcte. Déjà les jeunes gens nés depuis 1815, ceux surtout qui ont reçu quelque instruction, n'y entendent plus rien. Et quel profond mépris, quelle horreur cette génération affecte pour l'idiome de ses pères ! (*Ibid.* : 5-6)

Surtout, Gelu n'a pas essayé de sauver ce monde. Ça n'est pas son propos. Il chronique, il observe, il fait parler, il conserve éventuellement, mais il ne sauve pas.

Mme R. non plus, ni aucun des locuteurs traditionnels nés avant ou juste après la Première Guerre que j'ai rencontrés au cours de mon travail de terrain. Pour eux, on pourrait dire que l'utilité politique du patois se rapporte à un monde qui n'existe plus, qui ne relie plus personne — qui est politiquement mort.

5.3.2 Mistral et la (re)naissance de la langue

La langue du poète provençal Frédéric Mistral, en revanche, est un projet. À la fin de sa vie (il mourra en 1914), revenant sur la naissance de sa vocation de poète provençal il écrit :

E aqui meme, – d'aquelo ouro aviéu vinto-un-an, – lou pèd sus lou lindau de moun mas peirenau emé lis iue vers lis Aupiho, entre iéu e d'esper-iéu prenguère la resouluciou: proumieramen, de releva, de reviéuda 'n Prouvènço lou sentimen de raço, que vesiéu s'avali souto l'educacioun contro naturo e fausso de tóuti lis escolo; segoundamen, d'esmòure aquelo respelido pèr la restauracioun de la lengo naturalo dóu païs – que tóuti lis escolo ié fan uno guerra à mort; tresencamen, de rèndre la vogo au prouvençau pèr l'aflat e la flamo de la divino pousio. (Mistral 1906 : version en ligne non paginée)

Et là même, - à cette heure, j'avais mes vingt et un ans, - le pied sur le seuil du Mas Paternel, les yeux vers les Alpilles, en moi et de moi-même, je pris la résolution : premièrement de relever, de raviver en Provence le sentiment de race que je voyais s'annihiler sous l'éducation fausse et antinaturelle de toutes les écoles ; secondement de provoquer cette résurrection par la restauration de la langue naturelle et historique du pays, à laquelle les écoles font toutes une guerre à mort ; troisièmement, de rendre la vogue au provençal par l'influx et la flamme de la divine poésie (traduction de F. Mistral, édition bilingue).

Ce projet a un territoire et un peuple en tête. La langue qu'il invoque, plus qu'il ne la décrit, est une abstraction. Et pourtant cette abstraction est agissante, elle fait faire des choses aux gens en son nom et elle a une forme à laquelle la poésie peut sacrifier. Mistral était le chef de file d'un groupe de jeunes poètes de la vallée du Rhône qui, dans les années 1850, alors que Gelu était déjà un vieil homme à Marseille, ont entrepris de restaurer (selon leurs propres termes) le provençal, la langue des troubadours.

Cette langue n'avait pas n'importe quelle forme. Elle était représentée par une femme. Dans un poème de jeunesse que Mistral a composé au début des années 1850, racontant sa propre rencontre avec le provençal en tant que langue, il écrit :

Atrouverian dedins li jas
Vestido em' un marrit pedas
La lengo prouvençalo.
En anant paise lou troupèu,
Lou caud avié bruni sa pèu,
La pauro avié que si long péu
Pèr curbi sis espalo.
E de jouvenome, vaqui,
En varaiant aperaqui,
De la vèire tant beilo,
Se sentiguèron esmougu:
Que siegon dounc li bèn-vengu,
Car l'an vestido à soun degu
Coume uno damisello.¹

*Nous l'avons trouvée dans une bergerie,
vêtue d'affreux chiffons,
La langue provençale.
La chaleur avait bruni sa peau,
Alors qu'elle menait son troupeau au pâturage ;
La pauvre n'avait que ses longs cheveux
pour couvrir ses épaules.
Puis sont arrivés quelques jeunes hommes,
qui comme ils passaient par là,
en la voyant si belle,
se sentirent émus.
Qu'ils soient donc les bienvenus
Car ils l'ont vêtue comme il se doit,
Comme une demoiselle
(ma traduction)*

L'une des principales tâches que se fixent les jeunes poètes est en effet de vêtir la langue d'une tenue décente — d'où l'importance des débats orthographiques. Cette langue n'est pas seulement une métaphore féminine. Elle était aussi un être politique. C'était une langue pour laquelle il valait la peine de se battre, une langue qui pouvait conférer une légitimité de lieu,

¹ Texte de 1852 disponible en ligne sur le site du Cield'oc à Aix-en-Provence : <https://biblio.ciel-doc.com/libre/integral/libr0890.pdf>

une légitimité à incarner le Midi à ceux qui prétendaient la défendre, ne serait-ce que symboliquement.

Cela pouvait être important pour les députés méridionaux de Paris, par exemple, qui pouvaient passer peu de temps parmi leurs électeurs, mais qui pouvaient néanmoins tirer une légitimité politique de leur prétendu attachement à la langue par leur appartenance au Félibrige (Martel 1997). La langue d'oc, comme l'appelle Mistral, était donc un être politique qui reliait un peuple auparavant sans lien avec une abstraction de terre, d'origines, de culture à travers le sud de la France (voir chapitre 2).

La langue imaginée par Mistral est à la fois indexée sur le lieu, sur sa ville natale dans la vallée du Rhône, et pourtant elle vient aussi de nulle part. Elle est à la fois contextuelle et décontextualisée, une combinaison de qualités qui permettait aux gens qui parlaient en son nom (elle !) de parler en tant que Méridionaux et de ne pas être considérés comme arriérés. En ce sens, la langue provençale est sémiotiquement construite à travers la poésie, à travers son invocation, pour représenter et parler pour la terre d'une manière que la langue de Gelu ne pourrait jamais être. C'est cette présence de la langue en tant que participant non humain à un collectif moderne que Mistral voulait construire, un collectif basé sur le territoire et la langue, qui rend possible tout le mouvement de renaissance provençale, un mouvement qui se reflète également à travers l'Europe dans les divers mouvements romantiques nés du Printemps des nations de 1848. L'apogée de la capacité politique acquise par la langue se situe probablement en 1907, lorsque la grève générale organisée par les viticulteurs du Languedoc mobilise la langue dans leurs manifestations et appelle Mistral à se joindre au mouvement. Le refus de Mistral a alors probablement tué cette créature qu'il avait fait naître, et l'a transformée en zombie jusqu'à ce qu'elle revienne à la vie dans les années 1970 pour un tout autre type de mouvement qui pouvait de nouveau invoquer la langue pour défendre une terre.

Cette entité-langue est à son tour la langue que les défenseurs contemporains de la langue mobilisent encore dans leur discours et leurs actions. Une entité politique et politisée à laquelle on doit hommage, respect, et qui commande l'action quant à son intégrité, sa logique, sa présence sur le territoire, réelle ou imaginée, à la manière d'une divinité.

5.4 Conclusion

Dans ce chapitre j'ai voulu reprendre mon travail sur la standardisation linguistique tout en montrant qu'il ne s'agissait pas seulement d'un travail de description de processus qui sont relativement bien connus. J'ai voulu en quelque sorte mettre au travail l'aspect de la standardisation qui me semble le plus important, à savoir les processus de décontextualisation.

Ce travail me semble d'autant plus important à effectuer que c'est précisément cet aspect décontextualisé du savoir qui est attaqué aujourd'hui par exemple dans les approches décoloniales (Mignolo 2013). Ces critiques, souvent justifiées, prennent appui sur le fait que les processus de décontextualisation sont eux-mêmes historiquement situés dans la pensée moderne européenne et que l'universalisme auquel ils ouvrent la voie consiste bien souvent en une neutralisation de processus qui sont tout aussi situés, socialement et historiquement. Pour le dire autrement, les standards apparaissent comme des voix de nulle part, mais ils sont bien souvent la voix d'hommes blancs issus de la bourgeoisie, la classe qui s'est imposée aux 18^e et 19^e siècles.

C'est malgré tout la question du patois, ou de la non-langue qui m'intéresse plus particulièrement. Effet collatéral de la construction des langues modernes, les patois sont particulièrement intéressants d'un point de vue épistémologique, mais, en écho à Lafont (1971), ma question est celle de cette parole condamnée socialement et du pourquoi de l'échec du mouvement occitan à libérer cette parole. La mécompréhension ontologique entre locuteurs du patois et promoteurs de la langue est peut-être une piste pour comprendre ce qui s'est passé même s'il faudra poursuivre l'étude du monde des patoisants pour mieux saisir comment ils le comprenaient. J'ai posé comme hypothèse que ce monde était proche de celui de Gelu, et les bribes récoltées sur le terrain semblent le confirmer (je reviens sur ces questions au chapitre 7). Comme l'écrit Bruno Latour, « nous ne différons peut-être jamais sur des opinions, mais plutôt toujours sur des choses » (Latour 2004 : 455).

De par sa durée et son degré de documentation, le cas du mouvement occitan est important, au même titre que celui de l'Irlande, de la Catalogne ou de la Finlande. C'est l'un des premiers mouvements de renaissance linguistique en Europe, et comprendre la manière dont s'y est jouée l'institutionnalisation de la langue permettra peut-être à d'autres d'éviter certains écueils.

Chapitre 6

La langue standard comme institution et comme bouc émissaire

Le titre de ce chapitre est emprunté à un article de mon ancien professeur de breton à l'université d'Aberystwyth au Pays de Galles, « *Yr iaith lenyddol fel bwch dihangol yng Nghymru* » (« La langue littéraire comme bouc émissaire au Pays de Galles »). En Écosse, la tentative de langue standard proposée par le poète Hugh MacDiarmid au milieu du 20^e siècle a immédiatement été dénoncée par d'autres écrivains. Ce qu'il appelait *synthetic Scots* a rapidement reçu le nom de *plastic Scots*, un nom qui mettait en avant le côté artificiel de sa proposition (Palmer McCulloch 2009 : 204). D'autres tentatives ont eu lieu dans les années 1980 par exemple (McClure 1980). Devant le peu de succès de ces propositions la position généralement adoptée est celle résumée ici par le romancier James Robertson :

One argument against a standardisation of Scots spelling is that one of the language's very strengths lies in its flexibility and its less-than-respectable status: writers turn to it because it offers a refuge for linguistic individualism, anarchism, nomadism and hedonism. (Robertson 1994 : xiv)

La question de la standardisation est sensible dans tous les contextes de langues minoritaires et j'y ai été confronté comme militant, comme enseignant et comme chercheur. On peut dire sans exagérer que la standardisation est le piège sur lequel vont se fracasser les mouvements de langues minoritaires : inévitable pour rendre la langue enseignable et officialisable par les institutions de la Modernité et dans le même temps difficile à élaborer, encore plus à mettre en place sans les institutions qui peuvent légitimer ce standard (Joseph 1981 ; Darquennes et Vandebussche 2015).

Le cas de la Corse est en ce sens particulièrement intéressant : la standardisation polynémique (Casanova 1990 ; Jaffe 2007, 2019) était à l'origine une manière de contourner l'obstacle de la standardisation au moment où le corse a fait son entrée dans le système éducatif au début des années 1980. Chaque mouvement linguistique doit ainsi faire face à la question d'une langue standard à divers moments de son histoire : pour qu'une langue soit reconnue comme langue par les institutions dominantes (voir chapitres 2 et 5) ; pour qu'elle puisse être enseignée à l'école ; pour qu'elle puisse être officialisée dans le cadre d'une politique linguistique régionale

ou nationale éventuellement. En d'autres termes, pour qu'une langue puisse être institutionnalisée, pour qu'elle puisse devenir langue au sens moderne du terme. La difficulté est en outre celle pointée par Kathryn Woolard (2008a) : si la langue peut indexer l'universel et la neutralité, c'est aussi parce que le processus de standardisation est ancien, et oublié par les utilisateurs de langues standard. Dans le cas de langues minoritaires, ce processus, plus récent, est encore trop visible et il entache la langue minoritaire des stigmates de l'artificialité alors que ce qui les caractérise aux yeux de leurs locuteurs c'est justement leur capacité à indexer le local et l'authentique (encore que même cette généralisation soit à nuancer comme le montrent Ó hÍfeárnáin et Murchadha 2009. Dans le cas irlandais qu'ils décrivent, la variante standard, officielle, est jugée plus positivement que les variétés traditionnelles.).

Le projet de recherche auquel je participais à l'université d'Oslo (STANDARDS — Standardising Minority Languages in Europe, dirigé par Pia Lane) s'intéressait à la manière dont les standards linguistiques de langues minoritaires étaient reçus. Dans le cas de mon propre projet en Écosse c'est la résistance à l'idée de standard qui s'est avérée la plus saillante et c'est celle que j'ai le plus travaillé. Mon terrain m'a mené à la fois dans la région de la *Central belt* (la zone la plus peuplée d'Écosse, entre Glasgow et Édimbourg), mais aussi aux Shetland (carte ci-dessous).

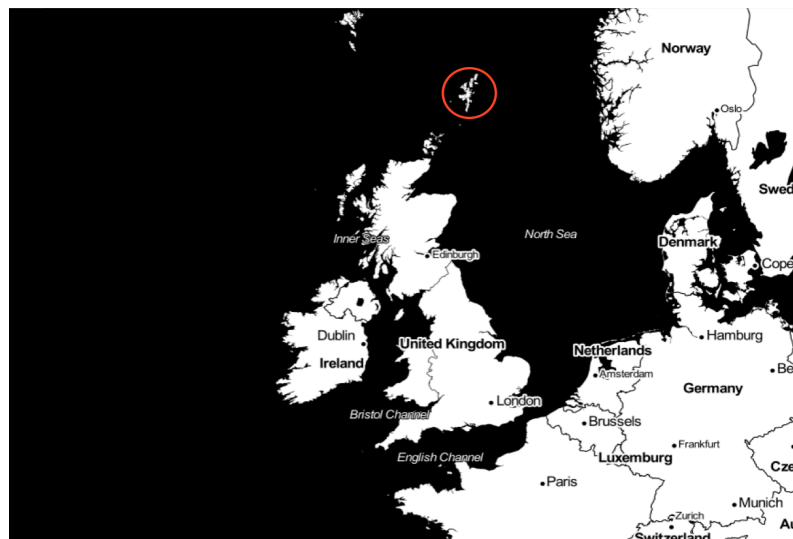


Figure 6 : Les îles Shetland en Europe

Ce chapitre se présente comme un bilan de mes travaux sur la standardisation ou plutôt sur les conséquences d'une absence de standardisation. Ce que j'ai essayé de montrer ce sont les conséquences de cette absence — conséquences sur le fonctionnement de l'espace public d'une

part, à l'école d'autre part. Ces travaux, notamment pour la partie qui concerne l'enseignement, s'insèrent dans une tradition d'étude du fonctionnement social des variétés non standard qui remonte au moins à Trudgill (1975) et qui font écho à des travaux dans d'autres contextes similaires de langues collatérales — en Picardie par exemple. Fanny Martin *et al.* (2020) ont par exemple récemment interrogé le projet d'enseignement du picard. Mais s'ils posent la difficulté d'enseigner cette langue du fait de la grande variation qui la caractérise, ils posent que les outils de grammatisation existent. Si en Écosse ils existent également, le cas est relativement singulier en ce sens que la résistance à la grammatisation est particulièrement forte et thématisée. À l'inverse, si le cas de la Suisse peut paraître différent, il existe une revendication nette du statut de langue pour l'écossais (McClure 1988, 1995, 1998 ; Kay 2006 ; Unger 2013).

Dans ce chapitre je veux revenir sur trois types de résistance à la standardisation linguistique en Écosse. Dans les Shetland d'abord : le refus de la standardisation est lié au refus du statut de langue et je reviendrai sur trois moments de débats à la fin du 19^e siècle, dans les années 1950 et plus récemment dans les années 2010. À l'école ensuite, où le refus de la standardisation pose des questions spécifiques. Dans l'espace public enfin. Les données shetlandaises sont inédites, mais les deux autres terrains ont fait l'objet de publications (Costa 2015a, 2018b).

Il me semble intéressant cependant de revenir sur ces trois terrains ensemble, car ils illustrent une idée-force de mon travail : les standards linguistiques permettent de situer l'autorité linguistique qui les légitime dans la langue elle-même, ou plutôt dans la norme — c'est-à-dire en dehors des individus. Du moins théoriquement, et c'était bien là l'origine du projet moderne de décontextualisation. À l'inverse, le régime de dialecte situe l'autorité linguistique dans les individus eux-mêmes. Sans appel à une autorité extérieure, l'autorité linguistique est localisée dans certaines pratiques, chez certaines personnes. Cette observation entraîne au moins une conséquence très tangible : pour les locuteurs du dialecte, celui-ci ne s'apprend pas, il s'acquiert¹. Au contraire une langue peut s'apprendre, que ce soit par des cours ou à travers des livres.

¹ Ceci fut un leitmotiv lors de mon terrain aux Shetland où on me répétait régulièrement que je ne pourrais jamais apprendre le shetlandais. Naturellement les dialectes peuvent tout à fait s'apprendre et de nombreux anglais vivant aux Shetland depuis longtemps que j'ai pu rencontrer l'avaient appris. Cependant pour les Shetlandais il semblait inconcevable que des étrangers aient appris le dialecte, et ça n'est que quand les Anglais se retrouvaient entre eux qu'ils pouvaient parler ensemble le dialecte. De la même manière, il existait en 2013 des cours de shetlandais — mais c'était des cours autour du dialecte, pas de dialecte lui-même, celui-ci étant réputé inapprenable.

C'est sans doute avec Alexandra Jaffe que j'ai le plus échangé sur les questions de standardisation, notamment au cours d'un séjour de trois mois à California State University, Long Beach, financé par une bourse du Conseil norvégien de la recherche. Nous avons notamment entamé un projet pour essayer de comprendre comment différents types de standardisation ou d'absence de standardisation configuraient le rapport à l'espace (voir plus bas), matérialisé par une participation au congrès annuel de l'American Anthropological Association à Washington en 2014 et qui s'était poursuivi les années suivantes. Le panel que nous avons organisé s'intitulait « Language, place and the disruption of personal and collective experience »². Dans notre abstract nous écrivions :

This panel addresses ideological continuity and change in the ways in which language, place and identity are reconnected/disconnected/reformulated in discourses and practices of new minority language speaking/“using” global subjects. These include contemporary definitions of “authentic” language, cultural and linguistic practices and products, including the assessment of hybridity (which can be both reproblematised as valuable or as problematic). Historical connections between language and place can likewise be hypervalorized or downplayed, depending on what aims social actors wish to achieve. In other situations, the connections between language, place and person can be heightened or downplayed, such that the minority/indigenous language is seen as tied primarily with place rather than with individuals or “speakers.”

Enfin, c'est avec les militants de l'écossais que j'ai tout particulièrement dialogué pendant ces travaux de l'opportunité ou non de standardiser l'écossais.

1. Standardisation : le choix de la langue ou du dialecte aux Shetland

Si je connaissais bien la *Central belt*³, je n'avais encore jamais mis les pieds aux Shetland quand j'ai entamé le projet de recherche à Oslo. Ces îles m'intéressaient à plusieurs titres : d'abord on

²Le panel a regroupé, outre une introduction de Misty et moi-même, des présentations de Sara Brennan et Bernadette O'Rourke (Heriot Watt, Edimbourg), Tadhg Ó hÍfearnáin (Limerick), Kelle Keating (Pepperdine), Sari Pietikäinen (Jyväskylä), Annette Boudreau (Moncton) et une discussion de Barbara Johnstone (Carnegie Mellon).

³ La région entre Glasgow et Édimbourg.

y parlait une variété de norrois (de norvégien) jusqu'au 18e siècle, langue graduellement remplacée à partir du 16e siècle par l'écossais (puis par l'anglais) ; il y avait donc déjà eu un processus de substitution linguistique récent. Ensuite ce processus a laissé des traces importantes dans le dialecte shetlandais d'écossais ce qui confère à ces îles et à leur langue une coloration particulière : le shetlandais est suffisamment distinct de l'écossais pour avoir pu être considéré à plusieurs moments comme une langue distincte. Enfin, le shetlandais est l'un des dialectes écossais les plus parlés selon le recensement de 2011 :

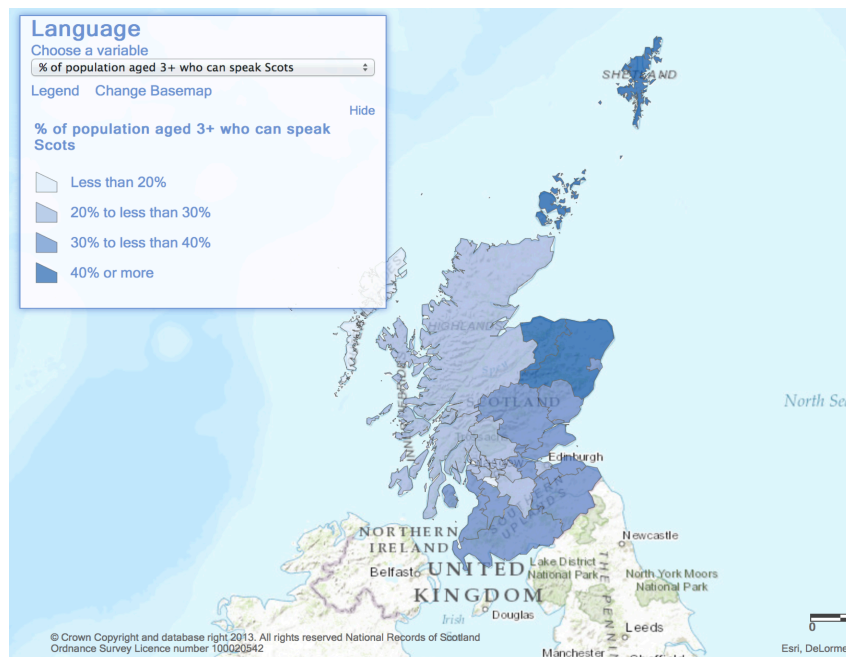
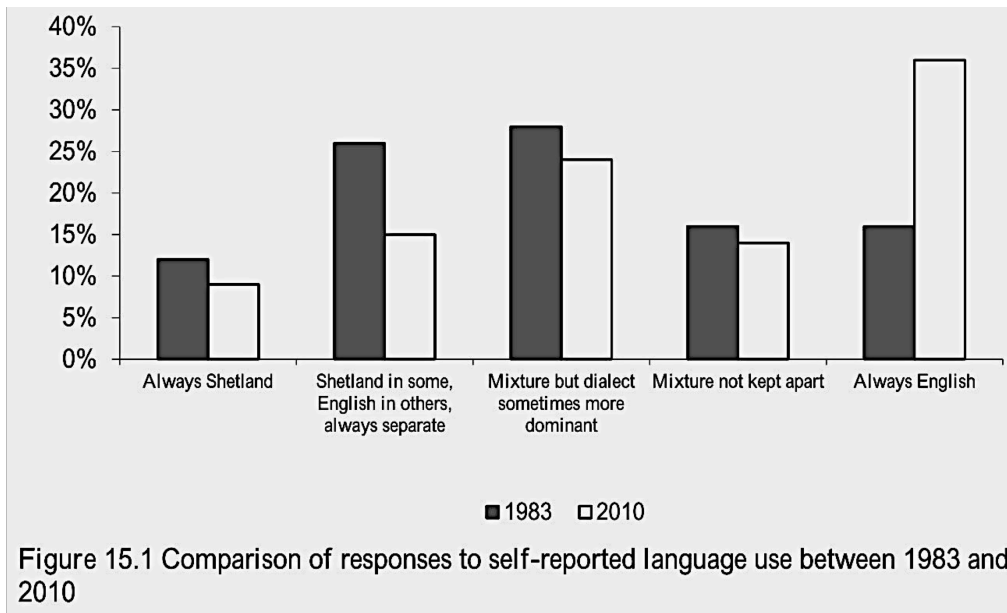


Figure 7 : Locuteurs de l'écossais, recensement de 2011 (National Records of Scotland)

L'usage du dialecte est cependant en déclin, comme le montre le travail de Mercedes Durham (2014) :



1.1 Un terrain shetlandais

J'ai passé plusieurs mois aux Shetland entre 2013 et 2015 pour tenter de saisir les dynamiques sociolinguistiques à l'œuvre dans l'archipel. J'ai participé à divers ateliers, rencontré nombre de poètes et tenté de saisir les usages économiques du dialecte (Brennan et Costa 2016). J'ai également participé à une chorale à l'église anglicane de Lerwick, la capitale. Enfin, j'ai fréquenté assidûment les archives du Shetland Museum ce qui m'a donné accès à une très importante masse de documents et notamment à l'intégralité des archives du *New Shetlander*, revue culturelle fondée par un membre du Parti communiste de Grande-Bretagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et principal lieu de débat public aux Shetland jusqu'à nos jours.

Le contexte shetlandais permet de problématiser le fait que le choix de considérer un vernaculaire comme langue ou comme dialecte ne va pas nécessairement de soi et que rejeter la standardisation peut prendre un sens différent selon les époques. Dans le cas shetlandais ces débats permettent de poser d'abord la question de l'identification des Shetlandais par rapport à la Norvège ou à l'Écosse au début du 20e siècle, puis de définir une stratégie de développement économique après la seconde guerre mondiale et enfin de parler de globalisation.

Les Shetland, comme les autres îles de la Mer du Nord que sont les Féroé ou l'Islande, ont une longue et abondante tradition littéraire (Smith 2014). Cette production s'exprime très largement en dialecte, notamment en ce qui concerne la poésie. L'absence de standard fait ici

clairement écho au principe énoncé par James Robertson : l'absence de standard permet davantage de liberté. Ainsi dans son recueil *Nort Atlantic Drift* (2007) le poète (et enseignant au département de littérature anglaise à l'université d'Édimbourg) Robert Alan Jamieson élabore une orthographe qui lui permette de reproduire exactement la prononciation de l'ouest des Shetland dans les années 1960, car c'est ce monde et cette époque qu'il cherche à reproduire. Pour ce faire il utilise des caractères islandais et norvégiens, ce qui lui permet d'indexer une proximité avec la Scandinavie :

Oh, holie holie holie,
sjörlie Gød's æin bærn,
næ iddir en ava.

Il s'agit là d'un cas à l'extrême d'un continuum de différenciation. Pour les écrivains, le fait de participer à un régime du dialecte et de ne pas être soumis à un standard propre au shetlandais permet de fait d'avoir accès à un marché plus important dans toute l'Écosse, voire dans l'ensemble du monde anglophone. Mais l'ensemble des débats autour de la langue aux Shetland permettent de problématiser le rapport de l'insularité par rapport au reste du monde : par rapport à la Norvège et aux autres îles de la Mer du Nord, par rapport à l'Écosse et à la Grande-Bretagne et au-delà.

Le norrois cesse, semble-t-il, d'être d'usage courant à la fin du 18^e siècle (Barnes 1996). La disparition de cet usage a été accompagnée d'un complexe diglossique classique et on trouve, associé au norrois, des jugements négatifs le qualifiant par exemple de *dirty dansk*, « de danois sale » (en référence au fait que les Shetland passent sous domination danoise en même temps que la Norvège en 1397, jusqu'au rattachement à l'Écosse en 1472) (*Ibid.*). La glorification du passé scandinave sera l'affaire du 19^e siècle pour des raisons de politique raciale au sein de l'Empire britannique. Celui-ci survalorise l'héritage germanique en attribuant aux peuples du nord de l'Europe les vertus de travail et d'épargne que les Libéraux souhaitent imposer pendant l'époque victorienne. On peut ainsi lire dans le *Journal of a Residence in Norway* de Samuel Laing (1836) la remarque suivante :

The Norwegians are the most interesting and singular group of people in Europe. They live under ancient laws and social arrangements totally different in principle from those which regulate society and property in the feudally constituted countries; and among them, perhaps, may be traced the germ of all the free institutions which distinguish the British constitution at the present day. (cité par Bronwen Cohen Cohen 1983)

1.2 Retrouver le norrois dans le shetlandais

C'est donc dans cette atmosphère politique que se développe un intérêt pour l'héritage scandinave dans l'archipel, qui culminera avec un ensemble de travaux philologiques à la fin du siècle, et notamment avec l'exceptionnel travail lexicologique du linguiste féroïen Jakob Jakobsen (1864-1918)⁴. Celui-ci recueillera les dernières traces d'expressions formulâiques en norrois (Knooihuizen 2010) dans un travail qui insiste sur l'héritage norrois dans le dialecte shetlandais moderne (Jakobsen 1897).

Ce qui intéresse les philologues à cette époque ça n'est donc pas la normalisation du shetlandais ni son institutionnalisation. Il s'agit plutôt de le penser comme un lieu symbolique dans lequel est déposé l'héritage norrois sous forme d'un lexique propre à l'archipel. On lit ainsi dans le *Etymological Glossary of the Shetland and Orkney Dialect* de Thomas Edmonston (1866) :

Most of the Shetland words in this book are derived from or are nearly related to the old Norse, and are still more or less used throughout the islands; but their strongholds are in the extremities—to wit, Dunrossness, Hillswick, and Unst. (Edmonston 1866 : vi)

Et plus loin :

The author has, on these grounds, deemed it useful to gather *now*, for preservation, what would otherwise in a very short time be irrecoverably lost. (*Ibid.*)

De manière générale la question du shetlandais ne se pose qu'à travers le prisme de l'*antiquarianism*, la préservation des reliques d'un passé révolu. Le caractère spécifique du shetlandais ne débouche pas sur un débat autour d'une promotion du dialecte en lui-même ni sur sa formalisation en tant que langue, car la valeur du dialecte shetlandais ne se pose pas autrement qu'à travers la question de la préservation du passé. La seule Vraie Langue (comme on parlerait de Vraie Croix), c'est le norrois auquel le dialecte fournit un écrin.

Ainsi quelques décennies plus tard, le second grand dictionnaire du shetlandais, le *Glossary of the Shetland Dialect* de James Stout Angus (1914) reste globalement dans cette ligne :

The object which I have in view in publishing this Glossary is to help to preserve what yet remains among us of our old Norn language, and at the same time to give a fair sample of our

⁴Jakobsen est par ailleurs le concepteur d'un système orthographique visant la standardisation du féroïen, système qui ne sera en définitive pas adopté.

dialect as it was spoken in the nineteenth century, and on to the present time. (Angus 1914 : 5)

La quête du norrois dans le shetlandais est particulièrement prégnante au tournant du 20^e siècle, mais elle continue par la suite et elle est aujourd’hui particulièrement importante dans la stratégie touristique des Shetland qui cherche à présenter l’archipel comme un morceau de Scandinavie en Grande-Bretagne (Brennan et Costa 2016). On trouve par exemple dans un dictionnaire récent, celui de Alistair et Adaline Christie-Johnston *Shetland Words* (2010) les mots d’origine scandinave (réelle ou supposée) en bleu :

<p>dorts (n) the sulks. <i>Ta tak da dorts</i> (to take offence or sulk); also dorty (adj) sulky.</p> <p>dose (dos) (n) a substantial quantity. <i>Der a dose a fish i da shott</i>. [O.N. <i>dys</i>: a cairn; stack of straw or hay; O.E. <i>dass</i>: a stack]</p> <p>doven (v) to numb; deaden. <i>He wis doven we de caald</i>. [O.N. <i>dofna</i>: to become dull; slack; feeble or insensible]</p> <p>dov (v) to doze. <i>Yun peerie lass is doverin owre</i>. [O.N. <i>dovi</i>: indolence; slackness]</p> <p>dowe (dølos) (v) to droop; wither. [O.N. <i>dygdarlauss</i>: incapable; useless]</p> <p>dö (v) to do; (v pp) dön.</p> <p>döl (dool) (n) grief – in exp. <i>less an döl</i> (alas what sorrow). [L.Sc. <i>dool(e)</i>, <i>doull</i>, <i>dowll</i>: grief; sorrow; mourning]</p> <p>döless (dolos) (adj) lazy; lacking in drive. [O.N. <i>dádlauss</i>: lacking in deeds (good capacity, energy of action, ability)]</p> <p>dön (v pp of dö) done; (adj) physically incapable. <i>Shö's a pör dön body</i>.</p> <p>dörkable (adj) equable, as weather, i.e. tolerable for outside work even if overcast. [deriv. O.N. <i>drygja</i>: to make to keep longer; <i>drjúgr</i>: to augment]</p> <p>draa (n) draw; boat's draa a place on the shore where a boat is drawn up. [O.N. <i>drag</i>]; (v) to infuse tea; to draa on to pull on, as socks; move a kettle from the back of a stove to over the heat; draa me till I will go there; to draa up to progress toward, as in the passage of time. <i>Hit's draain up tae wir denner time</i>; draa in take a chair in to the table; to become shorter. <i>De days draa in at hairst-time</i>. [cf. E. <i>draw</i>]</p>	<p>dreid (n) fear; regard with awe; (v) apprehend; dread; suspect something will undoubtedly happen. <i>I dreid du's begun some spaekalation wi yun news</i>. [E. <i>dread</i>; L.Sc. <i>dreid</i>]</p> <p>dress (v) prepare a newly made article of knitting in readiness for sale or wear by washing, rinsing and shaping on a frame to dry (see board). [spec. meaning of E. <i>dress</i>: to prepare or make ready; O.F. <i>dresser</i>: to prepare]</p> <p>drib (v) to beat; thrash; scold. [cf. variant of E. <i>drub</i>, N.dial. <i>dribba</i>: thump; strike against something]</p> <p>dribes (dribs) (n) the last drop or dregs; said of someone who has been taken advantage of: <i>Dey took the dribes oot a him</i> (They bled him dry). [archaic E. <i>drib</i> – now only as 'dribs and drabs'; L.Sc. <i>drib</i>: the last drop or dregs]</p> <p>drintled (driplet) (adj) spotted; speckled; having small irregular spots. [N. <i>driplutt</i>, <i>droplutt</i>: variegated, having small dots]</p> <p>drit (dritten, dreet): (n) excrement; of something unsavoury or disagreeable. <i>Dat be dritten</i>; (see brølek dreet). [O.N. <i>dreit</i>, <i>dritinn</i>]</p> <p>drittle (drintel) (v) to walk slowly; to drag one's feet; to dawdle. [N. <i>drunta</i>, <i>drynta</i>: to idle; dawdle]</p> <p>drocht (drought) (n) drying, breezy weather. <i>I needna pit de claes oot, der nae drocht</i>; (also see sook). [L.Sc. <i>drocht</i>, <i>drucht</i>; E. <i>draught</i>]</p> <p>dronj (droin, dronn) (v) to grumble in a low, moaning sort of way. <i>He wis dronnin on</i>. [N., Icel., Fær. <i>drynja</i>: to low softly, prolonging the sound]</p>
---	--

Figure 8 : Extrait du dictionnaire shetlandais de A. et A. Christie-Johnson

Cette première étape lexicographique sacralise donc un passé scandinave (« viking ») prestigieux et avant-coureur des valeurs promues par les libéraux victoriens au détriment d’un travail de normalisation du shetlandais. Celui-ci sert néanmoins à tenir un discours d’identification sur l’archipel, et ce discours trouve une descendance claire aujourd’hui dans le discours de la « Marque Shetland » (« *Shetland Brand* »).

1.3 Dialecte et développement socioéconomique

Un deuxième moment de débats autour du dialecte intervient au lendemain de la seconde guerre mondiale dans les colonnes du *New Shetlander*, fondé en 1947 par Peter Jamieson (1898-1976), membre du Parti communiste de Grande-Bretagne.



Figure 9 : Peter Jamieson (Photo : Shetland Museum)

La revue prend pour modèle *The Shetlander*, une revue socialiste publiée au début du 20^e siècle. L'origine socialiste de la revue est importante, car c'est autour des questions de développement économique que s'articulent les questions culturelles analysées dans le *New Shetlander*.

Les Shetland sont durablement transformées par la guerre :

In 1939 Shetland was flooded with more than 20,000 servicemen to garrison the islands. They found a friendly, hospitable race of Shetlanders living simple, reasonably contented lives but (in many places) without such facilities as electricity, piped water, drainage and good roads. Suddenly Shetland was thrust into the 20th Century as Whitehall sought to remedy the situation, at least for the benefit of the armed forces, and millions of pounds were spent in improving roads and providing basic amenities. The islands began to enjoy full employment, wages ran at a level never before experienced and a dramatic rise occurred in living conditions. (Nicolson 1975 : 38)

La question qui se pose au lendemain de la guerre, alors que partent la plupart des soldats stationnés sur place, c'est celle du maintien de ce niveau de vie. On lit ainsi dans le premier numéro du *new Shetlander* :

The present economic position of the Shetland Isles and the future prospects can not be divorced from the general economic condition of the country, and for that matter, the world. National and world conditions during the war have had profound influence in Shetland and have fundamentally uprooted the old standard of values and have thereby set Shetlanders new tasks and new and greater opportunities.

It is my personal opinion that Shetland could grow 500 times the amount of agricultural produce obtained today. The entire land mass of Shetland is urgently in need of proper draining and fertilising and seeding where this would be an advantage. In setting about a task of these proportions, I think that modern methods of draining should be introduced, and that all the sour acres of peat bank grafes should be drained, flattened by bull dozers, limed and seeded. [...]

C'est donc en termes de développement que se pose la question du rapport des Shetland au reste du monde. C'est dans ce contexte que se pose la question linguistique, à travers d'une part la place à donner au dialecte dans la vie publique et une question concomitante, celle de la standardisation. Le problème de la standardisation est présent dans les notes de Peter Jamieson dès les années 40. Ainsi dans ses archives privées (Shetland Museum) on trouve la note suivante :

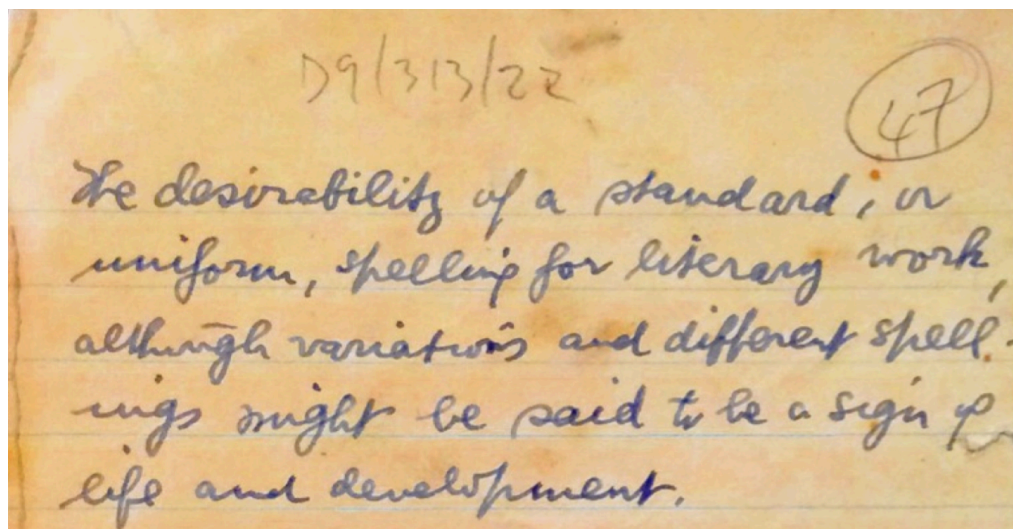


Figure 10 : Note manuscrite, Peter Jamieson (Shetland Museum)

La note se trouvait seule, et aucune autre indication ne la complétait. On sait par ailleurs que pendant la guerre Jamieson se lance dans l'apprentissage du norvégien, comme en témoignent de multiples notes dans un de ses carnets :

<u>English:</u>	<u>Norwegian:</u>	<u>Shetlander:</u>
I	Jeg	I
He	Han	He
She	Hun	Shö; or shii
It	Det	It; or Hit.
We	Vi	We
You	De	Dee; or Du

Figure 11 : Note manuscrite, Peter Jamieson (Shetland Museum)

Dans ce même carnet on trouve une note, non datée (années 1950 sans doute), sur l'avenir du dialecte :

THE DISAPPEARING DIALECT

For the rest, however, I conclude that it will very soon disappear. Is it a matter for regret? Yes it is, just as when we see a beloved old grandfather or grandmother gradually becoming feebler yet remaining as kindly and lovable as ever, we feel grieved that some time must come for parting, so it is with the old dialect. It has served its day and generation and now sinks rapidly into oblivion. And need we attempt its revival in the slightest degree? I don't think so. When we see Cornish and Manx and Gaelic and Welsh disappearing as they are, in spite of the determined efforts of enthusiasts, we can I think bow to the inevitable, and bid our mother tongue a regretful and respectful goodbye.

Le *New Shetlander* se fera l'écho de cette pensée et plusieurs articles mettront en parallèle la disparition regrettée, mais inévitable du dialecte et la nécessité du développement économique.

La question de la standardisation est néanmoins posée, et avec elle celle de l'institutionnalisation du Shetlandais. Ainsi dans un article non signé (mais sans doute écrit par Peter Jamieson, dont l'un des traits les plus caractéristiques consistait à mêler sans cesse anglais et shetlandais) intitulé « A uniform spelling for Shetland and dialect words? » (*New Shetlander*, 4, 1947) la revue s'interroge sur l'opportunité d'un standard propre au shetlandais avant de conclure par la négative, celui-ci étant désormais trop proche de l'écossais pour mériter un système graphique propre.

On voit que les questions d'ouverture au monde et de développement sont intimement liées à la question de l'avenir du dialecte. Ce qui est toujours suggéré, explicitement ou implicitement, c'est le lien du dialecte avec un monde qui disparaît et son inutilité dans le monde qui vient.

Ainsi alors qu'étaient disponibles les termes de la question de la standardisation et de l'institutionnalisation du dialecte, les élites culturelles shetlandaises de l'époque font le choix du maintien du vernaculaire shetlandais dans un régime de dialecte. Ce faisant, ils échangent la survie du dialecte contre une assurance matérielle. Ce n'est que quand du pétrole sera découvert dans la Mer du Nord que la question pourra se reposer autrement, mais il sera alors trop tard.

1.4 Individualisme dialectal au 21^e siècle

La question de l'institutionnalisation a été reposée à plusieurs reprises, mais c'est le (alors jeune) poète et désormais responsable du développement scolaire de l'écosais Bruce Eunson qui la repose avec force en 2012, toujours dans le *New Shetlander*. Dans un article intitulé « It's me or the dialect: Why I'm against the standardisation of Shetland dialect » il écrit d'une part qu'un standard rendrait les choses plus faciles pour tous ceux qui écrivent en shetlandais :

It would be easier to write in dialect if there was an acknowledged and accepted standardisation. But we don't have an acknowledged and accepted standardisation. Each dialect writer writes the way he or she wants. [...] Without standardisation dialect writing will be heavily reliant upon new writers having plenty of confidence. (*New Shetlander*, Yule [hiver] 2012 : 30)

L'absence de standardisation est donc un obstacle, mais surtout elle place la responsabilité des choix normatifs sur les auteurs et sur leur capacité (dont on ne dit pas d'où elle procéderait) à avoir confiance dans leur capacité à écrire — et non dans une source d'autorité extérieure à la langue : dictionnaire, grammaire etc. Il existe pourtant un dictionnaire dont Eunson admet qu'il peut faire autorité, mais cela reste optionnel de le suivre ou non.

Après avoir analysé les choix normatifs de différents auteurs, il en vient à ses propres choix. Si d'autres peuvent choisir des formes plus traditionnelles (mais qui ne seraient plus utilisées) qui indexerait une certaine authenticité et un lien au passé, Eunson admet faire le choix inverse :

When I write dialect I make different decisions. I am more modern, and less broad [moins dialectal]. In some ways this is a terrible thing. I am contributing to the decline of dialect. I

am abandoning dialect's unique features, and my speech is an ugly mismatch of heavily English influenced Shetland dialect.

But I speak the way I speak, and I write the way I speak.

L'opposition entre une variation inhérente à la langue orale et la fixité propre au standard est un trope commun dans les débats autour de la standardisation des langues minoritaires. Mais loin d'être une position plus souple ou plus ouverte, l'opposition au standard se révèle être une décision individualiste permettant à ceux qui s'en sentent capables de définir un style, de l'assumer publiquement, afin de jouer avec la langue.

Ce faisant ils jouent avec diverses indexicalités pleinement acceptées et assumées, mais ils rendent difficile, sinon impossible, l'émergence d'une langue publique accessible à tous, d'une norme publique.

Ce que j'ai voulu montrer avec le cas shetlandais est un cas complexe dans lequel la possibilité de la norme est évoquée, invoquée, et rejetée pour diverses raisons depuis la fin du 19e siècle. À chaque fois les débats sur le standard font écho à et participent aux questions sociales du moment : politique raciale et lutte des libéraux pour le pouvoir au 19e siècle, enjeux de développements au 20e siècle, débats sur la place de l'individu et du collectif dans un 21e siècle néolibéral. Le rejet d'une norme collective obéit à des logiques différentes selon les moments : logique collective au 20e siècle, logique individuelle contre le collectif au 21e. Cependant dans tous les cas la question se pose de la localisation de l'autorité qui légitime la langue, dans l'individu ou dans une source extérieure aux personnes.

2. Enseigner sans standard

Si j'ai commencé avec l'exemple shetlandais c'est qu'il montre comment la question du standard peut être posée lorsqu'il y a comparativement peu d'enjeux. Quand on aborde la question de l'éducation les problèmes sont tout autres. J'ai rencontré Bruce Eunson à de nombreuses reprises, à Lerwick dans les Shetland comme à Édimbourg, y compris lors d'un entretien enregistré qui a duré plus d'une heure. Il est depuis 2015 chargé du développement de l'écosse à l'école pour le compte du gouvernement écossais, ce qui de son propre aveu l'a fait changer d'avis quant à la nécessité ou non d'un (ou de plusieurs) standard(s) linguistique(s).

L'introduction de l'écossais à l'école, initiative que j'avais suivie lors de mon terrain de doctorat, répondait à une volonté de justice sociale de la part des éditeurs et militants de l'écossais Matthieu Fitt et James Robertson, fondateurs de la maison d'édition Itchy Coo : il s'agissait de faire en sorte que les élèves puissent s'exprimer à l'école dans leur langue. C'était une initiative non gouvernementale, une expérience privée, mais soutenue par le gouvernement. En identifiant anglais et écossais comme deux langues distinctes les élèves devaient aussi améliorer leur niveau d'anglais tout en prenant conscience de leur bilinguisme pour le valoriser. Quoiqu'il en soit il fallait créer, avec l'usage de l'écossais, un espace de liberté. Il fallait donc se garder de toute prescription linguistique lors des moments en écossais. L'hypothèse était séduisante et j'aurais aimé la voir se réaliser. Mes observations ont pourtant mené à des conclusions assez différentes des hypothèses de Fitt et Robertson. C'est peut-être à la suite des nombreuses conversations que nous avons eues ensemble que Fitt put écrire en 2016 dans le quotidien *The National* :

The lack o a Standard is simply haudin the language back when it needs tae be gangin forrit
L'absence d'un standard freine le développement de la langue alors qu'elle a besoin d'aller de l'avant.

J'ai publié en 2015 un article sur les problèmes posés pour l'enseignement par l'absence de standard (Costa 2015a). Ce qui m'intéressait dans cet article c'est la manière dont les enseignants jonglaient entre les attendus du mouvement linguistique — la liberté, l'absence de standardisation, la reconnaissance sans condition de toute forme de variation comme légitime — et les contraintes de l'institution scolaire. Et comme dans le cas shetlandais, les enseignants se trouvent face à des difficultés qui mettent en évidence la manière dont l'institution scolaire a besoin d'une langue institutionnalisée.

2.1 L'écossais à l'école

Lorsque j'ai commencé mon terrain scolaire en Écosse en 2007 les élèves se faisaient encore corriger par les enseignants lorsqu'ils employaient des formes linguistiques non standard à l'école. Les corrections que j'ai entendues le plus souvent, celles aussi qui étaient le plus rapportées par les élèves, touchaient notamment des expressions telles que *Ah dinnae ken*, « je ne sais pas » auxquelles les enseignants répondaient *Who's Ken?*. Si les enfants répondaient *aye*, « oui », ils étaient corrigés quant au fait que [aɪ] ne pouvait renvoyer qu'à la première personne du singulier.

C'est dans ce contexte que j'ai écrit l'article intitulé « Can Schools Dispense with Standard Language? Some Unintended Consequences of Introducing Scots in a Scottish Primary School » (paru en 2015 dans le *Journal of Linguistic Anthropology*) qui figure dans le volume joint à ce mémoire. Si cet article traite de l'usage de l'écossais à l'école en revenant sur mon terrain de doctorat et en examinant un cours de mathématiques en écossais dans une classe de P5 (CE2). Cet article envisageait la même question que j'ai traitée avec les données shetlandaises : qu'est-ce qui fait qu'une forme standard ou non standard est légitime ? Comment légitimer les enfants dans leurs usages linguistiques sans pour autant les renvoyer à leur origine sociale et géographique. Ainsi j'écrivais, à propos du rôle compliqué de l'enseignante par rapport à ses élèves qui d'une part parlent en écossais très marqué par le contact avec l'anglais et d'autre part sont supposés représenter une forme authentique de langue aux yeux des militants :

The teacher combines two types of epistemic stance. In the first, she attributes of a position of knowledge to the pupils: they become, theoretically, the experts. In taking this stance, she apparently transfers the linguistic part of her authority onto the children. In the second, however, she retains the authority of attributing that knowledge to them, based on assumptions regarding the nature of Scots and the practices of her pupils. But in the absence of a linguistic standard conceived ideally as an outside source of authority, that expertise cannot be derived from their actual practices; it is instead anchored in the pupils themselves, in what she takes to be their identity—conflating expectations of place (Scottishness) and social class (working class background). This, as we will see next, gives rise to disalignment, or at least a lack of uptake on the children's part. (Costa 2015a : 35)

Cet article était le premier jalon d'une réflexion qui a aboutit à une position moins tranchée vis-à-vis des langues standard que je ne pouvais l'avoir auparavant.

2.2 Comment enseigner (dans) une langue dont les limites sont floues ?

Comme d'autres cas de langues collatérales, l'écossais a évolué sans processus de standardisation contrairement à l'anglais. La situation aurait peut-être été toute autre si l'Écosse avait conservé son indépendance et peut-être la situation linguistique anglo-écossaise aurait-elle ressemblé à la configuration de l'allemand et du néerlandais aujourd'hui. Mais en l'absence d'institutionnalisation de la langue, l'écossais s'est construit à la périphérie de l'anglais. Ceci a quelques conséquences importantes sur l'apparence visuelle et auditive de la langue :

- les concepteurs du *Concise Scots Dictionary* posent dans leur introduction que les mots identiques en écossais et en anglais seront écrits comme en anglais (Robinson 1985) ;

- il n'y a pas de travail sur les néologismes, ceux-ci sont généralement (de fait) identiques à l'anglais ;
- la frontière entre anglais et écossais est déterminée par les seuls anglophones natifs. Un terme non compris par un locuteur de l'anglais standard devient de fait un terme écossais. Pour les locuteurs de l'écossais, cette distinction n'a que peu de sens et les pratiques linguistiques des scottophones se situent sur un continuum de formes qui n'est pas sans rappeler un continuum mésolectal dont l'anglais formerait l'acrolecte.

La question des limites de l'écossais par rapport à l'anglais n'a donc pas réellement de sens l'absence de processus d'institutionnalisation.

L'enseignante qui m'avait accueillie dans sa classe avait été convaincue par les hypothèses d'Itchy Coo, et elle cherchait à les mettre en pratique. Jusqu'à ma présence régulière dans l'école elle avait mis en place des moments où il serait possible de parler écossais en classe. Nous avons imaginé d'aller plus loin et nous avons pensé ensemble la mise en place d'une séance de mathématiques en écossais (il s'agissait d'exercices autour des opérations simples d'addition et soustraction. Si cette séance a dans l'ensemble bien marché elle s'est rapidement heurtée aux questions des élèves, lexicales notamment. En effet, comment dire « 14 » en écossais ?

Les chiffres et les nombres sont généralement proches ou identiques en anglais et en écossais, mais l'idéologie linguistique de la semi-langue fait de l'écossais une langue déficiente pour ce qui est des termes partagés avec l'anglais. Ainsi la réponse de l'enseignante à la question ci-dessus fut simplement qu'il n'y avait pas de mot en écossais et qu'on disait *fourteen* en anglais.

La question du manque et de la déficience traverse de même tout mon article dans le *Journal of Linguistic Anthropology*. J'avais identifié les étapes suivantes dans cet article, qui montraient comment :

1. l'enseignante crée un lien indexical, en classe, entre l'écossais et le divertissement, l'amusement ou plus largement l'absence de sérieux. La manière dont l'écossais est construit est particulièrement importante. L'écossais est ainsi la langue des livres de l'école (Costa 2015a : 33) ; dans une autre interaction l'écossais est contrasté à l'anglais du point de vue du divertissement :

Excerpt 3

- 1 **Teacher** so up where a fire was let's try and read this shh let's try and / Kevin don't
2 ((inaudible)) let's try and read this and / change it into what people would call
3 English just to see if it's such good fun to read // maybe that's the way she
4 speaks / so it's easier for her to write / who do you think was more amusing or
5 easier to listen to the way Andrew said it or the way we said as a whole class
6 that I said it what would you say Alan that was more amusing? // or more
7 entertaining?
8 **Pupil** the Scots one ((whispered))
9 **Teacher** the Scots one / ok
10 **Pupil** I think that too ((inaudible))

2. les enfants sont identifiés comme des locuteurs de l'écosais, quelle que soit la manière dont ils parlent de fait, ce qui est présenté comme un aspect positif et valorisé comme compétence ;
3. l'argument précédent est renversé, et les enfants sont assignés à une identité de locuteurs d'écosais de par leur origine, ce qui tend à les enfermer dans une identification de locuteurs d'écosais.

Ces étapes peuvent en principe être positives. J'ai pu cependant observer deux problèmes :

- d'une part le fait que cette langue soit par ailleurs qualifiée d'incomplète (Aitken 1990 qualifie par exemple l'écosais de semi-langue, ou *Halbsprache*) rendait l'assignation à une langue problématique. Aux yeux de l'enseignante les enfants ne parlaient plus anglais, mais autre chose, aux contours flous et au vocabulaire incomplet. En outre, l'enseignante elle-même parlait un écosais travaillé pour l'occasion. Elle renvoyait cette langue non à une pratique partagée entre elle-même et ses élèves, mais entre les élèves entre eux et entre habitants du village où se trouvait l'école, un des plus pauvres d'Écosse⁵.
- D'autre part mes observations auprès des élèves pendant plusieurs semaines me font douter du fait que les enfants parlaient de fait autre chose que de l'anglais plus ou moins fortement marqué de contact avec un écosais largement résiduel. Cette pratique différait cependant selon les enfants, selon leur environnement familial, mais ces différences n'étaient pas réellement prises en compte. Les élèves étaient donc identifiés linguistiquement de manière homogène alors même que de nombreuses différences étaient observables.

Le document suivant permet de se faire une idée de la langue parlée par les enfants de l'école. Il s'agit d'un extrait d'une histoire (*Les trois petits cochons*) qu'un enseignant avait fait écrire

⁵ Source : Scottish index of Multiple Deprivation 2020. En ligne : <https://www.gov.scot/news/scottish-index-of-multiple-deprivation-2020/>

aux élèves de P7 (CM2) lors d'une séance que j'avais observée pour les faire pratiquer leur écossais écrit dans le cadre de la venue de Matthew Fitt dans leur classe. J'avais ensuite demandé (plus par curiosité qu'autre chose) à David Purves, un linguiste écossais et fervent avocat d'une standardisation de la langue (Purves 2002) de me dire comment il aurait écrit ce texte. Je copie ci-dessous la version d'une élève alors âgée de 10 ans suivie de celle de Purves :

Lang lang ago in the days o lang syne there wis three wee pigs. they aw lived wi their mither but today wis the day they were moving oot! The first wee piggy moved oot first and he wen't away and built his hoose. he hud heard rumours aboot a big bad wolf but he wisni scared. So aff he went. He thoct aboot it.

Lang lang syne, the war thrie wee pigs that bade at hame wit thair mither, but the-day wes the day thay war aw leavin hame! The first wee piggy gaed ti bigg his ain hooss for himsell. He haed haird wurd aboot a mukkil bad wowf, but he wesna feart an aff he gaed. He thoct aboot it (...)

Il est difficile de commenter en détail ce qui n'est qu'un seul extrait sur une classe de 30 élèves. Il est cependant représentatif de l'écossais écrit et oral que j'ai généralement pu observer. Si quelques traits sont représentatifs de l'écossais (<oot>, <aw>), une large part des effets de différenciation entre l'écossais et l'anglais relève de ce que Dennis Preston nomme *eye dialect* — « forms which reflect no phonological difference from their standard counterparts » (Preston 1985 : 328) — comme dans <wis>, <hud>, ou même <aff> (ce dernier exemple est cependant attesté historiquement).

Cependant si pour Preston ces usages servent à délégitimer les locuteurs de l'anglais non standard, dans ce cas elles permettent aux enfants de répondre à l'attente que l'institution avait placé en eux : celle d'être des locuteurs légitimes d'écossais.

Pour conclure cette section, je reviens sur la question que je posais en introduction et sur le fil rouge qui guide ce chapitre : l'absence de standard permet-elle une plus grande liberté ou flexibilité ? L'usage de l'écossais en classe permet-il de créer des espaces de liberté et de développer une expression plus fluide ? Du point de vue de l'enseignante cela crée une nette insécurité et de son point de vue une norme faciliterait l'introduction de la langue à l'école. Du point de vue des enfants le bilan est plus contrasté : l'intérêt généré autour de la langue, l'arrivée de nouveaux livres (offerts par Itchy Coo) dans l'école, la présence d'un écrivain chaque semaine, et ma propre présence a créé une émulation nettement visible, au moins autour des moments dédiés à l'écossais.

3. Quel écossais pour l'espace public ?

Si l'absence de standard linguistique soulève certains problèmes à l'école, je me suis demandé à l'occasion du projet STANDARDS ce qu'il en était dans la société en général. Après tout l'absence de standard permet en théorie davantage de souplesse dans les usages linguistiques. J'ai voulu vérifier si réellement l'absence de standard aboutissait à l'existence d'un réel espace de liberté linguistique sur les marges de l'anglophonie standard. La réponse que je peux apporter est de nouveau ambiguë : oui et non. Oui pour les poètes, pour les écrivains en général, particulièrement pour ceux qui sont déjà reconnus. Pour les autres, c'est plus compliqué.

J'utilise une définition large de la notion d'espace public pour désigner tout usage non privé de la langue — tout usage qui (pré)suppose un public, entendu au sens large que lui donnent Gal & Woolard (2001 : 7) : un ensemble de notions vernaculaires (*folk notions*) concernant la groupalité, les intérêts au sein des groupes et la communication. Je n'ai sans doute pas assez creusé la question de la manière dont les usages de l'écossais contribuent ou non à faire advenir un public de lecteur de cette langue ou comment mêmes ils contribuent à forger une figure du groupe « locuteurs de l'écossais ». C'est sans doute une piste qu'il faudrait développer — dans le cas de la communication institutionnelle du parlement écossais par exemple. Je suis cependant parti de mes observations et du terrain, où ce public était présupposé comme déjà existant.

Les deux cas sur lesquels je reviens dans ce troisième point sont racontés dans un chapitre d'ouvrage collectif que Pia Lane, Haley De Korne et moi-même avons co-édité à la fin du projet STANDARDS à l'université d'Oslo (Lane *et al.* 2018). Ils constituent deux exemples de ce que Jan Blommaert avait étudié sous le nom de *Language ideological debates* :

[Debates] are textual/discursive, they produce discourses and metadiscourses, and they result in a battery of texts that can be borrowed, quoted, echoed, vulgarized etc. In sum, they are moments of textual formation and transformation, in which minority views can be transformed into majority views and vice versa, in which group-specific discourses can be incorporated into a master text, in which a variety of discursive means are mobilized and deployed (styles, genres, arguments. claims to authority). and in which sociopolitical alliances are shaped or altered in discourse. (Blommaert 1999 : 10)

Dans les cas que j'analyse, les débats servent à empêcher la transformation et au contraire à maintenir les équilibres de pouvoir et d'autorité autour de la langue et de la production de savoir sur celle-ci.

3.1 Coup d'État linguistique sur Facebook

C'est un débat sur Facebook qui m'a entraîné sur ce terrain au printemps 2014 alors que je suivais le déroulement de la campagne pour le référendum qui devait se tenir en septembre de la même année. Ce débat, qui comme souvent dans les contextes de langues minoritaires limitait en apparence la standardisation à des questions orthographiques, portait sur un changement qui avait eu lieu une nuit sur une des pages du Wikipédia écossais. Je veux m'arrêter sur ce débat pour questionner la liberté que l'absence de standard était supposée conférer à la pratique de l'écossais. Si la question est ici posée dans un tout petit cercle militant, dans la seconde partie de cette section je reviendrai sur un autre débat qui met en jeu des dynamiques sociales plus larges.

Un matin de printemps ensoleillé de 2014 donc, sur la page du Wikipédia en écossais consacrée à la ville de Falkirk (entre Glasgow et Edimbourg) on put ainsi lire :

Faukirk [. .] is a mukil tún in Stirlinscheir, Skótlín. Faukirk is heim ti i Faukirk quheil amang iðir hings sik is i Kalanur hús an i Faukirk Fitbau teim. It wis a ge3 i3dent airt ai i kuntrai. Faukirk is in atwein i mukil seiteis Gleska, Edinburgh an Stirlin.

La veille on pouvait encore lire :

Fawkirk [...]. is a muckle toun in Stirlinshire, Scotland. Fawkirk itsel is hame til the Fawkirk Wheel amang ither things sic as the Callander Houss an the Fawkirk Bairns Fitbaw team. It's a gey industrial an weel- populatit airt o the kintra. Staunss an aw as the main nave atwein the ceities o Glesgae, Edinburgh an Stirlin.⁶

Le changement est important, mais il est principalement orthographique. Il permet surtout une distanciation maximale avec l'anglais en utilisant une orthographe reprenant à la fois des caractères utilisés en écossais médiéval (<u> pour /u/, le yogh ou <3> pour [j]) et des caractères utilisés aujourd'hui en féroïen et en islandais comme le <ð>.

La réponse du modérateur sur Wikipédia ne se fit pas attendre et on put rapidement lire sur le forum associé à la page « Falkirk » :

If yer disruptive behavior continues much mair, ye may be blockit wioot further wairmin.

Si votre comportement perturbateur continue, vous serez bloqué sans autre avertissement

⁶ L'historique des versions était disponible sur le forum de discussion lié à la page.

Ainsi donc la liberté avait ses limites. De nombreux débats sur Facebook notamment, sur la page du Scots Language Centre, firent suite à ce changement sur Wikipédia et firent l'objet d'une condamnation unanime. À cette occasion, on apprit ainsi qu'il existait une norme de fait et que chacun devait s'y conformer. La tentative de changement sur Wikipédia fut assimilée à un individualisme insupportable.

J'ai échangé avec l'auteur du changement sur Wikipédia et je l'ai rencontré un matin à Falkirk. Il s'agissait de Mark⁷, un autodidacte de 16 ans qui s'était formé seul à la linguistique et à l'histoire de la langue écossaise. Il suivait alors une formation pour devenir jardinier. Mark vivait dans un milieu relativement modeste avec peu de lieux d'échanges intellectuels en dehors du groupe Facebook qu'il avait créé pour tester son standard orthographique et pour le développer.

Dans une discussion sur la page du Scots Language Centre, il répondit aux condamnations unanimes contre sa tentative de la manière suivante :



Figure 12 : Débat sur la page du Scots Language Centre

Il s'agissait donc pour lui de faire *comme si* l'écossais avait évolué selon une norme orthographique propre dans le but de faire advenir l'autonomie complète de la langue. Lorsque je l'ai rencontré, il m'a expliqué qu'il voyait comment que ses frères et sœurs parlaient un écossais plus anglicisé que le sien alors qu'ils n'avaient que 3 et 5 années de moins que lui. Il s'agissait donc de tenter de sauver la langue en lui restaurant sa dignité.

⁷Je n'anonymise pas ses contributions — elles ont eu lieu sur un forum public qui est toujours accessible.

Les débats se sont poursuivis sur plusieurs semaines et Mark a continué à développer son idée sur son propre groupe Facebook, intégrant les retours que lui faisaient les abonnés et utilisant des sondages pour tester ses propositions.

Les débats qui ont suivi son intervention sur Wikipédia sont intéressants en ce qu'ils ont permis de mettre à jour le fait qu'il existait une norme de fait et qu'il n'était pas possible de pratiquer une intervention publique sur la langue sans que certains ne rappellent à l'ordre le fauteur de troubles. L'existence d'une norme implicite n'est bien sûr pas une surprise ; ce qui m'a intéressé ici c'est qu'en l'absence d'une norme explicite et largement disponible cette norme est intégrée à l'habitus de ceux qui la pratiquent, qui endossent l'autorité linguistique qu'une situation de langue standard permet d'externaliser et de neutraliser (en principe au moins) dans des ouvrages de référence.

3.2 *A burger is a burger is a burger*

La difficulté à accéder à cette norme couplée à l'idée qu'il n'existe pas de standard est à l'origine du second débat sur lequel je souhaite revenir ici. J'ai analysé le cas de l'affaire du burger de Glasgow dans le chapitre Lane *et al.* (2018) que j'avais contribué (Costa 2018b), mais je rappelle ici brièvement ce dont il est question.

L'hiver 2014 Gourmet Burger Kitchen (GBK), une chaîne britannique de restaurants haut de gamme à hamburgers, ouvrait un nouveau restaurant à Glasgow. Enseigne principalement londonnienne, elle disposait déjà d'un restaurant à Édimbourg. Pour l'ouverture de son restaurant de Glasgow elle avait demandé à Stuart Mitchell, un comédien de Glasgow connu, de traduire son menu en écossais de Glasgow. Dans son édition du 13 décembre 2014 le journal basé à Édimbourg *The Scotsman* rapportait :

To mark the grand opening, GBK - which was set up in London by New Zealanders Adam Wills, Greg Driscoll and Brandon Allen - created a 'Glaswegian' version of their menu just weeks after Pizza Hut created a 'Scots' menu to herald the opening of its new Silverburn branch.

Si le menu de Pizza Hut n'avait pas vraiment fait parler de lui, ce ne fut pas le cas de celui de GBK. Le débat qui s'ensuivit n'aurait jamais été possible si la chaîne avait fait traduire son menu en gaélique ou dans n'importe quelle autre langue standardisée. Dans le cas des langues minoritaires d'Europe l'utilisation de la langue dans les menus des restaurants est même au

contraire souvent une demande. McDonalds utilise ainsi le gaélique dans son menu à Fort William, Burger King propose des menus bilingues et Pays de Galles etc.

La photo suivante du menu figurait dans le *Scotsman* :



Figure 13 : Menu du restaurant GBK à Glasgow

Ainsi j'écrivais dans le chapitre consacré à cet épisode :

Readers unfamiliar with Scots might be struck by an impression of mixture of English and something else—a combination of English, localized dialect respellings and eye dialect. (Costa 2018 : 60)

Les réactions furent généralement virulentes, notamment sur les réseaux sociaux et indiquaient généralement que les commentateurs se sentaient insultés :

One tweet stated: “Well this is up there with the U2 iTunes fiasco. How to insult your customers in one easy lesson (for dummies). Not a great PR move.” Another wrote: “I’m not going to a restaurant that canny spell bacon,” while yet another wrote that “Nobody in Glasgow speaks like that.” (*Ibid.* : 61)

Je me suis rendu à GBK à Glasgow la semaine suivant l'article du Scotsman, mais les menus avaient déjà disparu. On m'a répondu que c'était une opération de lancement qui devait durer le temps d'un week-end.

J'avais analysé ces réactions à ce moment-là comme le signe qu'en l'absence de standard et de formes publiquement accessibles de la langue tout le monde ne pouvait pas écrire en écossais, surtout pas une compagnie anglaise. Comme le notait sur la page Facebook du Scots Language Centre Colin Wilson, auteur d'une méthode pour apprendre l'écossais (Wilson 2002) :

Gin we hid an approved generic written Scots, oniebody sayin its uise wis “patronizing” culd be dismiss't oot o haund.

Si nous avions une version écrite communément acceptée de l'écossais, il serait facile d'ignorer toute personne estimant que l'usage écrit de l'écossais était méprisant.

Il semble bien que ce soit pour partie l'absence d'une forme neutre d'écossais qui rende difficile l'usage public de la langue, car tout usage renvoie nécessairement à un *locus* particulier de production :

Scots is clearly not freely available to all, whether in spoken or written form. In the absence of a standard construed at least potentially as a voice from nowhere, using Scots is always a display of number of voices from somewhere: in this case, it was the patronizing voice from a London-based chain who had no ultimate linguistic authority to rely on to legitimate its claims to locality. The absence of a publicly available standard makes the use of Scots tied to who the user is, and to where they originate—socially as well as geographically. Given that the menu is obviously not poetry, the language used in this case becomes an icon for humor and possible selfdeprecation—a genre which can be legitimate when developed by a local comedian but which takes on a different meaning when it becomes the voice of an English company: mockery. One may, of course, also ask why the burger chain hired a comedian and not a linguist, an act that betrays the general association of Scots and humor. (Costa 2018: 62)

Il reste plusieurs questions cependant. Pourquoi une initiative similaire d'un restaurant indien à Édimbourg quelques années plus tôt n'avait-elle pas posé problème ? Pourquoi le cas de Pizza Hut en novembre 2014, soit à peine un mois avant, avait-il soulevé quelques remarques amusées,⁸ mais rien d'aussi virulent ?

En d'autres termes, pour reprendre la manière dont Kathryn Woolard (2008b) pose ce qui est selon elle la question fondamentale en sociolinguistique, *Why that now ?*

Je finirai donc sur quelques hypothèses. Le restaurant indien était situé dans la vieille ville d'Édimbourg proche de l'université et s'adressait à une clientèle d'habitues et d'universitaires.

⁸Comme ici dans le Daily Record : <https://www.dailyrecord.co.uk/news/local-news/glaswegian-dialect-menu-glasgow-silverburn-4687321>

Le Pizza Hut était situé dans un centre commercial à l'extérieur de la ville et s'adresse à une clientèle populaire. Le cas de GBK est autre : il s'adresse à une clientèle de classes moyennes, dans un quartier commercial et fréquenté du centre de Glasgow. Il place donc dans l'espace public une initiative qui met en scène différents aspects de l'identité telle que l'analyse Rogers Brubaker (2002, voir chapitre 2) : hétérocatégorisation, autocatégorisation et sans doute groupalité au lendemain du référendum sur l'indépendance.

L'ensemble de ces débats ayant eu lieu en ligne et les menus ayant disparu quand j'ai pu me rendre sur place (le lendemain du week-end d'ouverture) il reste difficile de proposer une véritable analyse cependant. Une serveuse sur place m'a répondu que c'était l'initiative d'un seul week-end, et qu'il n'avait jamais été question que ces menus deviennent permanents.

4. Conclusion

J'ai voulu montrer dans ce chapitre comment fonctionnait un régime linguistique non standard, notamment en termes de droits et d'obligations quant aux usages linguistiques. L'absence de standard permet nettement certaines actions que ne permettent pas les langues standard comme j'ai pu l'observer lors de la campagne pour l'indépendance. Elle permet notamment à ceux qui peuvent jouer avec l'anglais comme avec l'écossais de passer d'une langue à l'autre sans risquer l'opprobre associé à la seule pratique de l'écossais. Mais l'absence de standard rend difficile son usage légitime dans l'espace public, toujours susceptible de moquerie.

Si à l'origine je pensais qu'un standard naîtrait des débats sur l'indépendance je me trompais. Pourtant ces débats sont nés par la suite, comme un contrecoup du référendum. La présence de la langue lors des mois précédant le référendum était nouvelle. L'écossais était présent dans les deux camps, indépendantistes et unionistes et son usage avait permis de dire ce que le seul anglais ne pouvait apparemment pas dire. J'ai pris la photo ci-dessous en septembre 2014 dans un quartier résidentiel d'Édimbourg. Le bilinguisme y est assumé :



Figure 14 : Affichage bilingue anglais/écossais pro-indépendance Yes/Aye (Photo JC)

Contrairement à ce que les sociologues tels que David McCrone (conversation privée, 2015) affirment, le lien entre langue et nationalisme en Écosse est sans doute loin d'être absent et il est probable qu'il sera appelé à se développer — sans doute selon des formes encore inédites.

Partie 3

Langage, nature, société

Perspectives de recherche

Les parties précédentes traitaient de langues. Dans cette partie, davantage prospective, je m'intéresse davantage au langage. Cela ne signifie pas que je laisse les précédents objets de recherche. Les détours historiques sur la standardisation m'ont mené à l'époque où le *langage* (ce qu'Auroux (1998 :113) appelle hyperlangue ou langue empirique) est régimenté en *langue* (ce qu'Auroux appelle grammaire). Ce qu'un regard historique me semble permettre c'est de voir un mouvement de balancier entre l'hyperlangue et la grammaire, le langage et la langue, la communication et la standardisation, la nature et la culture.

Au cours de ces dernières années ce qui m'a marqué c'est le fait de constamment retomber, d'une certaine manière, sur la nature quand je cherchais à lire sur le langage. C'est particulièrement le cas d'un point de vue historiographique. Dans les chapitres 7 et 8 je reviens en particulier sur le 16^e siècle, mais le 18^e siècle est un autre moment où le modèle de la langue, c'est la nature. C'est particulièrement le cas dans les processus de standardisation où la nature des scientifiques du 18^e siècle joue un rôle crucial. Dans son livre sur la politique de la langue sous la Révolution Brigitte Schlieben-Lange notamment écrit :

Le concept d'uniformité se distingue nettement de celui d'universalité. Il vise la *constitution* interne de la langue ou d'autres systèmes sémiotiques [...], non l'unification dans l'espace et dans le temps. Il s'agit de *régénérer la langue* (Domergue), de *révolutionner la langue* (Barère, Grégoire), de créer une *langue bien constituée* (Domergue). Toutes ces formules sont polysémiques dans ce sens qu'elles appartiennent au discours parallélisant et qu'elles visent par ailleurs la *constitution* interne du système soumis à l'activité de *régénération*, de *révolution*, de *constitution*. La notion d'*uniformité* était réservée aux sciences naturelles dans l'Encyclopédie ; elle s'appliquait à des systèmes régis par des principes ayant une action identique en tous points du système : « Le mouvement uniforme est celui d'un corps qui parcourt des espaces égaux en temps égaux ». Le rapport de l'Abbé Grégoire fait encore allusion à ces origines : « Il faut donc, en révolutionnant les arts, *uniformer* leur idiome technique ». (Schlieben-Lange 1996 : 109-110 ; Italiques dans l'original)

Les sciences de la nature, qui avaient au siècle précédent informé la nécessité de langues universelles, décontextualisées continuaient à agir au 18^e siècle sur la langue politique.

Le patois est lui aussi pensé à travers une métaphore naturelle, mais qui correspond à une autre nature, celle que le 18^e siècle oppose à la culture. C'est cette analogie que j'ai par ailleurs développée dans un court article publié en 2020 dans *Language, Culture, Society* à la demande d'Alfonso Del Percio, en réponse/réaction à un article de Christopher Hutton (2019) qui analysait les conséquences des politiques scientifiques britanniques dans l'Inde coloniale et postcoloniale. Ainsi j'écrivais dans mon article de réponse :

in a 1776 account of life in Burgundy, Rétif de la Bretonne accounted for the lack of patois in the village of Nitry in contrast with surrounding areas by resorting to natural explanations: purer air, better grains producing better bread, dairy products, superior eggs and animal flesh. All those elements were then correlated with the practice of commerce, which brought inhabitants in contact with other localities and generated the need to speak politely (Certeau et al., 1975: 277–278). In the next village of Saci however, one mile away, stagnant waters caused the air to be “devouring,” and the local inhabitants to be “heavy, ruminative, and taciturn” (ibid. 278). In France, the patois are forms of non-language that index a state of wilderness and superstition, and point to the savage (Certeau et al., 1975, Chapter 8); forms of knowledge and practices which were to be uprooted, pointing to an absence of a rational outlook on the world, a lack of industriousness (Bonneuil & Fressoz, 2016) and lust for more money over time. (Costa 2020 : 130)

C'est à une problématisation de ce lien langage/nature au 21^e siècle, dans cette ère qui est de plus en plus connue sous le nom d'Anthropocène¹, que je souhaite œuvrer à travers plusieurs directions de recherche. J'en présente seulement une dans les deux chapitres de cette partie, les autres n'étant pas encore assez développées².

Je souhaite inscrire les travaux que je présente dans les chapitres 7 et 8 dans trois domaines : en sociolinguistique critique, en anthropologie linguistique/sémiotique et en anthropologie socioculturelle. Dans tous les cas je m'intéresse à la manière dont, au 21^e siècle, des humains envisagent des collectifs qui, j'y reviens dans les deux prochains chapitres, comprennent des

¹ Je reviens sur ce terme dans les prochains chapitres.

² Je mentionne brièvement deux autres directions que je souhaite prendre par rapport au lien langage/nature : une direction historique avec un travail autour des usages de la nature dans la politisation des langues périphériques sous la Révolution d'une part, et un travail sur les liens entre langue, culture et nature dans les mouvements néonationalistes en Europe.

humains et des non humains (animaux, végétaux, champignons, bactéries, virus, mais aussi divinités et machines).

En sociolinguistique je m'intéresse à la manière dont langue et nature sont mobilisées, et par qui, pour produire un discours sur les locuteurs. Comme on l'a vu plus haut (ainsi que chez Walter Scott dans la partie précédente) le recours à la nature a été central dans la définition de la civilisation face au sauvage. La catégorie du sauvage, ce *savage slot* dont parle Trouillot (2003) est aujourd'hui aussi ambivalente qu'à l'époque romantique — négative lorsqu'il s'agit des zones périurbaines, positive lorsqu'il s'agit de réensauvager « la nature » (Cochet et Kremer-Cochet 2020 ; Jepson et Blythe 2020). Comment langue et nature sont-elles réarticulées au 21^e siècle, par qui, et avec quelles conséquences ?

L'approche critique qui sous-tend la sociolinguistique critique me semble fondamentale pour aborder cette question. Face aux tendances à la dépolitisation des enjeux climatiques par Bruno Latour (2017b) par exemple, en tout cas à un rejet d'une analyse en termes de classes sociales, l'approche critique me semble indispensable pour étudier le caractère profondément inégalitaire des crises à venir. Autrement dit, nous ne sommes pas tous dans le même bateau³.

En anthropologie sémiotique, c'est le dépassement des études limitées aux seuls humains qui m'intéressent. Comment des non humains sont-ils intégrés dans divers processus de groupalité, avec quels effets ? Je ne parle pas ici de collectifs animistes, sur lesquels je ne suis pas compétent, mais d'initiatives au cœur des sociétés européennes. Qui, dans ces assemblages, peut être considéré comme producteur légitime de sens ? Comment ce sens circule-t-il, et avec quels effets ?

Une approche sémiotique fournit, il me semble, de nombreux outils même si l'anthropologie sémiotique ne s'est pas jusqu'à présent intéressée aux non humains. Lorsqu'Eduardo Kohn a publié *How Forests Think* (2013) c'est en anthropologie sociale qu'il a été discuté, contesté — peu ou pas en anthropologie linguistique. Je reviens sur l'ouvrage de Kohn au chapitre 8, mais pour le résumer brièvement il cherche à étudier comment en Amazonie la production du sens n'est, du point de vue des Runas, pas l'apanage des seuls humains. Kohn lui-même ne cite que peu l'anthropologie linguistique dans son ouvrage, et il annonce s'appuyer sur la partie « étrange » du philosophe américain C.S. Peirce, le *weird Peirce* (Kohn 2013 : 7).

³ Ce qu'Andreas Malm (2020) résume par la formule suivante : « Moins de Latour, plus de Lénine ».

Ce qui m'intéresse dans un premier temps dans une sémiotique peircéenne, c'est la complexification d'un modèle de communication fondé sur la notion de code et de transfert d'information. Même si l'anthropologie sémiotique telle qu'elle a été développée par Susan Gal notamment ne prend pas en compte la groupalité au-delà de l'humain, elle fournit quelques outils. Notamment, la notion d'*uptake* développée dans Gal & Irvine (2019) me semble intéressante à développer pour penser une socialité au-delà de l'humain :

Peirce was well aware of the importance of circumstances in the uptake of signs. His examples for concepts are often concrete moments of socially located individuals in the midst of scenes: two friends pointing out at the sea; the driver of a carriage signaling to pedestrians. Peirce's dictum is said to have been that in philosophy, one must start in the middle of things, not at beginnings (Scheffler 2001:666). This acknowledges that the use and uptake of signs is embedded in the flow of social life. (Gal et Irvine 2019 : 16)

Enfin, le programme que je présente ici s'insère dans un dialogue avec les travaux récents en anthropologie socioculturelle (Descola 2011 ; Hartigan 2014, 2017 ; Demeulenaere 2017 notamment), mais aussi en biologie (Meloni 2014 ; Gagliano 2017) qui visent à dépasser l'opposition entre sciences de la nature et sciences de la société. À mon sens cependant, cet objectif ne peut être atteint sans prendre en compte que la division du savoir moderne ne repose pas sur une dualité nature/société, mais sur une tripartition des "provinces" du savoir: nature, société et sémeiotique (Bauman et Briggs 2000). Il semble donc que, faute de penser le langage, les travaux à la fois en anthropologie socioculturelle et en biologie butent systématiquement sur l'écueil de la communication.

Ma recherche vise ainsi à contribuer, du point de vue des sciences du langage, à une conversation plus large avec les sciences de la société et celles de la nature sur les enjeux politiques et environnementaux du 21^e siècle. Les enjeux me semblent fondamentaux à plusieurs titres, car ils questionnent la langue comme institution et la société comme collectif multispécifique à l'aune de l'Anthropocène.

Les travaux correspondant à cette partie figurant dans le volume scientifique sont des premières tentatives de formuler des questions de recherche. Ils sont d'un format inhabituel, mais qui correspond à cette tentative de poser des jalons et des questions : note critique de lecture (Costa et Marignier 2021) ou textes courts de débat ou de commande (Costa 2018a, 2020).

Chapitre 7

Quelle sociolinguistique pour l'Anthropocène ? (Ré)-hybridations langagières et naturelles

1. Introduction

En 2019, lors d'un travail de terrain dans la Drôme (dans le nord de la Provence), travail sur lequel je reviendrai à la fin de ce chapitre, j'ai rencontré Fernand. Fernand est né en 1921, à peu près au même moment que Mme R. dont j'ai parlé précédemment. On m'avait conseillé d'aller le voir parce que lui et sa femme, Louise, parlaient occitan entre eux. Quand je les ai rencontrés, si j'ai pu converser avec Fernand en occitan, j'ai vite constaté que c'était plus compliqué avec Louise, qui le parlait avec davantage d'hésitations. De fait, j'ai vite compris que les parents de Fernand s'étaient toujours adressés à lui en occitan (en patois comme il disait) ce qui n'était pas le cas de Louise qui l'avait entendu autour d'elle, mais sans que ce soit sa langue de première socialisation. Fernand est sans doute la dernière personne encore vivante dans ce village drômois à qui des parents se soient adressés en occitan — ce qui place la fin de la transmission de la langue un peu après la fin de la Première Guerre mondiale. En parlant avec Fernand, il a été relativement facile de comprendre que, là comme ailleurs, l'usage quotidien de l'occitan s'est perdu dans les années 1960, avec la disparition progressive de la génération des parents de Fernand, et avec la mécanisation de l'agriculture. Comme me l'a dit Fernand, « *Lo chivau, parlava que patois* » — « Le cheval ne parlait que patois ». Le tracteur, lui, ne comprenait rien. Ou plutôt, sans doute, on ne lui parlait pas.

Cette anecdote est un exemple banal d'obsolescence linguistique et de disparition d'une langue. Ce qui l'est peut-être un peu moins, c'est la référence au cheval. Ou plutôt, au contraire, elle est banale, mais peu remarquée en sociolinguistique. En Écosse aussi j'ai rencontré en 1996 un chien de berger qui avait été dressé en gaélique et qui ne comprenait que cette langue. De fait la littérature sociolinguistique est pleine d'occurrences de liens entre langues minorées et animaux : le breton langue pour parler aux cochons, l'occitan pour les chevaux ou les vaches,

etc. Ce trope est largement une manière de dévaloriser ces langues en les renvoyant à leur naturalité supposée dans le cadre d'une opposition entre nature et culture.

Des travaux comme ceux de Daniel Nettle et Suzanne Romaine au début des années 2000 ont largement contribué à populariser l'idée d'un lien entre diversité naturelle et diversité linguistique.

The extinction of languages is part of the larger picture of worldwide near total ecosystem collapse. Our research shows quite striking correlations between areas of biodiversity and areas of highest linguistic diversity, allowing us to talk about a common repository of what we will call "biolinguistic diversity": the rich spectrum of life encompassing all the earth's species of plants and animals along with human cultures and their languages. The greatest biolinguistic diversity is found in areas inhabited by indigenous peoples, who represent around 4 percent of the world's population, but speak at least 60 percent of the world's languages. (Nettle et Romaine 2000 : ix)

Le lien entre langage et nature a donc largement servi à conforter divers points de vue allant de la volonté d'éradiquer les patois à la nécessité de les sauver. On pourrait également citer la manière dont Chomsky (1995) fait appel à la nature pour justifier son entreprise linguistique en liant sciences de la nature et sciences du langage

Le projet que je souhaite développer dans les années qui viennent reprend ce lien langage/nature/société pour le reproblématiser. Si pour Nettle et Romaine la question était celle de la diversité linguistique et de sa préservation, jugée au moins aussi importante que celle de la diversité biologique et liée à celle-ci, la question qui m'intéresse est quant à elle politique. En d'autres termes, je m'intéresse à Fernand et à son cheval non pas parce que la fin de l'agriculture traditionnelle a accompagné ou marqué la fin de l'usage du provençal, mais parce que ce que Fernand semble indiquer, c'est que le cheval pouvait constituer un partenaire conversationnel légitime dans un régime sémiotique désormais disparu. À mon sens l'avènement de l'ère connue sous le nom d'Anthropocène soulève la question d'une nouvelle ère sémiotique et la question d'un lien communicationnel entre espèces est posé de plus en plus fréquemment, généralement de manière désordonnée et sans le concours des sciences du langage (Costa & Margnien 2021).

Les perspectives que je propose dans ce mémoire comprennent un volet épistémologique et un volet politique. J'entame ici le volet épistémologique puis je développerai le projet politique dans le chapitre 8.

2. Linguistique et Anthropocène

Pandémie. Urgence. Climat. Glaciers. Virus. Forêts : voici quelques-uns des termes qui dominent notre actualité ces derniers mois, voire ces dernières décennies en ce qui concerne la notion de crise. Cette litanie de mots semble caractéristique d'une époque dans laquelle nous serions rentrés, que certains appellent Anthropocène, d'autres Capitalocène, Anglocène ou encore Chthulucène pour reprendre le terme de Donna Haraway.

L'Anthropocène c'est avant tout une proposition faite par un géochimiste, Paul Crutzen :

Après quelques millions d'années marquées par une relative stabilité de la composition de l'atmosphère terrestre, l'élévation de la concentration en dioxyde de carbone et en méthane, due aux émissions humaines, permettrait, en effet, d'identifier une rupture significative à l'échelle temporelle de l'histoire géologique et rendrait, par conséquent, légitime la définition d'une nouvelle catégorisation du temps planétaire. (Beau et Larrère 2018 : 7-8)

Je ne m'attarderai pas sur les critiques de la notion ni sur les subtilités qu'elle implique — celle notamment de ne pas limiter l'agentivité de l'espèce humaine au seul climat. Je laisserai également de côté la question de la datation, même s'il n'est pas inutile de mentionner que certains font remonter cette époque à 1610, date à laquelle les taux de carbone dans l'atmosphère sont les plus bas et à partir de laquelle ils ne font qu'augmenter (Latour 2015). Ce bas niveau de carbone est attribuable à l'extermination d'une très large partie de la population des Amériques suite au contact avec les Européens et au fait qu'à la place des lieux habités la forêt a poussé, absorbant ainsi des quantités plus importantes de carbone. Cette date est cependant malheureuse à bien des égards, car elle ferait coïncider le début de l'Anthropocène avec celle de la Modernité.

C'est Dipesh Chakrabarty (2009) qui avec son article « The climate of history : four theses » marque un tournant dans les sciences sociales en argumentant en faveur d'une histoire globale intégrant l'espèce humaine et son agentivité à tous les niveaux — faisant de cette espèce une force historique à part entière. La critique est aisée : cette humanité est largement l'humanité capitaliste occidentale, et nombreuses sont les analyses qui pointent la dépolitisation des changements décrits sous couvert d'une humanité qui serait une figure unifiée de l'histoire. Je cite de nouveau Beau et Larrère :

Le goût naissant des échelles spatio-temporelles géologiques ferait-il perdre peu à peu celui de la critique sociale ? Ce n'est pas impossible. Pourtant, s'en tenir à ce constat, rejeter purement

et simplement l'hypothèse anthropocénique et renvoyer, au fond, chacun à la tâche qui est la sienne, aux sciences sociales la critique de la forme actuelle du capitalisme et de son histoire, aux sciences de la vie et de la terre, l'étude des processus biogéochimiques et de leur évolution, conduirait sans aucun doute à se priver des moyens de saisir l'intelligibilité du moment historique que les sociétés contemporaines traversent. (Beau et Larrère 2018 : 9-10)

Ce qu'avancent Beau et Larrère ici, c'est qu'il est impossible de maintenir au 21^e siècle la séparation nette entre sciences de la nature et sciences de la société, constitutive de notre Modernité depuis le 17^e siècle. Ce qui m'intéresse c'est d'une part que ce débat sur le dépassement de cette séparation est très présent en biologie comme en anthropologie, mais presque complètement absent en linguistique, et même en anthropologie linguistique. Ce qui provoque des effets étranges : biologistes et anthropologues ne peuvent éviter de parler de langage et de communication, mais ils le font en utilisant des modèles datés et simplifiés de la communication — la communication comme transfert simple d'informations d'un être à un autre, ce que Roy Harris (1981) appelait « télémentation ».

D'autre part je m'intéresse particulièrement à la manière dont la sociolinguistique s'est construite pour se préserver de ce type de débats, en se construisant comme une science de l'humain et en excluant ce qui a trait aux recherches sur les autres sociétés animales — peut-être en partie contre les travaux de Chomsky mentionnés plus haut qui, à l'inverse, tentent de faire de la linguistique une science de la nature.

Voici donc les ingrédients principaux de ce chapitre : le langage et les langues ; l'Anthropocène et son lot de questions ; la séparation radicale entre sciences de la nature et de la société.

Je reprendrai dans le reste de ce chapitre ces trois thèmes en sens inverse — la question de la nature, l'Anthropocène et les questions posées à la sociolinguistique, et les langues et le langage — en me demandant quelles questions des sociolinguistes intéressés par le contact, la communication, la circulation des pratiques, pourront bien trouver à poser dans un monde abîmé, pour reprendre l'expression d'Anna Tsing (Tsing *et al.* 2017). Le problème est d'importance et nous pouvons bien continuer à ne pas écouter le monde tel qu'il s'exprime en dehors des humains, et souvent contre eux ; nous pouvons imaginer des plans de politique linguistique à 50 ans comme le font les gouvernements régionaux en Bretagne ou au Pays de Galles — s'il n'y a plus de monde dans lequel vivre à ce moment-là, quelle sera l'importance, et le sens, de tous ces plans ?

3. Langage et société

En 2018, j'avais entamé une réflexion sur le sujet dans la revue *Langage & Société*, à travers un court texte dans lequel je critiquais les biais théoriques et méthodologiques de deux ouvrages récents, qui me semblaient poser encore et toujours les mêmes questions : méthodologiques pour l'un (Branca-Rosoff et Guilhaumou 1998)(Canut et von Münchow 2015), théoriques pour l'autre (Coupland 2016). À la place, je suggérais que c'était de nouvelles questions dont la sociolinguistique et l'anthropologie linguistique avaient besoin. Je suggérais que nous fonctionnions encore avec des questions formulées aux 18^e et 19^e siècles.

J'estimais que si la sociolinguistique avait largement contribué à repenser l'aspect « linguistique » du terme, elle avait abandonné toute réflexion sur l'autre membre de son nom, « le social ». Qu'elle fonctionnait avec une conception archaïque de ce qu'est une société, et qu'elle avait largement laissé se développer une pensée du social en anthropologie, voire en biologie, sans remettre en cause le socio- de sociolinguistique.

Enfin je formulais une hypothèse : la notion de social telle que nous la connaissons, élaborée au 18^e siècle (Branca-Rosoff et Guilhaumou 1998) d'une manière qui circonscrivait son périmètre aux seuls humains, ne tenait plus à l'époque de l'Anthropocène (je discute Pennycook 2016 au chapitre 8). Il nous fallait en conséquence, comme sociolinguistes ou anthropologues de la communication, élargir l'étude des contacts de langues à la fois aux non-humains et à l'infinité de manières dont les humains envisagent leurs rapports aux non-humains de l'Amazonie à l'Afrique, de la Sibérie aux campagnes européennes, de l'Australie au Groenland.

A ce texte, la sociolinguiste et par ailleurs amie Josiane Boutet répondit dans le numéro suivant que la pensée du « social » n'était pas l'objet central de la sociolinguistique. Elle répondit également que la sociolinguistique ne pouvait, par définition, pas s'ouvrir aux non-humains :

Que, en tant que citoyen, militant politique ou associatif, on souhaite repenser le social en 2018, y intégrer des dimensions exclues est une position éminemment défendable et la pensée occidentale aurait sans doute ainsi à puiser aux pensées dites autrefois primitives, dans lesquelles humains, animaux ou arbres sont intégrés dans un vaste système de communication. J'ajouterai cependant que de telles préoccupations sont présentes de longue date dans la pensée de l'écologie politique : qu'on réécoute René Dumont durant la campagne présidentielle de 1974 et son fameux slogan « changer de société et non changer la société ». [...] Que cette critique implique la sociolinguistique, me paraît en revanche difficile à comprendre du fait

même de l'objet de cette discipline, les langues, le langage et la communication en sociétés. Quant à la critique selon laquelle la sociolinguistique est « humano-centrée », elle est surprenante et paradoxale : la sociolinguistique ne peut que l'être, précisément parce qu'elle traite d'une spécificité des êtres humains, leurs langues, que ne partagent aucun non-humain : car s'il y a de la communication et du langage chez tous les êtres vivants, animaux, végétaux, il n'y a de langues doublement articulées que chez les humains. (Boutet 2018 : 166)

Ici Josiane Boutet restreint explicitement le domaine de la sociolinguistique à la langue. Mais en faisant cela, elle s'opposait au programme de Hymes qui définissait ainsi ce à quoi devrait s'atteler l'ethnographie de la communication :

It is rather that it is not linguistics, but ethnography – not language, but communication – which must provide the frame of reference within which the place of language in culture and society is to be described. The boundaries of the community within which communication is possible; the boundaries of the situations within which communication occurs ; the means and purposes and patterns of selection, their structure and hierarchy, that constitute the communicative economy of a group, are conditioned, to be sure, by properties of the linguistic codes within the group, but are not controlled by them. (Hymes 1964 : 3)

L'ethnographie de la communication se doit donc de prendre en compte tous les partenaires conversationnels des humains envisagés selon différents contextes culturels ou ontologiques — y compris si les pierres et les éclairs parlent, comme dans ce que Hallowell (1968) décrit chez les Ojibwas.

À l'inverse du programme esquissé par Josiane Boutet, une telle approche nous oblige d'une part à nous focaliser sur l'échange plutôt que sur le médium et d'autre part à renoncer à tout universel en termes de communication. Il n'existe alors plus que des arrangements situés, fruits de négociations entre humains ensemble, entre humains et non humains et qui s'interprètent au prisme des univers sémiotiques dans lesquels ils évoluent.

4. Des langues standard aux publics

Ma réflexion sur la communication non humaine procède non pas d'un intérêt particulier pour les langages animaux (ou végétaux), ni même d'un intérêt pour les processus de communication en général, mais bien de mon travail sur les langues standard mené à Oslo puis à Paris.

Comme je le développe dans le chapitre 5, je cherchais alors à savoir ce qu'était réellement un standard et comment les processus de création des langues standard modernes diffèrent d'autres processus de création de normes linguistiques. La question du standard linguistique est une réponse à une autre question, cruciale tout au long du 17^e siècle — celle de la vérité dans le contexte des guerres de religion qui jusqu'en 1638 déchiraient l'Europe. La question qui hante la philosophie européenne au 17^e siècle après Descartes c'est donc celle de la vérité : comment savoir qu'un énoncé est vrai ? Comment le savoir alors qu'on ne peut plus faire confiance à l'autre dans un contexte de méfiance intense entre Protestants et Catholiques ?

Comme je le rappelle dans le chapitre 5, les standards linguistiques sont les aboutissements de processus sociopolitiques qui visent à faire advenir des moyens neutres de communication et la possibilité de *voices from nowhere*, pour reprendre l'expression de Gal et Woolard (2001).

Ces principes ont été pensés pour faire de la science, mais à la fin du 18^e siècle ils sont suffisamment ancrés dans l'idée de ce que doit être une langue bien faite qu'on les trouve érigés en principes fondateurs de ce que doit être la langue d'une nation moderne comme la France. Dans son ouvrage majeur sur la langue sous la Révolution française, Brigitte Schlieben-Lange écrit :

[La Révolution] institue le modèle d'une langue bien faite, construite sur les principes de l'analogie qui se substituerait aux langues capricieuses et historiques en éradiquant tous les germes d'une possible diversification. Cette langue bien faite s'est libérée des contraintes situatives (pour parler comme Karl Bühler : elle s'appuie sur le champ symbolique — Symbolfeld — au détriment du champ déictique — Zeigfeld) ; elle est uniquement constative en énonçant des vérités scientifiques sur une nature préexistante et immuable (c'est-à-dire ni constructive ni performative) ; elle est monologique et répudie le dialogue qui n'aurait aucun sens (sinon pédagogique) vu l'identité de la nature sur laquelle on parle. (Schlieben-Lange 1996 : 243-244)

Pour le dire autrement, le régime linguistique et politique dans lequel nous vivons encore aujourd'hui est un régime où domine le symbolique, un régime qui limite donc la capacité de langage aux seuls humains.

D'un point de vue sociolinguistique, les conséquences sont fondamentales dans la fabrication de ce que Gal & Woolard appellent un *public* à partir du travail de Jürgen Habermas :

Habermas' notion of public sphere valorizes a communication process. The Habermasian public is in part a form of verbal interaction; groups of private individuals gather to discuss

matters of common political concern, bearing on state authority. Their debates are decided on the basis of reason rather than the relative status of the interactants. [...] The public opinion produced by such critical talk has authority by virtue of being construed as ruled by reason, openness, and political equality. It was conceived to be as free from the private status-given interests of the participants as from the coercive powers of the state and the economy. Habermas presents this as a historically specific phenomenon, emerging not just as an ideology, but also as a set of institutions and everyday practices in the western Europe of the seventeenth and eighteenth centuries. (Gal & Woolard 2001 : 5)

L'idée importante ici c'est que le régime politique moderne est fondamentalement un régime linguistique — le grammairien Urbain Domergue parlait de « Loyaume des mots », car le langage et la Loi devaient y primer sur la force — dans lequel seule la raison est considérée comme génératrice de sens, ce qui limite non seulement le social, mais aussi le langagier aux humains (et, à l'origine, pas tous). Le régime politique de la modernité, par l'accent mis sur la distinction privé/public, sur le débat public, sur une justice indépendante, sur l'existence de formes publiques de langues disponibles pour tous et apprenables par tous est foncièrement un régime de prescription de la parole.

Or l'Anthropocène fait surgir l'évidence que les humains ne sont pas les seuls producteurs de sens. En d'autres termes, le public de l'Anthropocène n'est plus celui de la Modernité — ou du moins les humains qui composent ce public sont construits par d'autres voix que celles des seuls humains. Ces voix qui ont ainsi émergé sont diverses : des voix d'espèces menacées, des voix de montagnes exploitées pour leurs ressources (De La Cadena 2010 ; Li 2013), des voix de rivières auxquelles des droits légaux sont conférés (Bourgeois-Gironde 2020), des voix d'entités telles que Gaia, la Nature, la Pachamama ou des dieux que le 20^e siècle pensait avoir vaincu (voir les illustrations ci-dessous). Des voix, plus récemment, de plantes, de champignons, de bactéries : à en croire les rayons des librairies en France ou en Grande-Bretagne tout parle. Et surtout, une foule d'êtres ont « quelque chose à nous dire » (je développe ceci au chapitre 8).

New Zealand

This article is more than 3 years old

New Zealand gives Mount Taranaki same legal rights as a person

The sacred mountain in the North Island is the third geographic feature in the country to be granted a 'legal personality'

Eleanor Ainge Roy
Fri 22 Dec 2017 05:18 GMT

104



▲ Eight local Māori tribes and the government will share guardianship of the sacred mountain. Photograph: David Frampton/AP

Mount Taranaki in New Zealand is to be granted the same legal rights as a person, becoming the third geographic feature in the country to be granted a "legal personality".

Figure 15 : Capture d'écran du site du Guardian annonçant l'octroi de droits légaux à une montagne en Nouvelle-Zélande



Figure 16 : Manifestation pour le climat, Paris 2019

C'est bien dans ce régime-là que nous vivons encore et nous avons toutes les peines du monde à penser ce que le monde peut bien avoir à nous dire, même si nous tentons désespérément de faire parler non seulement les plantes, mais aussi les animaux ou les virus.

5. Une sociolinguistique pour l'Anthropocène

Peu à peu se dessinent les bases d'une sociolinguistique pour l'Anthropocène. Ce sera nécessairement une sociolinguistique qui repensera la notion même de société qui est une réponse à une question d'un autre siècle.

Comme au 17^e siècle, notre société vit une crise, celle de l'Anthropocène. Cette crise n'est pas seulement écologique et économique elle est aussi, peut-être surtout, symbolique (encore que la séparation de ces domaines mériterait justement d'être questionnée).

Pour caractériser cette crise symbolique c'est vers l'Histoire que je me tourne de nouveau. C'est vers la crise symbolique issue de la Révolution française que je me tourne, parce qu'elle est à mon sens fondamentale dans le passage d'une conception de la langue neutre pour faire de la science vers une conception d'une langue neutre pour faire de la politique.

Ici je voudrais de nouveau citer longuement Brigitte Schlieben-Lange (1996) à propos de la Révolution française :

La raison pour laquelle les mots et les autres symboles acquièrent une telle importance durant la Révolution française, est bien évidente [...]. Dans la mesure où les institutions de l'Ancien Régime : l'aristocratie, le royaume et surtout l'église, étaient abolies, ils ne pouvaient plus gérer les univers symboliques traditionnels et laissaient derrière eux un vide symbolique effrayant qui demandait impétueusement à être comblé.

Le processus de perte des univers symboliques se faisait d'abord jour sous forme d'un certain dépaysement. Les objets d'art des châteaux et des monastères circulaient et ne trouvaient plus place. Peu à peu le dépaysement fit place à la destruction organisée. Les ravages symboliques se firent de plus en plus visibles. Des processus analogues se déroulèrent dans la langue : les mots perdaient leur sens ; ils étaient employés dans une extension (latitude) apparemment illimitée ; il fallait les redéfinir, et chaque groupe, voire chaque individu proposait une définition différente. (Schlieben-Lange 1996 : 11)

C'est bien un processus similaire que nous invite à penser la rupture de l'Anthropocène. En même temps qu'une modification radicale des milieux de vie, l'anthropocène c'est l'effondrement des institutions qui structurent nos imaginaires symboliques :

- la nature
- la société
- les États

- on pourrait rajouter le langage avec un retour en force du cratylisme — une méfiance à l'égard des mots comme au 18e siècle, mais sans le secours possible d'une (nouvelle) institution qui fixerait le vrai sens des mots.

Mais c'est le paragraphe qui suit directement le passage cité plus haut qui m'intéresse le plus :

La dévaluation des symboles traditionnels créa une situation extrêmement instable dans laquelle le niveau symbolique était surchargé en espoirs et défaites. Les acteurs de la Révolution devaient à tout prix répondre à ces besoins symboliques, ce qui explique en partie l'omniprésence du discours sur les symboles et sur la langue. (*Ibid.*)

Ce passage nous invite à penser notre époque et c'est dans ce cadre que je place la nécessité d'une reformulation des questions de la sociolinguistique. Je précise que je prétends pas formuler moi-même la ou les nouvelle(s) question(s) pour l'avenir, ce sera sans doute la tâche des générations à venir. Mais pour ce qui est de l'omniprésence du discours sur les symboles et sur la langue, sur le langage, on l'observe partout et sous plusieurs formes : à travers la volonté de se demander ce que les plantes ont à nous dire, ce que les oiseaux ont à nous dire, à travers les discours sur les mots qui ne voudraient plus rien dire — à travers un discours général sur le sens, autrement dit.

Ce monde dans lequel nous vivons, nous avons toutes les peines à le comprendre notamment parce que nous continuons à vivre comme si nous étions au 18e siècle, dans un monde attaqué de toutes parts. Un monde qui se remplit d'hybrides de nature, de société et de langage lorsque des droits juridiques sont accordés à des montagnes ou à des rivières, lorsque l'on se demande quel message la nature cherche à nous faire passer, lorsqu'on se demande de quel message un virus est porteur, lorsqu'on affirme qu'à travers le corps social des manifestants c'est la Terre ou la Nature qui agit.

En d'autres termes, ce à quoi nous assistons, c'est à une politisation des non-humains qui questionne ce que participer au monde actuel signifie : qui participe ? comment ? pour dire quoi ? avec quels moyens sémiotiques ? Pour le dire autrement, c'est tout le public de la modernité qui est remis en cause, et avec lui toute l'idée cosmopolitaine de la politique moderne telle qu'elle est définie par Kant au 18e siècle — cette idée d'une sphère publique universelle à laquelle tous les êtres humains participeraient d'une manière égale pour peu qu'ils acceptent de laisser leurs croyances au vestiaire, pour se comporter comme des êtres rationnels purs. Et de laquelle le domaine immuable de la Nature serait exclu et laissé aux sciences de la nature.

6. Un nouveau régime de sens ?

Ce que nous voyons apparaître en ce moment c'est une société qui est obligée de refaire une place à d'autres êtres : animaux, plantes, virus, bactéries, et qui le fait en leur attribuant une faculté de participation, y compris sémiotique. Le vide symbolique est en ce moment même en train d'être réinvesti par différentes formes de sens dont nous ne comprenons pas encore bien la portée. La capture d'écran suivante est un indicateur que les signes manquent pour caractériser le rapport actuel des humains à ce qu'ils ont pris l'habitude d'appeler la nature.



Figure 17 : Site internet du Guardian, 25 mars 2020

Alors, comment étudier ces questions du point de vue de la sociolinguistique ou de l'anthropologie linguistique ? À quoi ressemblerait une sociolinguistique qui s'appuierait non plus sur une sémiotique saussurienne, mais qui prendrait au sérieux à la fois l'invitation de Hymes que j'ai rappelée plus haut, mais également une sémiotique peircéenne dans ses aspects peut-être les plus étranges — une sémiotique pour laquelle l'univers entier est imbibé de signes et pour laquelle la communication consisterait en toute forme de semiosis ?

6. Nature, culture et vin naturel dans la Drôme

Pour conclure le premier chapitre de la partie prospective de ce mémoire, je voudrais évoquer un projet de recherche qui a en grande partie échoué. Ma collègue de la Sorbonne Nouvelle Noémie Marignier et moi avons cherché depuis 2018 à concilier nos approches en sociolinguistique et en analyse de discours, nos intérêts pour les matérialités vivantes et pour le langage et notre goût pour le vin naturel. Le vin naturel, c'est, selon celles et ceux qui le produisent, un vin vivant et c'est aussi un vin qui parle. Ce qui nous ramène à Tulette, chez Fernand, avec qui ce chapitre s'est ouvert.

A l'origine, Il s'agissait pour nous de trouver un collectif multispécifique — c'est donc vers la production de vin que nous nous sommes tournés : le vin, ce sont des champignons, des plantes, des animaux humains et non humains, bactéries. C'est un univers sémiotique extrêmement riche, et il nous semblait intéressant d'explorer la manière dont le sens était créé et circulait au sein de ce collectif. Pour l'Anthropocène, le vin est également un point d'entrée particulièrement intéressant : on ne pourra sans doute plus faire de vin en Provence dans 50 ans à cause du réchauffement de la planète. L'intérêt pour la vigne me ramenait également aux sources du Lacito (Laboratoire Langues et Civilisations à Traditions Orales) auquel j'appartiens depuis 2016 et dont je suis directeur adjoint depuis 2019. C'est au Lacito qu'André Georges Haudricourt a pu écrire *L'Homme et les plantes cultivées* notamment, c'est là également qu'une longue tradition d'ethnobotanique a pu se développer.

Si Noémie Marignier s'intéressait avant tout aux humains, c'est le rapport entre humains et non humains qui m'intéressait. C'est dans la Drôme que nous avons rencontré un couple de vigneron, Philippe et Agnès, qui se sont montrés intéressés par notre projet et qui nous ont accueillis. Dans le même village que Fernand : avec un bagage sociolinguistique occitan et ayant enseigné l'occitan dans cette région il était particulièrement intéressant d'essayer de joindre les deux mondes : celui du patois, langue des humains et langue des chevaux ; et celui de la langue, le français qui remplace un patois qui subsiste encore très fortement, au point qu'avec Philippe petit à petit nous communiquions de plus en plus en occitan. Un monde de la langue standard où les chevaux sont remplacés par la vigne, les bactéries, les champignons et le vin, et où la production d'un sens passe à la fois par des techniques traditionnelles et par des instruments de mesure.

Ce qui était m'intéressait particulièrement chez Philippe c'était son intérêt pour la biodynamie. Selon le Mouvement de l'agriculture biodynamique (MABD),

La biodynamie considère la Terre comme un "Tout", comme un être vivant qui suit sa propre évolution. Il apparaît aujourd'hui que cet organisme vieillissant naturellement est encore plus affaibli par certaines activités humaines (pollutions chimiques, radioactives, électro-magnétiques, génétiques...), ce qui rend nécessaire et urgent la mise en œuvre de méthodes pour vivifier et soigner le sol, les plantes, les animaux et les hommes¹.

J'ai passé plusieurs semaines sur le terrain entre 2018 et 2020. Il fallait négocier entre les périodes où je pouvais être accueilli, les semestres de cours, les confinements ensuite. Noémie Marignier et moi avons déposé trois projets ANR qui ont tous trois été jugés excellents sur le plan scientifique, mais qui ont tous été rejetés sur des critères d'impact (nous avons soumis dans trois catégories différentes : sciences sociales, linguistique, section interdisciplinaire). Ce sont en tout près de deux mois que j'ai cependant passé sur place, en été et en automne notamment. Il s'agissait d'observation participante puisque je suivais le vigneron dans ses activités et que je l'assistais avec les vignes et le vin. Nous avons fait les vendanges trois années de suite.

Nous avons observé très peu de discours oraux, ce qui demande en retour une attention constante à la circulation des signes. J'ai véritablement pu observer un univers imprégné de signes : de sécheresse, de maladie, de chaleur, de froid, de présence ou d'absence (d'insectes par exemple). Ces signes disent, mais ne nous disent que dans la mesure où nous les acceptons comme signes. Ils signifient pour nous, pas en soi.

Pour le vigneron les signes sont le moyen par lequel il communique avec sa vigne et avec son vin :

- il décrit un monde de signe dans lequel l'intention joue un rôle important : « intention vers les cuves, envers les bactéries et levures qui travaillent, envers les plantes, envers les insectes, envers les arbres » (extrait de mon journal de terrain).
- on observe une forte présence d'une forme d'analogisme, entre la vigne déprimée (par la sécheresse) et le vigneron déprimé. L'un est souvent décrit comme le miroir de l'autre.

¹En ligne : <https://www.bio-dynamie.org/biodynamie/presentation/>

- le plus important pour le vigneron c'est l'équilibre, un équilibre qui passe par le moins d'intervention possible : sur les sols, le vin ou la vigne. Ceci implique un rapport de connaissance et de confiance entre les êtres, chacun sachant interpréter les signes des autres pour n'avoir pas besoin d'engager des interactions de réparation/remédiation, pour parler en termes interactionnistes : pas ou peu de labours, pas de produits, mais beaucoup d'intention — c'est ainsi que Philippe décrit son rapport à la vigne, par de l'intention exprimée ou non envers ses cultures.
- Il est nécessaire d'examiner les signes en permanence (y compris ceux produits par des instruments de mesure ou fournis par les laboratoires d'analyse) « parce que le seul être qui ne se régulera pas seul, c'est la vigne, au centre de tout : il faut tailler, dépointer pour que la vigne se concentre sur le raisin, observer les signes de canicule pour arracher les grappes surnuméraires pour que la vigne survive à la saison et ne donne pas tout aux raisins » (extrait de mon journal de terrain).

Pour Philippe, la vigne et son état sont le signe de l'équilibre ou non entre le cosmos et le sol. On a bien ici une réflexion politique autour de la vigne et du vin, dans le sens où la production du vin est pensée comme un processus dans lequel participent divers êtres, dont les signes sont essentiels à la bonne marche du procédé.

7. Conclusions

Ce chapitre tente de poser quelques jalons pour penser une sociolinguistique de l'Anthropocène — une sociolinguistique qui pose des questions pour un monde abîmé. Ces réflexions tâtonnent encore et elles tâtonneront sans doute encore longtemps. La recherche dans la vigne est un exemple de terrain possible, mais qu'une absence de financement a rendu difficile. Bien que peu coûteux, ce terrain nécessitait de fréquents déplacements et un logement sur place sur le long terme.

Je peux du moins tenter d'esquisser un ensemble de réponses à ma question initiale sur une sociolinguistique de l'anthropocène que je souhaite développer à l'avenir (voir chapitre 8) :

- ce serait une sociolinguistique politique, dans laquelle le politique n'est pas défini uniquement en termes de ressources, mais aussi de participation ;

- ce serait une sociolinguistique ethnographique qui prêterait attention à ce qui constitue du sens et de la communication pour celles et ceux avec qui nous travaillons, y compris en prenant au sérieux l'ensemble des partenaires conversationnels qui comptent pour elles.
- ce serait une sociolinguistique qui prenne davantage en compte les aspects multimodaux de la communication et qui pense la langue au-delà du symbolique.

Ce serait peut-être surtout une sociolinguistique qui ferait une plus grande place à l'imagination. Comme l'écrivent les autrices d'*Arts of Living on a Damaged Planet* :

Co-species survival requires arts of imagination as much as scientific specifications. But symbiotic scholarship takes time to evolve: many scholars in this book have spent decades in dialogue with others beyond their fields. Perhaps counter intuitively, slowing down to listen to the world—empirically and imaginatively at the same time—seems our only hope in a moment of crisis and urgency. (Tsing *et al.* 2017 : 136)

Chapitre 8

L'espace public de l'Anthropocène

Dans mon village, où de très vieilles gens n'ont pas
oublié la langue et les joies de leur jeunesse,
au temps jadis, les bêtes parlaient.

Marcela Delpastre 1963 (2006 : 7)

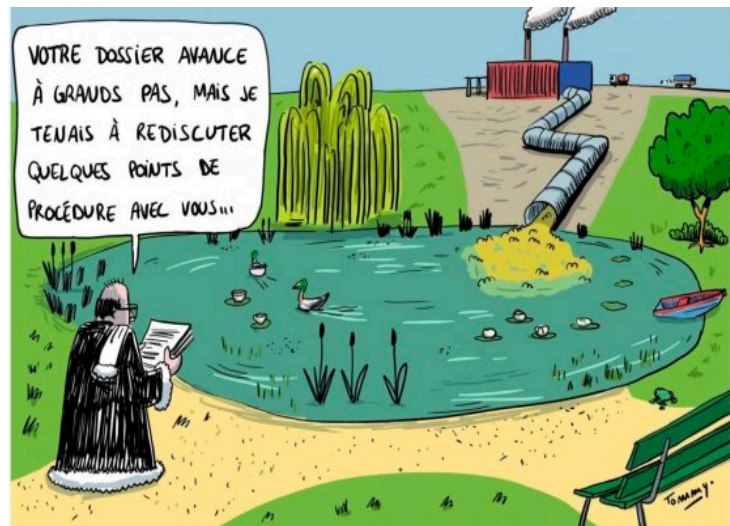


Figure 18 : Donner des droits à la nature (Reporterre)

Introduction : les publics de l'Anthropocène

Ce chapitre s'appuie sur le chapitre précédent pour tracer une direction de recherche. En m'appuyant sur les pistes esquissées plus haut, et en postulant que l'événement anthropocène (Bonneuil et Fressoz 2016) oblige les humains à repenser régime politique, épistémologique et linguistique de la modernité, je cherche à savoir ce qu'est ou ce que pourrait être un espace public de l'Anthropocène en m'intéressant aux diverses initiatives qui visent à mettre en place une communication entre espèces (interspécifique) à travers une forme de diplomatie (Morizot 2016, 2017).

Cette question en entraîne plusieurs autres : comment s'organise(ra)it la communication dans un espace public intégrant des non humains ? Quel est/serait le public (au sens de Habermas) de l'Anthropocène ? Comment le sens est-il/serait-il généré dans un tel espace, et comment circule(ra)-t-il, avec quelles conséquences ? Et enfin, pourquoi est-ce important de se poser ces questions ? Je juxtapose dans mes questions le présent et le conditionnel, car cette proposition repose tant sur des observations que sur des hypothèses. On ne peut donc pas poser comme un fait accompli que l'Anthropocène transforme les espaces publics de la Modernité, encore moins que si une telle transformation est en train d'avoir lieu elle se produise de manière uniforme et homogène à travers le monde. La piste que je veux suivre ici c'est celle de la formulation de la période actuelle en termes de messages et de communication parce qu'elle questionne le « socio- » de « sociolinguistique » en y intégrant des non humains.

C'est cette piste qu'avec Noémie Marignier nous avons également commencé à suivre dans un premier article à paraître dans la revue *Tracés* (Costa & Marignier 2021). L'article figure dans le volume scientifique qui accompagne ce mémoire. Dans cet article nous écrivons notamment :

Ce renouveau de la réflexion [sur la communication interspécifique] s'inscrit dans une réflexion sur un monde décrit comme en crises (crise climatique, effondrement de la biodiversité, inégalités croissantes, guerres pour les ressources telles que l'eau, etc.). Si ces domaines de réflexion sont extrêmement fertiles, il nous paraît à la fois étrange et intéressant que les sciences du langage s'en tiennent dans une large mesure à l'écart. Cela nous semble d'autant plus dommageable que nombre de recherches tant en sciences sociales qu'en sciences de la nature mobilisent des réflexions sur le langage, sur la communication, et plus généralement sur les interactions. Or, ces réflexions sont sous-tendues par des théories sur le langage, qui, faute d'être explicitées, nous semblent souvent trop simples pour rendre compte de la complexité des échanges, des interactions, et des relations sur Terre. Nous partons donc du double constat que, d'un côté, sont attribuées aux entités non humaines la parole/le langage/des facultés communicatives sans réelle conceptualisation de ces termes ; de l'autre, que si tout mode de relation (entre humains, entre humains et non humains) implique une théorie sous-jacente du langage et des moyens communicatifs mis en œuvre, les réflexions actuelles sur ces questions éludent largement ces questions. C'est à l'intersection de ces espaces que [notre] contribution se place.

Si ce que nous posions peut avoir une portée épistémologique, au-delà d'une théorie sous-jacente du langage c'est la manière dont les régimes linguistiques spécifient les modes de relation et donc les publics que je m'intéresse (voir chapitre 7), ce qui est une manière de reposer la question de la groupalité qui traverse l'ensemble de ce mémoire. Gal & Woolard (2001 : 4) définissent un public comme « a language-based form of political legitimation ». Gal & Woolard s'appuient sur Habermas pour décrire l'espace publique comme un processus historiquement situé, comme une idéologie, mais aussi comme un ensemble d'institutions et de pratiques. Que ces publics soient des abstractions importe peu ici : c'est justement la manière dont sont imaginés ces publics dans l'Anthropocène qui m'intéresse et notamment la manière dont, d'une part, ils impliquent (à défaut d'inclure) des non humains et, d'autre part, la manière dont ils permettent de penser les humains. Quand un grand media dit que la Nature s'adresse à nous, qui est ce « nous » ? Ce qui m'intéresse particulièrement dans la notion de public c'est la possibilité qu'elle offre d'envisager l'interaction au-delà du face-à-face et d'entrer dans les imaginaires et les récits de l'Anthropocène pour comprendre de quels êtres les humains peuplent cet espace-temps, tout en examinant de près comment d'autres voix, non humaines, produisent du sens et comment ce sens est interprété et accepté ou non comme légitime.

Cette réflexion est la continuation directe de mes travaux sur les régimes linguistiques du standard. À partir du moment où les conditions de possibilité de ce régime — une stricte décontextualisation du langage, une stricte séparation des humains et non humain au sein d'un collectif appelé « société » et tout aussi cloisonné — sont mises à mal, cela soulève la question du langage et du sens dans les nouveaux collectifs émergents. Si nous sortons réellement du régime de groupalité de la modernité, alors ces conditions politiques et épistémologiques sont proprement révolutionnaires. Or comme le montre Brigitte Schlieben-Lange par son travail sur la Révolution française, « il semble bien que toute révolution s'accompagne de débats linguistiques » (Schlieben-Lange 2000 : 23).

Dans ce chapitre je veux montrer le cheminement intellectuel qui doit mener à un ensemble de terrain. Je montrerai d'abord comment la crise écologique est formulée en termes de messages et ce que cela signifie avant d'étudier quelques réponses en sciences du langage. J'argumenterai ensuite sur l'importance de repolitiser une approche de l'Anthropocène en termes d'anthropologie linguistique avant de montrer qu'il est tout aussi urgent de remettre la question du langage au centre d'approches philosophiques ou sociologiques. Enfin je présenterai un terrain possible, le Parlement de Loire qui vise à faire reconnaître juridiquement le fleuve Loire

comme sujet de droit à travers la mise en place d'un parlement interspécifique, sur le modèle des reconnaissances de rivières ou de montagnes en Californie, Nouvelle-Zélande, Bolivie. Tout l'intérêt de ce projet à mon sens est qu'il ne peut pas se positionner dans une ontologie indigène (même si ça n'est pas faute d'essayer).

1. Formuler la crise écologique en termes de messages

J'ai ouvert ce chapitre avec une citation de la poète (elle récusait le terme de poétesse) et ethnologue occitane Marcela Delpastre dans laquelle elle évoque un temps où les bêtes parlaient. Dans son introduction elle précise :

Que la nature prenne face à l'homme figure de personne, en quelque sorte d'égal à égal, que sa puissance soit reconnue comme volonté, sa détermination tenue pour consciente, mauvaise lorsqu'elle est contraire, bonne lorsqu'elle est favorable, voilà ce qu'un esprit abstrait considère comme une naïveté primitive, la projection du moi dans l'univers syncrétique des enfants. Et sans doute est-ce bien un tel sentiment qui autorise les pratiques magiques, destinées à rendre la volonté affective des forces naturelles propice à ce qui donne aux hommes la vie, un peu de bonheur. Il resterait à déterminer à quel point nous-mêmes, civilisés, nous sommes débarrassés de ce besoin, je dirais plutôt de ce sens, d'une nature qui nous comprenne, quelqu'un plutôt que quelque chose avec qui nous devons compter. (Delpastre 1006 :8)

Nous vivons actuellement une période de flou concernant cette idée d'une « nature qui nous comprenne ». On assiste d'abord à l'éclosion massive de travaux sur le fait que d'autres êtres que les humains (et plus généralement les animaux) puissent communiquer (Baluška 2013 ; Hustak et Myers 2013 ; Luz Gutierrez Choquevilca 2013 ; Marder 2013 ; Gorzelak *et al.* 2015 ; Reinert 2016 ; Callicott 2017 ; Gagliano *et al.* 2017 ; Krief et Brunois-Pasina 2017 ; Meijer 2019 pour s'en tenir à quelques titres scientifiques récents). C'est dans un deuxième temps que se pose la question de ce qu'ils peuvent avoir à nous dire, manière aussi de spécifier un « nous » — mais les deux types de réflexion n'émanent pas nécessairement des mêmes cercles.

Ce qui m'intéresse au-delà de ces distinctions c'est de montrer comment dire que la nature parle ou qu'elle a des choses à dire ne signifie pas la même chose selon que l'on se place dans une ontologie naturaliste, animiste (cas de l'Amazonie qui fait désormais référence depuis Kohn [2013]) ou analogiste (comme c'était le cas dans l'Europe prémoderne). À chaque fois ce sont

des publics différents qui sont spécifiés, présumés. Je propose ci-dessous un bref passage par l'Europe prémoderne pour ensuite revenir à l'époque moderne.

1.1 Quand les herbes parlaient

Dire que tout (nous) parle n'est pas nouveau et j'ai abordé cette question dans le chapitre précédent, mais j'y reviens pour avancer qu'il y a bien des manières de concevoir les interactions humains/non humains. Au 16^e siècle, c'est un public de chrétiens qui est présumé lorsque l'on dit que tout parle.

Une lecture rapide des *Mots et des choses* confirme l'importance de cette omniprésence des signes à la Renaissance, de même qu'une étude même rapide des procès d'animaux au Moyen Âge. Durant toute la période documentée de ces procès (le dernier a lieu sous la Révolution, c'est un perroquet royaliste qui est jugé) ce sont les animaux en faute eux-mêmes qui sont jugés et non leurs « propriétaires ».

Dans un billet de blog pour un carnet « Hypothèses » que j'avais ouvert pour entamer la réflexion sur une sociolinguistique anthropocénique¹ je faisais état de quelques débats historiques autour d'interactions humains-non humains.

Foucault s'appuie notamment sur le *Traité des signatures* du médecin allemand Oswald Crollius (1609). Pour les auteurs de la Renaissance, dont Crollius est un des derniers représentants, tout se répond dans le monde, et tout est signe. Crollius écrit ainsi :

Les étoiles [...] sont la matrice de toutes les herbes et chaque étoile du ciel n'est que la spirituelle préfiguration d'une herbe, telle qu'elle la représente, et tout ainsi que chaque herbe ou plante est une étoile terrestre regardant le ciel, de même aussi chaque étoile est une plante céleste en forme spirituelle, laquelle n'est différente des terrestres que par la seule matière [...], les plantes et les herbes célestes sont tournées du côté de la terre et regardent directement les herbes qu'elles ont procréées, leur influant quelque vertu particulière.

Mais s'il y a en apparence une forme d'agentivité des herbes, si le monde entier communique dans une parole commune, si la nature peut se lire comme on lirait un livre, c'est surtout parce que toute voix est celle de Dieu. S'il y a un jeu de miroir entre les choses, les êtres et l'univers

¹<https://linganth.hypotheses.org/63>

c'est parce que Dieu a placé ces ressemblances pour que les humains les retrouvent et décodent ce monde caché. Dans le billet de blog cité plus haut j'écrivais :

C'est que le langage, nous dit Foucault, est à l'époque autant une chose du Monde que les herbes et les étoiles : "Il n'y a partout qu'un même jeu, celui du signe et du similaire, et c'est pourquoi la nature et le verbe peuvent s'entrecroiser à l'infini, formant pour qui sait lire un grand texte unique" — un grand texte qui était réuni lorsque le rapport des mots et des choses était transparent, avant la chute de Babel, et qu'il s'agit de savoir interpréter. Mais il faut noter que c'est Foucault qui écrit en termes de langage du monde, pas Crollius. Celui-ci parle certes du "voile du silence de la nature", mais il semble que ce qui parle à travers les plantes ou les étoiles, c'est Dieu — pas les herbes ou les étoiles elles-mêmes. Dieu qui reste l'*institutio*, qui met de l'intention dans la nature, Dieu qui communique avec les humains en leur donnant pour tâche de redécouvrir le savoir dont il a laissé des traces partout. On est bien loin d'une conception animiste... On est par contre dans une vision de l'ensemble de la Création comme un monde interconnecté (parfois vu comme un animal, Fressoz et Vincent 2020), un ensemble de liens, qui cache un dessein divin.

C'est donc à ceci que je veux venir : il y a différentes manières de considérer que « tout parle » et celle que l'on voit émerger aujourd'hui n'est ni celle des sociétés animistes ni celle des sociétés analogistes. Les dieux d'aujourd'hui ne sont plus ceux du 16e siècle et à considérer qu'ils occupent encore des places privilégiées il faut les considérer dans leur multiplicité.

Il faut faire une place à d'autres types d'êtres, y compris dans le retour de la figure de Gaïa, dont Latour se défend qu'elle soit une déité :

When they say the "planet is alive" it does not mean there is one big organism that is to be called Earth, but that its many ingredients are all building their own world. "Connected" does not mean "holistic", any more than "animated" means "having a soul". (Latour 2017a : 10)

1.2 « Qu'escotetz, qu'escotetz pas, qué quò me fai ? »² : faire parler la nature aujourd'hui

Dans cette section je ne traiterai pas des sociétés animistes, qui présentent des configurations particulièrement intéressantes, mais qui ne sont pas directement pertinentes pour un travail sur l'Europe.

²«Que vous écoutiez, que vous n'écoutez pas, qu'est-ce que cela me fait ? ». Cette citation est extraite du recueil de poèmes de Marcela Delpastre intitulé *Saumes pagans (Psaumes païens)*.

J'examine cependant la manière dont un discours sur une nature parlante circule notamment dans le grand public, mais également parmi certains biologistes. C'est tout un ensemble d'êtres dont la voix intervient publiquement aujourd'hui et contribue à forger un espace public qui n'est plus déterminé par les seuls humains. Je laisse de côté les travaux spécialisés sur les signaux chimiques de végétaux notamment (Blande et Glinwood 2016 par exemple) car ils participent d'une nature parlante, mais pas d'une nature messagère. J'envisage cependant ci-dessous un ensemble de voix dans cet espace public anthropocénique.

L'hypothèse Gaia est une manière facile d'entrer dans le « tout parle » actuel. Développée dans les années 1970 par les biologistes James Lovelock (2000) et Lynn Margulis, l'hypothèse Gaia pose que :

la biosphère est une entité autorégulatrice dotée de la capacité de préserver la santé de notre planète en contrôlant l'environnement chimique et physique. [Elle constitue un] ensemble de feedback ou cybernétique qui recherche un environnement physique et chimique optimal pour la vie sur cette planète. (cité par Hache 2019 : 93)

On pourrait revenir sur les intentions de Lovelock qui à l'origine sont relativement éloignées de celles de l'écologie actuelle. Mais la réception de l'hypothèse est intéressante en ce qu'elle a contribué à faire émerger une multiplicité de voix. On peut voir deux types de lectures de ce travail, forte et faible. Même s'il s'en est défendu, la formulation de Lovelock participe d'une lecture forte en attribuant une fin à Gaia.

Une lecture faible de l'hypothèse Gaia insiste sur la coévolution entre biosphère et environnement et sur l'instabilité de l'équilibre. Pour la philosophe Émilie Hache, pour qui l'hypothèse Gaia permet de penser ensemble questions morales et philosophiques :

[e]n hésitant sur la question de sa stabilité, cette Gaia est moralement plus intéressante parce qu'elle réouvre véritablement la question des fins de la « nature ».

On mesure la difficulté de prendre en compte un tel être, scientifiquement, politiquement et moralement. Il bouleverse l'habitude des anciens modernes de ne parler que d'eux à travers les non-humains, et les met à l'épreuve de résister à cet anthropomorphisme.

[...] La version de Margulis et Stengers — une Gaia indifférente — me semble plus intéressante. Tout d'abord parce qu'elle est plus exigeante : elle nous empêche de lui faire dire ce que l'on veut et nous oblige à hésiter sur ses fins. (*Ibid.* : 94)

Émilie Hache ne parle pas de public, mais elle invoque un « nous » qui serait formé par l'idée même que l'Anthropocène « nous » mettrait en danger : « Gaia nous fait réexpérimenter

un ‘nous’ élargi, humain et non humain, qu’une partie des anciens modernes n’ont eu de cesse de séparer pendant près de quatre siècles » (*ibid.* : 97).

Ce « nous » a été particulièrement invoqué avec la pandémie de Covid-19. C’est après l’explosion de commentaires invoquant les messages que la nature adresserait aux humains que j’ai entamé d’écrire dans le blog précédemment cité.

En juillet 2020 j’écrivais :

« La nature nous met en garde ». On a beaucoup entendu cette phrase (ou quelque chose d’approchant) ces derniers mois, notamment au moment où une bonne partie de l’humanité était confinée (et l’est toujours d’ailleurs). Le virus qui nous enfermait aurait ainsi un message à nous faire passer. C’est ce que disait Inger Andersen, haut fonctionnaire à l’ONU en charge de questions environnementales : « Nature is sending us a message ». Dans le *Guardian* George Monbiot qualifie la pandémie « wake-up call » pour une civilisation qui entraîne l’humanité à sa perte.

De fait, le virus n’est que le dernier être en date à rejoindre un long cortège d’autres êtres qui chercheraient à trouver une voix dans le monde actuel. Dans un podcast consacré à un entretien avec la philosophe Vinciane Despret, Thibaut Schepman annonce que « Certains trouvent le monde bien silencieux, depuis que les humains font moins de bruit. En fait quand on écoute un tout petit peu, on entend maintenant une polyphonie. Une polyphonie de chants d’oiseaux ». Pour Despret, cette polyphonie fait signe et fait sens, puisqu’elle considère que « les animaux aussi on souhaiterait qu’ils soient pris en compte dans la composition du monde commun ». Mais les animaux ne sont pas les seuls convoqués. On ne compte plus le nombre de livres parus récemment concernant le langage des plantes, leur faculté à communiquer. [...] Pour illustrer mon propos je citerai simplement le dernier né de cette série, une traduction du livre De Carla Hustak et Natasha Myers sur les liens entre Darwin et les orchidées, intitulé en français *Le ravissement de Darwin* et affublé d’un sous-titre dont on imagine que l’éditeur a dû le trouver vendeur, à défaut d’être racoleur, *Le langage des plantes*.

Il semble qu’un intérêt général pour la communication non humaine remonte à la publication du livre du forestier Peter Wohlleben (2015) *The Hidden Life of Trees*, ou que cette publication ait donné une visibilité à d’autres travaux plus anciens. Depuis, la nature parlante a investi l’espace public et, surtout, tout aurait quelque chose à nous dire ; la littérature grand public s’est emparée de ce trope. Je donne en illustrations deux exemples ci-dessous.



Figure 19 : Publications grand public récentes faisant appel à la métaphore du message de la nature

Ainsi on peut s’interroger sur la tendance actuelle et le besoin apparent d’entendre un message d’une nature qui aurait repris le rôle du Dieu chrétien, mais aussi les messages des autres espèces alors que le rythme d’extinction des espèces animales et végétales s'accélère.

Si ces ouvrages grand public constituent les humains en un public qui devrait être le réceptacle d’un message de la nature et assignent aux animaux, et surtout, aux végétaux des facultés de communication cette tendance est également nettement observable en biologie. En témoignent les travaux de Mancuso & Viola (2018) sur l’intelligence des plantes et de Monica Gagliano (2017) sur la communication des végétaux. Le travail de Gagliano est explicitement engagé puisqu’elle cherche d’une part à desexceptionnaliser le langage humain et à complexifier les langages végétaux dans le but de rapprocher mondes humains et non humains :

On the one hand, I bring the human world closer to nature by showing that much of human language is instinctual and by virtue of its very “materiality,” closer than we think to the language of nonhuman others. On the other hand, by showing the greater complexity of nonhuman communication and thus elevating it closer to human language, I attempt to bring nature closer to the human world via, ultimately, the medium of a more universal understanding of language. (Gagliano 2017 : 86)

Elle est pourtant une des seules, du côté de la biologie, à ne pas souscrire à une approche télémentationnelle du langage³ et à proposer une approche interactionnelle :

meaning emerges during interactions among organisms; hence language is not a fixed property of that organism (e.g., a specific chemical compound) but rather a truly ecological, dynamic process of relationships by which meaning emerges to shape the production of behaviors that, in turn, shape new interactions for new meaning to emerge. (Ibid. 95)

2. Quelle participation des sciences du langage ?

Les questions d'espace public, de voix, de participation, sont des questions centrales en anthropologie linguistique. Pour l'étude des questions d'espace public, c'est l'ethnographie de la communication qui me semble le plus à même de fournir des bases solides. Une telle approche permet en effet de saisir d'un point de vue émique la manière dont les participants envisagent la communication et la thématisent, la manière dont ils considèrent ce qui fait sens ou non, et qui est un producteur légitime de sens (Hymes 1964). C'est néanmoins en dialogue avec les diverses spécialités de la linguistique que je souhaite développer mes travaux.

Ce que Noémie Marignier et moi pointions dans notre article précédemment cité c'est la quasi-absence de participation des sciences du langage aux débats en cours en biologie comme en anthropologie sur les questions politiques liées à l'Anthropocène ou sur les problèmes épistémologiques résultant de tentatives de dépassement de la dichotomie sciences de la nature/sciences sociales. Lorsque Philippe Descola, dans la première séance de son cours au Collège de France en janvier 2016, propose de dépasser les clivages disciplinaires pour appeler à la fondation d'une science générale des êtres et des relations il ne nomme pas la linguistique parmi les disciplines à fédérer. Figurent au contraire les mathématiques, la biologie, la physique, l'anthropologie, la sociologie, la littérature etc. S'agissait-il d'un simple oubli ou d'une représentation de la linguistique comme ne s'intéressant pas à ces questions ?

³J'emprunte le terme à Harris (1981) pour désigner les approches télégraphiques du langage. Dans ces approches, la communication est envisagée comme un code qui permettrait de transmettre inchangées des informations d'un individu à un autre. Pour Harris, ce modèle informe l'ensemble des idéologies linguistiques européennes, y compris celles des linguistes, depuis l'Antiquité grecque.

Noémie Marignier et moi nous étions intéressés à savoir si les sciences du langage avaient en effet quelque chose à dire sur ces questions. Nous répondions positivement, en insistant notamment sur les approches interactionnelles et sur les propositions postdualistes (voir plus bas). Nous aurions également pu insister sur le fait que les interactions au-delà de l'humain sont une donnée de l'ethnographie de la communication depuis longtemps. Hallowell (1968) prend ainsi en compte les messages délivrés par des pierres chez les Ojibwas ; Basso (1996) montre comment un lieu peut parler aux yeux des Apaches. La question de savoir si les lieux, les pierres ou les abeilles parlent *vraiment* n'est sans doute pas pertinente. Il importerait en revanche de comprendre comment divers types d'êtres sont constitués et reconnus comme tels (ou non) par des humains, comment ils produisent du sens, et comment ce sens circule dans des interactions de diverses natures. Il faudrait alors partir de la manière dont les acteurs sociaux eux-mêmes envisagent la communication (verbale ou non verbale, mais ces catégories sont elles-mêmes sujettes à diverses interprétations émiqes).

La question qui m'intéresse ici est celle de la production et de la circulation du sens dans un espace public entre espèces dans un monde dans lequel la nature ne peut plus être tenue à distance (Latour 1991). Des linguistes ont d'une certaine manière traité cette question à travers l'étude de la communication animale et pas seulement pour établir des frontières étanches entre langages animaux et humains. Je ne reviens pas ici sur la masse de littérature existant sur la question et qui traite de la communication animale ou de l'évolution de la communication (Hauser 1998).

À ma connaissance il n'existe pas de travaux sur un espace public qui prendrait en compte la formation de publics au-delà de l'humain. J'aborderai cependant quelques manières saillantes dont certains linguistes se sont emparés de la question : en analyse conversationnelle, en analyse du discours puis en linguistique appliquée (*applied linguistics*). Mon but est de montrer qu'il existe des propositions d'outils pour le but que je me fixe, celui d'un travail sur des espaces publics inter- ou multispécifiques.

Des travaux récents émanant de la linguistique interactionnelle (Mondémé 2020) proposent notamment de prendre en compte une semiosis interspécifique. Comme l'écrit Mondémé cependant :

si cet efficace de la communication interspèce semble incontestable, il n'en reste pas moins aussi fascinant que mystérieux et difficilement explicable avec les outils actuels des sciences de la communication (Mondémé 2020 : § 2)

Sa propre approche consiste à étudier la communication interspèces comme une série d'ajustements permanents, faisant écho à Gagliano (2017) citée plus haut :

Soit, et c'est l'option que nous défendons ici, on choisit de renoncer au mythe d'un code supposément partagé, et l'on considère chaque forme communicative comme un ajustement mutuel, interactionnellement co-construit [...]. Cela ne veut toutefois pas dire qu'il serait dénué de toute historicité : ce n'est que rarement un ajustement ponctuel, local, et chaque fois recommencé ; au contraire il est façonné au gré des expériences. *Ibid.*

L'option suivie par Mondémé consiste donc à circonvenir une approche du langage en tant que code pour se concentrer sur l'interaction située. Son approche en termes de semiosis interspèces fait en outre écho à celle d'Eduardo Kohn (2013) dont le travail est une remise en cause de la linguistique telle qu'elle est pratiquée depuis Saussure. Kohn ne s'intéresse pas aux espaces publics, mais à la circulation du sens entre humains et non humains chez les Runas en Amazonie. Dans le sillage du perspectivisme de Viveiros de Castro (2009) il s'interroge sur la manière dont les Runas envisagent leurs rapports aux non humains et sur la manière dont les non humains interagissent avec les humains. Ce qui intéresse Kohn c'est la production et la circulation de signes non symboliques, c'est-à-dire, dans le vocabulaire de la sémiotique de C.S. Peirce, de signes non conventionnels. Kohn (2013, 2015) part du principe que la linguistique s'est intéressée principalement au signe conventionnel depuis Saussure, et qu'une linguistique qui prendrait en compte, dans son étude de la communication, les signes indexicaux (le sens naît de ce que le signe renvoie à son référent par un lien de cooccurrence ou de contiguïté) et iconiques (les signes qui font sens par un rapport de ressemblance) prendrait nécessairement d'autres directions :

Nous devons provincialiser le langage car nous confondons représentation et langage, et cette confusion s'immisce dans nos théories. Nous universalisons cette propension spécifiquement humaine en postulant d'abord que toute représentation est d'origine humaine et en supposant ensuite que toute représentation a des propriétés langagières. (Kohn 2013 : 69, traduit par Marie-Anne Paveau⁴)

Kohn admet lui-même s'appuyer sur les textes les plus étranges de Peirce, par exemple ceux qui affirment que « All this universe is perfused with signs, if it is not composed exclusively of signs » (Peirce 1998 : sect. 5.448). Pour étranges qu'ils soient ils me semblent important pour

⁴ Cette traduction est donnée dans une série de billets de blog qui pensent une post-linguistique depuis l'Analyse de discours : <https://penseedudiscours.hypotheses.org/15463>.

penser un espace public qui prenne en compte la formation du sens au-delà du seul langage reconnu comme tel.

En sciences du langage c'est sans doute Marie-Anne Paveau qui pousse le plus loin les conséquences des propositions de Kohn et qui, à partir de ses propres travaux sur les machines et les objets met en avant ce qu'elle appelle postlinguistique dans une série de billets et d'articles. Pour aboutir à la linguistique à laquelle elle œuvre,

il est nécessaire de la décentrer de son objet d'origine, le logos, et de la faire porter sur un objet plus englobant, dans une approche écologique. Cet objet, c'est l'énoncé-dans-son-environnement, l'un étant indissociable de l'autre, la matière langagière étant indissociablement co-intégrée avec les autres matérialités de la vie, y compris végétales. On l'aura compris, il s'agit alors d'une linguistique elle-même provincialisée, c'est-à-dire ouverte sur d'autres centres qu'elle-même. Provincialiser la linguistique, c'est envisager une étude du langage qui intègre d'autres manières de signifier que symbolique, d'autres agents de signification que les humains (les objets, les animaux, la nature) et d'autres disciplines que la linguistique. Provincialiser la linguistique, c'est la décoller du logos et la transdisciplinariser ; c'est la situer empiriquement à partir du point de vue des sujets [...] et contester sa colonialité épistémique [...].

Marie-Anne Paveau propose donc d'élargir le champ de la linguistique pour l'ouvrir à d'autres modalités sémiotiques.

C'est également ce que, en sociolinguistique, propose de faire Alistair Pennycook (2016, 2018). Dans les deux textes cités il pose les bases d'une réflexion pour une vision de la discipline comme *posthumaniste*. Mon propre point de départ n'est pas si différent de celui de Pennycook même si pour lui la question est d'entrer dans une discussion sur ce qu'être humain veut dire. Pour Pennycook,

Posthumanist materialism follows a line of thought running from Spinoza to Deleuze rather than Hegel to Marx, suggesting an alternative politics centred less on material infrastructure, political economy, and the demystification projects of ideology critique (which reduces *political* agency to *human* agency) and instead on a politics that reorients humans towards their ethical interdependence with the material world. (Pennycook 2016 : 445)

En cela, il rejoint d'autres travaux comme ceux dans le domaine des *Science and Technology Studies* de Braun et Whatmore que je cite ici longuement :

Since its inception, political theory has also concerned itself with the composition of collectivities, or political association, whether understood in terms of sovereigns and citizens, publics and parliaments, or communities and nations. In its own accounts, however, political theory

is often said to begin with (and as) an active purification of human society from the material world, in which the idea of humankind's removal from a state of nature marks the threshold of civilization and the possibility of political order [...]. [...] The idea that "things" might condition political life is seen to return us to a primitive state, attributing magical qualities to inanimate objects. Despite this, we believe that modern political theory provides many openings to imagine the matter of politics differently. At least since Machiavelli, Hobbes, and Spinoza, it has understood collectivities—nations, peoples, and the state, or the relation between sovereign and multitude—in decidedly materialist terms, as a question of their ongoing assemblage rather than as primarily theological or philosophical questions. [...] (Braun et Whatmore 2010 : 15)

Pourtant pour Braun & Whatmore ces approches ne vont pas assez loin car elles placent toujours les humains au centre de leurs préoccupations.

Even approaches that emphasize preindividual or transindividual fields that precede the individual (e.g., Balibar 1994, 1997) tend to imagine these in anthropocentric terms. The effect has been to cast anything nonhuman out of the political fold or to relegate it to the status of resources or tools, entering political theory only to the extent that it has instrumental value but not in terms of its constitutive powers. (*Ibid.* : 15)

À la différence de Pennycook, Braun & Whatmore entrent dans le vif de questions d'économie politique. Notamment, ils interrogent la composition de collectifs qui incluraient d'autres types de membres dont il faut questionner les possibilités de participation en prônant une approche du politique qui ne se concentrerait pas sur la seule production/circulation de ressources :

How is that which becomes included or excluded from collectivities determined? What sorts of institutional forms and political practices might be imagined to bring science and technology into democracy, itself a contested term? Conversely, is democracy something that must account for "things," or are things there from the beginning? (*Ibid.*)

Pennycook et Makoni avait déjà questionné la notion de langue dans un ouvrage intitulé *Disinventing and Reconstituting Languages* (Makoni et Pennycook 2007). C'est dans la continuité de ces travaux qu'il s'insère dans la discussion sur le posthumanisme pour plaider pour une approche des pratiques langagières en termes de fluidité des répertoires individuels et de multimodalité. Son objectif est de dépasser ce qu'il envisage comme une dichotomie langage/matérialité :

A reshaped posthumanist applied linguistics would do well to seize this opportunity to rethink these relations [of language and materiality], to reconstruct a way of thinking on which a field that engages seriously with a notion of practice can contribute greatly to broader questions around language, practice, materiality, and agency. (Pennycook 2016 : 459)

Il me semble que ce qui manque de manière centrale dans ce programme c'est la question politique. Pennycook poursuit d'une certaine manière les travaux qu'il avait réalisés avec Sifree Makoni sur les contacts de langues en termes de *translanguaging* en arguant pour la nécessité d'une ouverture vers les non humains, notamment vers les machines. Dans son ouvrage (2018) comme dans son article de 2016 il indique bien qu'il *faudrait* repenser les rapports humains/non humains au prisme des ontologies indigènes, en demeurant à un niveau programmatique (Pennycook 2021), mais la question des moyens reste à définir, illustrant par-là la difficulté de la tâche.

Les travaux de Makoni et Pennycook sont enracinés dans les Suds, il semble intéressant de s'inspirer de travaux basés sur d'autres ontologies pour questionner les rapports interspécifiques en Europe. Mais il me semble tout aussi indispensable de partir de la notion de publics pour politiser ces rapports dès le début de la réflexion. Comme l'écrit notamment Marie-Anne Paveau (Paveau 2018 : paragr. 7) :

Je continue de filer la métaphore à mon tour [d'Eduardo Kohn appelant à une provincialisation du langage] en souhaitant une provincialisation, non plus seulement du langage, mais de la linguistique elle-même, qui me semble bien amorcée par des pratiques de linguistique populaire. La prise en compte, dans le travail linguistique lui-même, des métadiscours des gens ordinaires, embarquant leurs expériences de vie, leurs points de vue, leurs positions morales, leurs situations politiques, et tout ce qui fait leur vie, permet à la linguistique de sortir du logocentrisme qui la prive de l'épaisseur de la vie des sujets (la linguistique de l'énonciation s'arrêtant aux portes de leur vie, justement).

3. Repolitiser

Si l'on se demande quel est l'espace public de l'Anthropocène et quels sont ses publics, il me semble important de récuser d'emblée une position dans laquelle on poserait comme préalable la nécessité de mettre de côté le conflit, social notamment. « Inclure » d'autres espèces (Haraway 2003), « ouvrir » l'espace public ne présuppose en aucun cas une heureuse concorde entre

les êtres. La question que je pose reste donc la même qui sert de fil rouge à ce mémoire : qu'est-ce qu'être membre d'un collectif, quand bien même les modalités d'appartenance incluraient des non humains ?

C'est de nouveau vers Rancière que je me tourne pour une définition praticable de la politique, même si lui traite des seuls humains. Dans ses *Onze thèses sur la politique* (Rancière 1997) il décrit, dans la neuvième thèse, la politique comme la reconnaissance de la communalité avec un Autre qui aurait quelque chose à dire :

Qui est en présence d'un animal possédant le langage articulé et son pouvoir de manifestation sait qu'il a affaire avec un animal humain, donc politique. La seule difficulté pratique est de savoir à quel signe on reconnaît le signe, comment on s'assure que l'animal humain qui fait du bruit devant vous avec sa bouche articule bien un discours, au lieu d'exprimer seulement un état. Celui que l'on ne veut pas connaître comme être politique, on commence par ne pas le voir comme porteur des signes de la politicit , par ne pas comprendre ce qu'il dit, par ne pas entendre que c'est un discours qui sort de sa bouche. Et il en va de même pour l'opposition, si aisément invoquée, de l'obscur vie domestique et privée et de la lumineuse vie publique des égaux. Pour refuser à une catégorie, par exemple les travailleurs ou les femmes, la qualité de sujets politiques, il a suffi traditionnellement de constater qu'ils appartenaient à un espace "domestique", à un espace séparé de la vie publique et d'où ne pouvaient sortir que des gémissements ou des cris exprimant souffrance, faim ou colère, mais pas de discours manifestant une *aisthesis* [perception sensorielle] commune. Et la politique de ces catégories a toujours consisté à requalifier ces espaces, à y faire voir le lieu d'une communauté, fût-ce celle du simple litige, à se faire voir et entendre comme êtres parlants, participants à une *aisthesis* commune. Elle a consisté faire voir ce qui ne se voyait pas, entendre comme de la parole ce qui n'était audible que comme du bruit, manifester comme sentiment d'un bien et d'un mal communs ce qui ne se présentait que comme expression de plaisir ou de douleur particuliers. (Rancière 1997 :100-101)

Cette définition est délicate à manipuler, notamment parce qu'elle met en jeu la notion de discours (si l'on parle de communication non humaine on parle rarement de discours non humain). Cependant la politique est précisément, dans cette définition, l'art de « faire entendre comme de la parole ce qui n'était audible que comme du bruit » et c'est précisément ce que l'Anthropocène fait. Il fait entendre comme de la parole ce qui n'était auparavant qu'un bruit de fond. Il fait entendre cette parole non pas comme la manifestation d'un Dieu qui se nicherait au fond de chaque chose, mais comme autre chose d'assez indéterminé. Une parole dont les

humains sont tantôt exclus (la communication animale), tantôt constitués en un public (les messages de la nature, la communication interspécifique).

Cette conception de la politique reste proche de celle implicitement présente chez Pennycook. C'est dans la question du dissensus que l'on peut s'en éloigner. Pour Rancière, en effet :

L'essence de la politique est le dissensus. Le dissensus n'est pas la confrontation des intérêts ou des opinions. Il est la manifestation d'un écart du sensible à lui-même. La manifestation politique fait voir ce qui n'avait pas de raisons d'être vu, elle loge un monde dans un autre, par exemple le monde où l'usine est un lieu public dans celui où elle est un lieu privé, le monde où les travailleurs parlent et parlent de la communauté dans celui où ils crient pour exprimer leur seule douleur. (Rancière 1997 : 101)

Quelle meilleure manifestation d'un écart du sensible à lui-même que le constat que les oiseaux ou les insectes se taisent parce qu'ils ont disparu, ou que la mort de milliers de poissons dans une rivière ? Je suis donc Rancière lorsqu'il écrit que « l'argumentation politique [...] est la construction d'un monde paradoxal qui met ensemble des mondes séparés », comme dans le cas de la montagne du Cerro Quilish au Pérou analysé par Tatiana Li (2013). Li montre comment la lutte contre l'exploitation minière de la montagne et la destruction des sources qu'elle abrite a amené des humains et non humains à agir ensemble — populations indigènes, paysans, militants écologiques, prêtres catholiques, par-delà leurs intérêts divergents. Mais l'analyse de Li permet également de nuancer Rancière lorsqu'il écrit que

[...] la politique ne peut s'identifier au modèle de l'action communicationnelle. Ce modèle présuppose les partenaires déjà constitués comme tels et les formes discursives de l'échange comme impliquant une communauté du discours, dont la contrainte est toujours explicitable. Or le propre du dissensus politique, c'est que les partenaires ne sont pas constitués non plus que l'objet et la scène même de la discussion. (Rancière 1997 : 101)

Dans l'exemple du Cerro Quilish, la montagne n'est pas encore constituée en tant que quoi que ce soit au moment où commence la lutte :

Cerro Quilish's multiple forms made it possible for the campaign to draw a diverse base of supporters and travel through international activist and media networks. I am not suggesting that Quilish's multiplicity was planned or intentionally fabricated; rather the various actors and events I have described helped shape and bring to the forefront the particular forms that Cerro Quilish was to take at the various stages of the controversy. (Li 2013 : 410)

Une approche politique implique donc un engagement situé avec un site, un événement, et une enquête ethnographique documentant le dissensus, la manière dont ce dissensus est interprété, la manière dont différents acteurs sont reconnus comme producteurs légitimes de sens et la façon dont ce sens est intégré dans un processus de décision collectif.

4. Relangagiser

Dans la section précédente j'ai argumenté en faveur d'une politisation des approches langagières de processus mettant ensemble humains et non humains. À l'inverse je voudrai maintenant revenir sur la nécessité de « langagiser » les approches anthropologiques ou philosophiques. Car si les travaux appelant à une diplomatie interspécifique, à une république écologique, à un vivre-ensemble au-delà de l'humain se multiplient, leur d'intérêt théorique, mais sans réelle conséquence pour les questions communicationnelles en font, à mon sens, des coquilles largement vides.

Nombre de philosophes et anthropologues ont ainsi pris la mesure de la nécessité d'un rapprochement entre sciences de la nature et sciences de la société. Ils ont oublié que la Modernité ne distingue pas deux provinces du savoir, mais trois (Bauman & Briggs 2003). Il me semble impossible de recoller deux des morceaux sans prendre en compte le troisième, celui du langage et des signes.

Je prendrai quelques exemples tirés d'ouvrages récents, mais on pourrait faire remonter ce déficit d'attention au langage au moins à Christopher Stone (1972) avec son texte fondateur *Should Trees Have Standing?* La question que pose Stone est celle des droits d'entités naturelles et Stone la pose dans les termes des luttes pour les droits civiques des années 1960. À chaque fois qu'une revendication de droits pour des catégories minorisées est posée elle est jugée étrange, dangereuse ou risible. Mais l'idée de *standing* implique de pouvoir plaider, ce qui nous entraîne inmanquablement sur un terrain sémiotique. Même dans le cas où les arbres seraient dotés d'interprètes, il faut bien interpréter quelque chose à moins de retomber dans un régime où il est de fait question des humains, transformant les arbres en un terrain sur lequel des humains s'affrontent. Si Stone traite la question de l'absence de langage (1972 : 464) à travers l'attribution d'avocats, il ne dit rien de la question du sens qui émanerait des « objets naturels » (sa terminologie). Pour lui, « we should have a system in which, when a friend of a natural object

perceives it to be endangered, he can apply to a court for the creation of a guardianship » (*ibid.*) ce qui est une manière d'éluder la question des moyens d'expression.

Cette attention au langage n'est pas plus développée dans divers textes plus récents qui, en philosophie ou en sciences politiques, utilisent diverses métaphores pour élargir les collectifs modernes au-delà des humains. Dans un ouvrage récent sur l'Anthropocène la philosophe Donna Haraway nous enjoint par exemple à créer des relations de parenté (avec le mot d'ordre *Make kin, not babies !*) :

Bacteria and fungi abound to give us metaphors; but, metaphors aside (good luck with that!), we have a mammalian job to do, with our biotic and abiotic sympoietic collaborators, collaborators. We need to make kin symchthonically, sympoetically. (Haraway 2016 : 102)

Haraway reprend d'une certaine manière l'injonction d'Ursula le Guin à raconter des histoires, mais elle ne pose pas les modalités de cette fabrication de parenté (*kin*).

Enfin c'est peut-être chez le philosophe Baptiste Morizot que la question est le plus développée à travers la métaphore de la diplomatie. Comme on va le voir, les modalités de cette diplomatie ne sont pas spécifiées.

Le fait est assez rare pour être souligné, Morizot est un philosophe de terrain. Son travail est avec les loups dans les espaces qu'ils réinvestissent. Il s'interroge sur la capacité des humains à cohabiter avec le loup dans les espaces que ce dernier recolonise. Dans son livre *Les diplomates* il écrit notamment :

La relation diplomatique consiste en une négociation pour résoudre sans violence des problèmes de cohabitation entre communautés. Elle exige un terrain d'entente, des interprètes, un langage commun, et des moyens de pression. Le problème est d'établir, par mission diplomatique, un contact pour converser avec l'étranger, c'est-à-dire au moins établir une communication, faire passer un message, lui signifier des limites. Cette communication exige ni plus ni moins qu'une langue pliée en deux : littéralement lyc/anthrope : utilisant des signifiants (*stimuli* d'effarouchement, signes territoriaux...) partageables pour viser des signifiés partagés par les hommes et les loups (notions de territoire, ou de *stimulus* discriminant de tenue à distance. (Morizot 2016 : 30-31)

L'ensemble du travail de Morizot plaide pour une diplomatie interspécifique, invoquant le langage sans réellement entrer dans une science du langage, en restant à une sémiotique saussurienne inadaptée. Ainsi lorsqu'il écrit, dans un autre texte :

[les loups] ne se lèvent pas au sens où ils élèveraient la voix (ils ne parlent pas comme un Athénien use du logos pour manifester son droit de cité, ni comme une minorité politique trouve enfin son empowerment dans la parole publique). Ils se lèvent au sens où ils se redressent sur un monde auparavant aplati par la métaphysique des modernes, où il n’y avait que des personnes humaines debout, seuls êtres politiques et fins qui méritent l’attention, et de la matière plate, ressource, pur moyen qui n’exige qu’exploitation rationnelle ou sanctuarisation locale à des fins de ressourcement spirituel. (Morizot 2017 : 79)

Mais la perplexité de Morizot devant le langage, reconnaissant aux non humains des capacités interactionnelles impliquant d’autres types d’êtres sans pour autant pouvoir les thématiser ou les théoriser, est commune à un large corpus de textes.

Dans *Nous ne sommes pas seuls*, Antoine Chopot (philosophe) et Léna Balaud (agronome) s’interrogent sur la politique à l’ère de l’Anthropocène :

La politique, au sens de la lutte, de la pensée et de l’action collective égalitaire, a toujours cherché à répondre à la question de *ce que peut un collectif*. [...] Mais la politique requiert aujourd’hui une autre idée du collectif, une sensibilité élargie à *tout ce qui fait qu’un monde tient*. Un « monde », c’est-à-dire un tissu de lieux, de liens, que l’on habite sans les avoir construits seuls. Ce que nous défendons, ce sont *des mondes sociaux multiespèces*. (Balaud et Chopot 2021 : 14-15 ; italiques dans l’original)

Leur manière de faire vivre ces mondes passe par la mise en place de parlements multiespèces. Mais ces parlements sont fondés sur le modèle qu’explicité Bruno Latour (2018), à savoir un mode de représentation des non humains par des humains. Pour Latour, ce sont d’abord les scientifiques qui ont vocation à faire parler ces entités, ce qui serait un retournement radical des principes qui guident les sciences de la nature depuis le 18e siècle — dans la perspective moderne, la science décrit, elle n’interprète pas. Plus récemment, Latour propose que :

peuvent être porte-parole ceux et celles qui s’effondrent si un non humain s’effondre. En somme, c’est le fait d’être « co-affectés » — affectés en commun *avec* un fleuve par la mise à mal des attachements réciproques — qui devient le critère de légitimité autorisant à parler pour ceux qui ne peuvent pas siéger à côté des humains dans l’enceinte d’un parlement ou d’un tribunal. (cité par Balaud et Chopot, *ibid.*)

Les stratégies proposées restent donc dans le domaine de la représentation finalement très moderne, sans jamais questionner les modalités elles-mêmes de la représentativité, encore moins celles de la parole et de sa circulation au sein de ces enceintes.

Si, donc, il me semble important de penser une anthropologie linguistique au-delà de l'humain au vu de l'émergence de voix qui se font de plus en plus entendre, il me semble tout aussi important de questionner les manières dont le langage est envisagé par les philosophes, anthropologues ou encore biologistes travaillant sur les questions d'Anthropocène.

5. Terrain ethnographique : le Parlement de Loire

Comme je l'annonçais en introduction, la position de chercheur en anthropologie linguistique/sémiotique est délicate. Je ne prétends pas énoncer une voie à suivre pour une approche politique des rapports interspécifiques. Ce qui m'intéresse ce sont les pratiques qui organisent et légitiment la production et la circulation du sens et la manière dont elles structurent des collectifs et des institutions — en Amazonie, au 16^e siècle européen, ou en Europe aujourd'hui. C'était le cas dans le terrain sur le vin naturel raconté au chapitre précédent, avec les limites que j'ai pointées. Il me semble donc que la voie ethnographique peut permettre d'examiner les pratiques actuelles au sein des initiatives qui se multiplient et qui tentent de faire une place à d'autres voix. Celles-ci mettent en jeu des idéologies linguistiques situées et elles en développent d'autres. La première étape vers toute réflexion d'ensemble me semble nécessairement passer par un travail ethnographique auprès d'une de ces pratiques multispécifiques pour documenter les questions qui émergent, les formes de la communication, les usages, les retours réflexifs (idéologies, au sens de Silverstein 1979) — pour aborder le langage comme un fait social total. Comme l'écrit le juriste allemand Jens Kersten dans un article récent :

the Anthropocene concept is not only about facts, but automatically about ethics and laws; not only about science, but automatically about politics and governance. (Kersten 2021 : 41)

Il me semble indispensable donc d'ouvrir des terrains dans les arènes politiques qui cherchent à donner une place à des entités au-delà de l'humain. Celle que je propose d'étudier se nomme elle-même le Parlement de Loire. Cette initiative a été lancée en 2019 à l'instigation du romancier Camille de Toledo et porté par le POLAU-Pôle Arts et Urbanisme, structure associative artistique et urbanistique basée à Saint-Pierre-des-Corps en Touraine, avec pour objectif de créer une institution interspécifique.

Cette initiative s'inscrit dans le fil de nombreuses autres qui visent à reconnaître des droits à « la nature », à certains écosystèmes, ou dans certains cas à reconnaître une personnalité juridique à certains écosystèmes. Il n'est pas impossible, en droit moderne, de reconnaître ce type de personnalités puisque les entreprises notamment en bénéficient, ce qui rend par ailleurs problématique l'assimilation d'écosystèmes à des entreprises. Depuis 2008 l'Équateur reconnaît des droits à la nature, inscrits dans sa Constitution. Des droits ont été reconnus à des montagnes en Nouvelle-Zélande, des fleuves et des lacs en Inde, au Pakistan, aux États-Unis et au Canada. Aux Pays-Bas la municipalité de Noardeast-Fryslan a adopté une motion en juillet 2019 accordant une personnalité juridique à une partie de la mer de Wadden. Des propositions de reconnaissance de droits spécifiques ont été faites pour le Rhône et pour la Seine⁵.

En Nouvelle-Zélande, dans les Amériques ou en Inde ces démarches s'enracinent explicitement dans des ontologies indigènes et s'inscrivent dans une perspective de décolonisation du droit et des épistémologies. En Europe, c'est une démarche qui s'inspire souvent des mouvements décoloniaux, mais dont les modalités restent à inventer, générant en général des questions politiques complexes — sur le droit du travail, les droits d'occupation des lieux par exemple. Je me contenterai pour ce chapitre de parler des questions de communication, même si elles sont bien entendu intimement liées aux autres questions d'économie politique.

La démarche du Parlement de Loire se veut à la croisée des arts, des sciences et des droits de la nature. Il s'agit d'une initiative visant la protection du fleuve et de ses écosystèmes visant notamment à faire en sorte que la Loire puisse se défendre en justice :

Issue d'un cycle d'auditions publiques pour envisager la reconnaissance d'une personnalité juridique du fleuve, la démarche du Parlement de Loire articule les droits de la nature aux enjeux de cohabitation avec le fleuve et à l'appui d'un territoire. Cette démarche renouvelle les modes de pensée et d'action autour de la gestion du fleuve, en déconstruisant notre approche anthropocentrée à l'environnement.⁶

Le Parlement de Loire vise un objectif dont les modalités en termes de régime linguistique sont diverses. Ainsi d'une part il est écrit que le fleuve doit pouvoir s'exprimer à travers les différentes espèces qui le constituent :

⁵Voir l'article de Libération : https://www.liberation.fr/debats/2019/08/07/pour-preserver-la-seine-donnons-lui-des-droits_1744015/

⁶La démarche du Parlement de Loire : <http://polau.org/wp-content/uploads/2021/06/Dossier-4p-de%CC%81marche-basse-qualite%CC%81-1.pdf>

Et si, pour la première fois en Europe, un fleuve avait la possibilité de s'exprimer et de défendre ses intérêts à travers un système de représentation interespèces ? ⁷

Mais les espèces ne représentent pas, elles sont représentées :

Imaginé comme un processus constituant pour la création d'un parlement du fleuve, ce projet vise à définir les formes et fonctionnements d'un parlement pour une entité non-humaine (La Loire), où la faune, la flore et les différents composants matériels et immatériels seraient représentés. (*Ibid.*)

Les métaphores langagières traversent l'intégralité du projet. Il s'agit notamment de « mettre en récit » des paysages, de comprendre « ce que nous dit l'eau ». La photographie qui accompagne la démarche est particulièrement parlante et laisse entendre que c'est le fleuve lui-même qui, in fine, s'exprime :



Figure 20 : Illustration du Parlement de Loire

Le modèle est cependant celui de l'assemblée délibérative, à laquelle ici le fleuve lui-même est convié. Ce modèle (parlementaire) est étrangement lié aux régimes politiques de la modernité par ailleurs dénoncés. Le principe parlementaire reste lié au débat rationnel des lumières, à l'idée de medium linguistique neutre et potentiellement universel. Nous sommes bien loin de l'animisme revendiqué par le projet et s'inscrivant au contraire dans la continuité des régimes linguistiques de la modernité.

⁷ <http://polau.org/incubations/les-auditions-du-parlement-de-loire/>

Ceci n'est bien entendu pas en soi un problème et permet de soulever de nombreuses questions. Les questions que je pose sont donc les suivantes : Quelle est la nature des délibérations proposées ? Qu'est-ce qui est considéré comme du sens, et non comme du bruit ? Quels sont les producteurs légitimes de sens, et comment ce sens est-il organisé ?

6. Conclusion

J'espère avoir montré dans ce chapitre qu'à travers un intérêt pour la structuration d'un espace public anthropocénique mes propositions continuent pleinement les travaux sur la standardisation comme régime linguistique. Si la standardisation est un régime parmi d'autres, comment comprendre ce qui se joue actuellement ? Est-ce une adaptation de ce régime ? La transition vers d'autres formes de régimentation du sens et du langage ? De simples coups d'épée dans l'eau à la marge ? Comment le langage et la formation du sens contribuent-ils à réorganiser les modes d'appartenance à des collectifs là où ils sont expérimentés sous d'autres formes ? L'époque actuelle est en cela un formidable laboratoire pour étudier la manière dont, en Europe, mais aussi ailleurs, sous la poussée des mouvements indigènes, les espaces publics évoluent, se reconstituent, légitiment ou non de nouveaux participants.

Conclusions

Dans ce mémoire, j'ai voulu revenir sur les trois grandes questions qui ont guidé mon travail depuis la fin de ma thèse de doctorat en 2010. Toutes trois représentent diverses manières de travailler les deux problématiques que j'avais posées en introduction : comment être membre d'un groupe dont la langue serait un critère définitoire essentiel ? Qu'est-ce qui fait d'une langue une institution, et que fait cette institution ? L'ensemble de mon travail est donc traversé par des questions de politique du langage : qui ? comment et avec qui ? et avec quels effets ?

J'ai d'abord voulu approfondir mes travaux sur la revitalisation linguistique en Provence et en Écosse, en étendant le champ de mes investigations au reste de l'Occitanie. J'ai voulu d'une part comprendre comment et pourquoi la question de langue avait pris la place qu'elle occupe dans ces mouvements. J'ai voulu comprendre également les contradictions du mouvement de revitalisation de l'occitan : sa précocité, ses modes de fonctionnement, ses échecs (face aux locuteurs traditionnels, face à l'État).

Dans un deuxième temps j'ai cherché à montrer les ambiguïtés liées à la standardisation et auxquelles tout mouvement de défense d'une langue minoritaire est confronté : comment standardiser sans renoncer à l'authenticité qu'indexent ces langues ? Comment à l'inverse ne pas standardiser dans un monde dans lequel la reconnaissance (de langue, de communauté) passe par la capacité à disposer d'une langue standardisée utilisable dans les institutions de la modernité (gouvernement, enseignement, media, espace public) ?

Enfin, la question de la manière dont la standardisation linguistique participait d'une forme d'organisation et de structuration des espaces publics modernes m'a amené à me demander ce que l'Anthropocène faisait à ce régime linguistique vieux de 300 ans. La standardisation comme manière d'organiser la parole publique fait partie d'un mouvement plus large de classification et de recatégorisation du monde, un monde dans lequel nous vivons toujours. Ce monde repose sur des dichotomies (notamment celle qui sépare nature et société) avec lesquelles nous vivons toujours, mais que la crise environnementale et climatique amène à questionner. Comment ce régime du standard accommode-t-il des participants au débat public au-delà des humains ?

Ces trois questions sont intimement liées. Elles sont toutes trois des conséquences d'une pensée sur le langage qui remonte aux débuts de la période de la Modernité, pensée qui cherchait à réorganiser le monde d'alors pour répondre à des enjeux urgents dont les guerres de religion étaient l'un des symptômes (Toulmin 1990).

J'ai intitulé mon séminaire de recherche de Master à l'université Sorbonne Nouvelle « Politique du langage 1 & 2 ». J'alterne ainsi année après année approches historiographiques et approches ethnographiques. Ces deux perspectives continueront d'informer mon travail sur les espaces publics : espaces publics créés au début de la période moderne puis renouvelés sous la Révolution française qui consacrent en France la victoire du français et la marginalisation des langues périphériques ; espaces publics nationalistes dans l'Écosse contemporaine ; espaces publics de l'Anthropocène en Europe.

Ce sont ces trois lignes qui continueront à guider les questions que je poserai à l'avenir et les travaux que j'encadrerai. Chacune peut être pensée indépendamment, mais elles peuvent tout aussi bien se croiser et croiser les trois thématiques de ce volume : revitalisation, standardisation, nature/culture/langage.

On a vu plus haut les liens entre la manière dont les sciences concevaient la nature au 18^e siècle et la volonté d'uniformisation des langues modernes par la standardisation. On a vu également comment les langues périphériques ont été renvoyées au *savage slot* qu'analyse R.M. Trouillot. On a vu enfin que dans un régime linguistique anthropocénique les entités naturelles sont de plus en plus convoquées, invoquées même comme productrices de sens.

Je finirai sur un exemple concret de mémoire que j'ai encadré il y a deux ans et qui montre la fécondité du croisement entre les perspectives dégagées dans ce mémoire. Un étudiant colombien inscrit en Master à la Sorbonne Nouvelle était venu me demander de l'encadrer. Il souhaitait travailler sur les politiques linguistiques multilingues et multiculturelles en Colombie. Je l'ai dirigé vers la lecture du perspectivisme amazonien et vers les auteurs du tournant ontologique en anthropologie en lui suggérant qu'il serait intéressant de comprendre avant tout comment les diverses populations indigènes que les politiques linguistiques devaient servir conceptualisaient le langage. En effet, comment faire une politique linguistique si l'on pose d'emblée qu'il n'y a qu'une seule manière d'envisager le langage et les partenaires communicatifs légitimes ? Cet exemple, un parmi d'autres, montre surtout, à mon sens, la nécessité de réunir, à l'avenir, réunir un groupe d'étudiants travaillant depuis une perspective d'ethnographie de la

communication sur les politiques du langage à la marge, et qui soient ouverts à des épistémologies et des ontologies diverses.

En effet, c'est finalement un intérêt pour la marginalisation et l'émancipation de différentes voix au sein de divers collectifs qui unifie mes travaux, suivant en cela le programme de Robert Lafont (1971 : 99) : « non pas tant reconquérir l'occitanophonie pour elle-même que libérer une parole condamnée socialement ». Il reste tant de voix à explorer, tant de collectifs, y compris multispécifiques, à comprendre.

Références bibliographiques

- ADAM J.N., 2003 *Bilingualism and the Latin Language*. Cambridge, Cambridge University Press.
- AITKEN A.J., 1990 « The Good Old Scots Tongue: Does Scots have an Identity? » in E. Haugen, J. D. McClure, et D. S. Thomson (dir.): *Minority Languages Today*. 72-90. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- ALBY S. et I. LEGLISE, 2014 « Politiques linguistiques éducatives en Guyane. Quels droits linguistiques pour les élèves allophones ? » in I. Nocus, J. Vernaudon, et M. Paia (dir.): *Apprendre plusieurs langues, plusieurs langues pour apprendre: l'école plurilingue en Outre-mer*. 271-296. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- ANDERSON B., 1983 *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*. London, Verso.
- ANGUS J.S., 1914 *A Glossary of the Shetland Dialect*. Paisley, Alexander Gardner.
- APPADURAI A., 2006 *Fear of Small Numbers: An Essay on the Geography of Anger*. Durham & London, Duke University Press.
- ARACIL L.V., 1965 *Conflit linguistique et normalisation dans l'Europe nouvelle*. Nancy.
- AUROUX S., 1995a « Grammatisation », *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, 11, 1 : 5-6.
- , 1995b *La révolution technologique de la grammatisation*. Paris, Mardaga.
- , 1997 « La réalité de l'hyperlangue », *Langages*, 31, 127 : 110-121.
- , 1998 *La raison, le langage et les normes*. Paris, Presses universitaires de France.
- AUROUX S. et F. MAZIERE, 2006 « Hyperlangues, modèles de grammatisation, réduction et autonomisation des langues », *Histoire, Épistémologie, Langage*, 28, II : 7-17.
- BALAUD L. et A. CHOPOT, 2021 *Nous ne sommes pas seuls : politique des soulèvements terrestres*. Paris, Éditions du Seuil.
- BALUŠKA F. dir., 2013 *19 Long-Distance Systemic Signaling and Communication in Plants*. Berlin, Heidelberg, Springer Berlin Heidelberg.
- BARNES M.P., 1996 « The Origin, Development and Decline of Orkney and Shetland Norn » in L. Schøsler et H. F. Nielsen (dir.): *The Origins and Development of Emigrant Languages: Proceedings From the Second Rasmus Rask Colloquium, Odense University, November 1994*. 169-199. Odense, Odense University Press.

- BASSO K.H., 1996 *Wisdom sits in places: landscape and language among the Western Apache*. Albuquerque, University of New Mexico Press.
- BAUMAN R. et C.L. BRIGGS, 2000 « Language Philosophy and Language Ideology: John Locke and Johann Gottfried Herder ». in P. V. Kroskrity (dir.): *Regimes of language: Ideologies, politics, and identities*. 139-204. Santa Fe & Oxford, SAR Press & James Currey.
- , 2003 *Voices of modernity: Language ideologies and the politics of inequality*. Cambridge, Cambridge University Press.
- BEAU R. et C. LARRERE, 2018 « Introduction ». in R. Beau et C. Larrère (dir.): *Penser l'Anthropocène*. Domaine développement durable. 7-18. Paris, Les Presses Sciences Po ; Fondation de l'écologie politique.
- BENVENISTE E., 1973 *Indo-European Language and Society*. Miami, University of Miami Press.
- BERMAN M., 1970 *The Politics of Authenticity*. London, Verso.
- BERT M. et J. COSTA, 2014 « What Counts as a Linguistic Border, for Whom, and with what Implications? Exploring Occitan and Francoprovençal in Rhône-Alpes, France ». in C. Llamas et D. Watt (dir.): *Language, Borders and Identity*. 186-205. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- BERT M. et C. GRINEVALD, 2010 « Proposition de typologie des locuteurs de LED », *Faits de Langues*, 35/36 : 117-132.
- BLANCHET P., 1992 *Le provençal : Essai de description sociolinguistique et différentielle*. Louvain-la-Neuve, Peeters.
- , 1999 *Parlons provençal*. Paris, L'Harmattan.
- , 2002 *Langues, cultures et identités régionales en Provence : la métaphore de l'aïoli*. Paris, L'Harmattan.
- , 2004 « Provençal as a distinct language? Sociolinguistic patterns revealed by a recent public and political debate », *International Journal of the Sociology of Language*, 164 : 125-150.
- BLANDE J.D. et R. GLINWOOD dir., 2016 *Deciphering chemical language of plant communication*. Cham, Springer.
- BLOMMAERT J., 1999 « The Debate is Open ». in J. Blommaert (dir.): *Language Ideological Debates*. 1-38. Berlin & New York, Mouton de Gruyter.
- BONNEUIL C. et J.-B. FRESSOZ, 2016 *L'événement anthropocène : la Terre, l'histoire et nous*. Paris, Points.
- BOURDIEU P., 1980 « L'identité et la représentation : éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 35, 1 : 63-72.

- , 1982 « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 43, 1 : 58-63.
- , 1984 *Questions de sociologie*. Paris, Les Éditions de Minuit.
- BOURGEOIS-GIRONDE S., 2020 *Être la rivière: comment le fleuve Whanganui est devenu une personne vivante selon la loi*. Paris, Presses Universitaires de France.
- BOUTET J., 2015 « Le langage et les langues en sciences sociales: Une question toujours vive ». in J. Boutet et P. von Münchow (dir.): *Le langage en Sciences Humaines et Sociales*. 13-19. Limoges, Lambert Lucas.
- , 2018 « Sur l'étendue de la sociolinguistique : peut-on unifier le champ sans pour autant l'uniformiser ? », *Langage et société*, 164, 2 : 165-111.
- , 2021 « Enquête ». in J. Boutet et J. Costa (dir.): Paris, FMSH.
- BOUTET J., P. FIALA et J. SIMONIN-GRUMBACH, 1976 « Sociolinguistique ou sociologie du langage ? », *Critique*, 344 : 68-85.
- BOUTET J. et M. HELLER, 2007 « Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique », *Langage et société*, 121-122, 3-4 : 305-318.
- BOYER H., 2005a *De l'école occitane à l'enseignement public: vécu et représentations sociolinguistiques. Une enquête auprès d'un groupe d'ex-calandrons*. Paris, L'Harmattan.
- , 2005b « "Patois": Continuité et prégnance d'une désignation stigmatisante sur la longue durée », *Lengas*, 57 : 73-92.
- BRANCA-ROSOFF S. et J. GUILHAUMOU, 1998 « De "société" à "socialisme" : l'invention néologique et son contexte discursif. Essai de colinguisme appliqué », *Langage et société*, 83, 1 : 39-77.
- BRANTLINGER P., 2003 *Dark Vanishings: Discourse on the Extinction of Primitive Races, 1800-1930*. Ithaca and London, Cornell University Press.
- BRAUN B. et S.J. WHATMORE, 2010 « The Stuff of Politics: An Introduction ». in B. Braun et S. J. Whatmore (dir.): *Political Matter: Technoscience, Democracy, and Public Life*. ix-xl. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BRENNAN S.C. et J. COSTA, 2016 « The Indexical Reordering of Language in Times of Crisis: Nation, Region, and the Rebranding of Place in Shetland and Western Ireland », *Signs & Society*, 4, S1 : 106-137.
- BRUBAKER R., 2001 « Au-delà de l'« identité » », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 139, 4 : 66-85.
- BRUBAKER R. et F. COOPER, 2000 « Beyond "identity" », *Theory and Society*, 29 : 1-47.

- BURBAN C. et C. LAGARDE, 2007 « L'école, instrument de sauvegarde des langues menacées? », 407-407.
- BUTON F., 2010 « Histoires d'institutions.: Réflexions sur l'historicité des faits institutionnels », *Raisons politiques*, 40, 4 : 21.
- CALLICOTT C., 2017 « Communication interspécifique en Amazonie occidentale : la musique comme forme de conversation entre les plantes et les humains », *Cygne Noir*, 5.
- CALVET L.-J., 2013 *La sociolinguistique*. Paris, Presses Universitaires de France.
- CAMBON E. et I. LEGLISE, 2008 « Pratiques langagières et registres discursifs. Interrogation de deux cadres en sociologie du langage », *Langage & Société*, 124 : 15-38.
- CAMERON D., 2007 « Language endangerment and verbal hygiene: History, morality and politics », in A. Duchêne et M. Heller (dir.): *Discourses of Endangerment*. 268-285. London & New York, Continuum.
- CANUT C., 2021 *Langue*. Paris, Anamosa.
- CANUT C. et P. VON MÜNCHOW dir., 2015 *Le langage en sciences humaines et sociales*. Limoges, Lamber Lucas.
- CARR E.H., 1987 *What is History?* Harmondsworth, Penguin.
- CASANOVA J.-Y., 1990 « Polynomie et élaboration d'une langue littéraire », *PULA*, 3/4: Les 1 : 59-64.
- CERQUIGLINI B., 2003 « Le français, religion d'État », *Le Monde* : 17.
- CHAKRABARTY D., 2009 « The Climate of History: Four Theses », *Critical Inquiry*, 35, 2 : 197-222.
- CHOMSKY N., 1995 « Language and Nature », *Mind, New Series*, 104, 413 : 1-61.
- CHRISTIE-JOHNSTON A. et A. CHRISTIE-JOHNSTON, 2010 *Shetland Words*. Lerwick, Shetland Times.
- COCHET G. et B. KREMER-COCHET, 2020 *L'europe réensauvagée : vers un nouveau monde*. Arles, Actes Sud.
- COHEN B.J., 1983 « Norse imagery in shetland: an historical study of intellectuals and their use of the past in the construction of Shetland's identity, with particular reference to the period 1800-1914 ». PhD Thesis.
- COLLEY L., 2014 *Acts of Union and Disunion*. London, Profile Books.
- COSTA J., 2010 « “Aviáu enveja de transmetre tres causas” : transmission familiale de l'occitan et idéologies de militants en Provence », *Travaux Neuchâtelois de Linguistique*, 52 : 93-107.

- , 2012a « De l'hygiène verbale dans le sud de la France ou Occitanie », *Lengas*, 72 : 83-112.
- , 2012b « Langue et nationalisme en Écosse: Trois langues pour une nation », *Bulletin d'Histoire Politique*, 21, 1 : 96-106.
- , 2013 « Language Endangerment and Revitalisation as Elements of Regimes of Truth: Shifting Terminology to Shift Perspective », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, 34, 4 : 317-331.
- , 2014 « Must we save the language? Children's discourse on language and community in Provençal and Scottish language revitalisation movements ». in P. K. Austin et J. Sallabank (dir.): *Proceedings of the British Academy*. 195-214. Oxford, Oxford University Press / British Academy.
- , 2015a « Can schools dispense with standard language? Some unintended consequences of introducing Scots in a Scottish primary school », *Journal of Linguistic Anthropology*, 25, 1 : 25-42.
- , 2015b « New Speakers, New Language: On Being a Legitimate Speaker of a Minority Language in Provence », *International Journal of the Sociology of Language*, 231 : 127-145.
- , 2016 *Revitalising Language in Provence: A Critical Approach*. Oxford, Blackwell & Philological Society.
- , 2017 « Faut-il se débarrasser des "idéologies linguistiques" ? », *Langage & Société*, 160-161 : 111-127.
- , 2018a « L'étendue de la sociolinguistique, les sciences sociales et la nécessaire réflexion commune sur « le social » », *Langage & Société*, 163, 2018/1 : 171-181.
- , 2018b « On the Pros and Cons of Standardizing Scots: Notes from the North of a Small Island ». in P. Lane, J. Costa, et H. De Korne (dir.): *Standardizing Minority Languages: Competing Ideologies of Authority and Authenticity in the Global Periphery*. 47-65. London, Routledge.
- , 2019 « Introduction: Regimes of language and the social, hierarchized organization of ideologies », *Langage & Communication*, 66 : 1-5.
- , 2020 « Through the looking glass: Politics of language and nature, and the disqualification of vernacular forms of knowledge », *Language, Culture and Society*, 2, 1 : 126-134.
- , 2021 « Quand transmettre ne va pas de soi : entre transmission et socialisation, comment penser le futur des langues minoritaires ? » in H. Le Bihan et I. Fabregas (dir.): Rennes, TIR.
- COSTA J. et S. BRENNAN, 2021 « L'Occitanie sans sa langue : Une approche praxématique de la relation langue/territoire », *Langage & Société*, 174.

- COSTA J. et M. GASQUET-CYRUS, 2013 « What Is Language Revitalisation really About? Competing Language Revitalisation Movements in Provence ». in M. C. Jones et S. Ogilvie (dir.): *Keeping Languages Alive*. 212-224. Cambridge, Cambridge University Press.
- COSTA J. et N. MARIGNIER, 2021 « Note de recherche sur la place du langage dans l'appréhension des matérialités vivantes : Comment discuter avec la linguistique ? », *Tracés*, 40.
- COUPLAND N. dir., 2016 *Sociolinguistics: Theoretical Debates*. Cambridge, Cambridge University Press.
- COUROUAU J.-F., 2001 *Premiers combats pour la langue occitane: Manifestes linguistiques occitans XVIe-XVIIe siècles*. Anglet & Pau, Atlantica & Institut Occitan.
- CRYSTAL D., 2000 *Language Death*. Cambridge, Cambridge University Press.
- DARQUENNES J. et W. VANDENBUSSCHE, 2015 « The standardisation of minority languages – introductory remarks », *Sociolinguistica*, 29, 1 : 1-16.
- DAUENHAUER N.M. et R. DAUENHAUER, 1998 « Technical, emotional and ideological issues in reversing language shift: examples from Southeast Alaska ». in L. A. Grenoble et L. J. Whaley (dir.): *Endangered Languages: Language Loss and Community Responses*. 57-98. Cambridge, Cambridge University Press.
- DE LA CADENA M., 2010 « Indigenous cosmopolitics in the andes: Conceptual reflections beyond “politics” », *Cultural Anthropology*, 25, 2 : 334-370.
- DELPASTRE M., 2006 *Éléments d'un bestiaire*. Meuzac, Las Ed. dau Chamin de Sent Jaume.
- DEMEULENAERE E., 2017 « L'anthropologie au-delà de l'anthropos. Un récit par les marges de la discipline ». in G. Blanc, E. Demeulenaere, et W. Feuerhahn (dir.): *Humanités environnementales: Enquêtes et contre-enquêtes*. 43-73. Paris, Publications de la Sorbonne.
- DESCOLA P., 2005 *Par-delà nature et culture*. Paris, Gallimard.
- , 2011 *L'écologie des autres: L'anthropologie et la question de la nature*. Versailles, Quae.
- DEVINE T.M., 2018 *The Scottish clearances: a history of the dispossessed, 1600-1900*. London, Penguin.
- DIDEROT D. et J.L.R. D'ALEMBERT dir., 1765 12 *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris, André le Breton, Michel-Antoine David, Laurent Durand, Antoine-Claude Briasson.
- DOMPMARTIN-NORMAND C., 2002 « Collégiens issus de Calandreta : quelles représentations de l'occitan ? », *Etudes de Linguistique Appliquée*, 101 : 35-54.
- DORIAN N.C., 1993 « A Response to Ladefoged's Other View of Endangered Languages », *Language*, 69, 3 : 575-579.

- DURHAM M., 2014 « 30 Years Later: Real-time Change and Stability in Attitudes towards the Dialect in Shetland ». in R. Lawson (dir.): *Sociolinguistics in Scotland*. 296-318. London, Palgrave MacMillan.
- ECO U., 1994 *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Paris, Seuil.
- EDMONSTON T., 1866 *An Etymological Glossary of the Orkney and Shetland Dialect*. Edinburgh, Adam and Charles Black.
- ELOY J.-M. et T. Ó HÍFEARNÁIN, 2007 « Langues proches - langues collatérales ; Near Languages - Collateral Languages », *Espaces Discursifs* : 284-284.
- ENCREVE P., 2002 « La langue de la République », *Pouvoirs*, 100 : 123-136.
- FARGE A., 1997 *Le goût de l'archive*. Paris, Éd. du Seuil.
- FISHMAN J.A., 1991 *Reversing language shift: theoretical and empirical foundations of assistance to threatened languages*. Clevedon & Philadelphia, Multilingual Matters.
- FOUCAULT M., 1980 *Power/Knowledge: Selected Interviews & Other Writings 1972-1977*. New York, Vintage Books.
- FRESSOZ J.-B. et J. VINCENT, 2020 « « La Terre est un animal ». Religion naturelle, cycle de l'eau et circulation monétaire pendant la Révolution », *Romantisme*, n°189, 3 : 19.
- GAGLIANO M., 2017 « The mind of plants: Thinking the unthinkable », *Communicative & Integrative Biology*, 10, 2 : e1288333.
- GAGLIANO M., J. RYAN et P.I. VIEIRA dir., 2017 *The language of plants: science, philosophy, literature*. Minneapolis London, University of Minnesota Press.
- GAL S., 2006 « Contradictions of Standard Language in Europe: Implications for the Study of Practices and Publics », *Social Anthropology*, 14, 2 : 163-181.
- , 2013 « Tastes of Talk: Qualia and the moral flavor of signs », *Anthropological Theory*, 13, 1-2 : 31-48.
- GAL S. et J.T. IRVINE, 2019 *Signs of difference: language and ideology in social life*. Cambridge, United Kingdom ; New York, NY, Cambridge University Press.
- GAL S. et K.A. WOOLARD, 1995 « Constructing languages and publics: Authority and representation », *Pragmatics*, 5, 2 : 129-138.
- , 2001 « Constructing Languages and Publics Authority and Representation ». in S. Gal et K. A. Woolard (dir.): *Languages and Publics: The Making of Authority*. 1-12. Manchester, St Jerome Publishing.
- GELU V., 1856 *Chansons provençales*. Marseille, Lafitte et Roubaud.

- GORZELAK M.A., A.K. ASAY, B.J. PICKLES et S.W. SIMARD, 2015 « Inter-plant communication through mycorrhizal networks mediates complex adaptive behaviour in plant communities », *AoB Plants*, 7 : plv050.
- GRINEVALD C. et J. COSTA, 2010 « Langues en danger: le phénomène et la réponse des linguistes », *Faits de Langues*, 35-36 : 23-37.
- HABERMAS J., 1991 *The Structural Transformation of the Public Sphere: An Inquiry into a category of Bourgeois Society*. Cambridge [MA], The MIT Press.
- HACHE É., 2019 *Ce à quoi nous tenons : propositions pour une écologie pragmatique*. Paris, La Découverte.
- HAGEGE C., 2000 *Halte à la mort des langues*. Paris, Odile Jacob.
- HALE K., M. KRAUSS, L.J. WATAHOMIGIE, A.Y. YAMAMOTO, C. CRAIG, L.M. JEANNE et N.C. ENGLAND, 1992 « Endangered Languages », *Language*, 68, 1 : 1-42.
- HALLOWELL A.I., 1968 « Ojibwa ontology, behavior and world view ». in S. Diamond (dir.): *Culture in History*. 17-49. New York, Columbia University Press.
- HARAWAY D.J., 2003 *The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness*. Chicago, Prickly Paradigm Press.
- , 2016 *Staying with the trouble: making kin in the Chthulucene*. Durham, Duke University Press.
- HARRIS R., 1981 *The language myth*. London, Duckworth.
- HARTIGAN J., 2014 *Aesop's Anthropology*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- , 2017 *Care of the species: races of corn and the science of plant biodiversity*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- HASSAN G., 2014 *Caledonian Dreaming: The Quest for a Different Scotland*. Edinburgh, Luath Press.
- HAUCK J.D., 2018 « The origin of language among the Aché », *Language & Communication*, 63 : 76-88.
- HAUSER M.D., 1998 *The evolution of communication*. Cambridge, MIT Pr.
- HELLER M., 2004 « Analysis and Stance Regarding Language and Social Justice ». in J. Freedland et D. Patrick (dir.): *Language Rights and Language Survival*. 283-286. Manchester & Northampton, St Jerome Publishing.
- , 2008 « Doing Ethnography ». in L. Wei et M. G. Moyer (dir.): *The Blackwell Guide to Research Methods in Bilingualism and Multilingualism*. 249-262. Oxford, Blackwell.
- , 2017 « Dr. Esperanto, or Anthropology as Alternative Worlds », *American Anthropologist*, 119, 1 : 12-22.

- , 2021 « Critique ». in J. Boutet et J. Costa (dir.): *Dictionnaire de la sociolinguistique*. Paris, FMSH.
- HELLER M. et A. DUCHÊNE, 2007 « Discourses of endangerment: Sociolinguistics, globalization and social order ». in A. Duchêne et M. Heller (dir.): *Discourses of Endangerment: Ideology and Interest in the Defense of Language*. 1-13. London & New York, Continuum.
- HINCKS R., 2000 *Yr Iaith Lenyddol fel Bwch Dihangol yng Nghymru ac yn Llydaw - The Literary Language as a Scapegoat in Wales and Brittany*. Aberystwyth, Adran y Gymraeg, Prifysgol Cymru Aberystwyth.
- HINTON L., 2001 « Language Revitalization: An Overview ». in L. Hinton et K. Hale (dir.): *The Green Book of Language Revitalization in Practice*. 3-18. San Diego, Academic Press.
- HIRSCHFELD L.A., 2002 « Why Don't Anthropologists Like Children? », *American Anthropologist*, 104, 2 : 611-627.
- HOLBRAAD M. et M.A. PEDERSEN, 2017 *The Ontological Turn*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HORNBERGER N.H. dir., 2008 *Can Schools Save Indigenous Languages? Policy and Practice on Four Continents*. Basingstoke & new York, Palgrave Macmillan.
- HORNSBY M., 2005 « Neo-breton and questions of authenticity », *Estudios de Sociolingüística*, 6, 2 : 191-218.
- HUSS L., 2008 « Researching Language Loss and Revitalization ». in K. A. King et N. H. Hornberger (dir.): *Encyclopedia of Language and Education*. 69-81. Springer.
- HUSS L. et A.-R. LINDGREN, 2011 « Introduction: defining language emancipation », *International Journal of the Sociology of Language*, 209, 2011 : 1-15.
- HUSTAK C. et N. MYERS, 2013 « Involuntary Momentum: Affective Ecologies and the Sciences of Plant/Insect Encounters », *Differences*, 25, 3 : 74-118.
- HUTTON C., 2019 « Lost in the hall of mirrors: The linguistics of “Aryan” as a knowledge domain in colonial and postcolonial India », *Language, Culture and Society*, 1, 1 : 8-30.
- HYMES D., 1964 « Introduction: Towards Ethnographies of Communication », *American Anthropologist*, 66, 6(2) : 1-34.
- JAFFE A., 2007 « Language Ecologies and the Meaning of Diversity: Corsican Bilingual Education and the Concept of ‘Polynomie’ ». in Springer (dir.): *Encyclopedia of Language and Education*. 225-235. New York, Springer.
- , 2019 « Standardization(s) and regimentation: Polynomic orthodoxies and potentials », *Language & Communication*, 66 : 6-19.
- JAKOBSEN J., 1897 *The Dialect and Place Names of Shetland*. Lerwick, T. & J. Manson.

- JEPSON P. et C. BLYTHE, 2020 *Rewilding: the radical new science of ecological recovery*. London, Icon Books Ltd.
- JOSEPH J.E., 1981 « The Engineering of a Standard Language », *Multilingua - Journal of Cross-Cultural and Interlanguage Communication*, 3, 2 : 87-92.
- , 1987 *Eloquence and Power: The Rise of Language Standards and Standard Languages*. New York, Blackwell.
- KAY B., 2006 *The Mither Tongue*. Edinburgh & London, Mainstream Publishing.
- KEARTON A., 2005 « Imagining the ‘Mongrel Nation’: Political Uses of History in the Recent Scottish Nationalist Movement », *National Identities*, 7, 1 : 23-50.
- KERSTEN J., 2021 « The Enjoyment of Complexity », 19.
- KNOOIHUIZEN R., 2010 « Perspectives on the Norn-to-Scots language shift in Shetland ». in T. Sigurðardóttir et B. Smith (dir.): *Jacob Jakobsen in Shetland and the Faroes*. 85-98. Lerwick, Shetland Amenity Trust.
- KOHN E., 2013 *How Forests Think: Toward an Anthropology Beyond the Human*. Berkeley & Los Angeles, University of California Press.
- , 2015 « Anthropology of Ontologies », *Annual Review of Anthropology*, 44, 1 : 311-327.
- KRAUSS M., 2007 « Classification and Terminology for degrees of Language Endangerment ». in M. Brenzinger (dir.): *Language Diversity Endangered*. 1-8. Berlin, Mouton de Gruyter.
- KRIEF S. et F. BRUNOIS-PASINA, 2017 « L’interspécificité du pharmakôn dans le parc Kibale (Ouganda) : savoirs partagés entre humains et chimpanzés ? », *Cahiers d’Anthropologie Sociale*, 2017/1, 14 : 112-134.
- KROSKRITY P.V., 2000a « Regimenting Languages: Language Ideological Perspectives ». in P. V. Kroskrity (dir.): *Regimes of Language: Ideologies, Politics and Identities*. 1-34. Santa fe & Oxford, SAR Press & James Currey.
- dir., 2000b *Regimes of language: Ideologies, politics, and identities*. Santa Fe & Oxford, SAR Press & James Currey.
- , 2009 « Language Renewal as Sites of Language Ideological Struggle. The Need for “Ideological Clarification” ». in J. Reyhner et L. Lockard (dir.): *Indigenous Language Revitalization: Encouragement, Guidance & Lessons Learned*. 71-83. Flagstaff (Arizona), Northern Arizona University.
- LADEFOGED P., 1992 « Another View of Endangered Languages », *Language*, 68, 4 : 809-811.
- LAFONT R., 1954 *Mistral ou l’illusion*. Valderiès, Vent Terral.
- , 1971 « Un problème de culpabilité sociologique : la diglossie franco-occitane », *Langue française*, 9, 1 : 93-99.

- , 1977 « Sobre el procés de patoisització », *Treballs de Sociolingüística Catalana*, 1 : 131-135.
- , 1984 « Pour retrousser la diglossie », *Lengas*, 15 : 5-36.
- , 1997 *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*. Paris, L'Harmattan.
- LAFONT R. et C. ANATOLE, 1970 2 *Nouvelle histoire de la littérature occitane*. Paris, Presses Universitaires de France.
- LAIDLAW J., 2012 « Ontologically challenged », *Anthropology of this Century*, 4.
- LANE P., J. COSTA et H. DE KORNE dir., 2018 *Standardizing Minority Languages: Competing Ideologies of Authority and Authenticity in the Global Periphery*. New York & London, Routledge.
- LATOURE B., 1991 *Nous n'avons jamais été modernes: Essais d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte.
- , 2004 « Whose Cosmos, which Cosmopolitics? Comments on the Peace Terms of Ulrich Beck », *Common Knowledge*, 10, 3 : 450-462.
- , 2011 « Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer », *Multitudes*, 45 : 38-41.
- , 2015 *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*. Paris, La Découverte.
- , 2017a « Anthropology at the Time of the Anthropocene: A Personal View of What Is to Be Studied ». in M. Brightman et J. Lewis (dir.): *The Anthropology of Sustainability*. 35-49. New York, Palgrave Macmillan US.
- , 2017b *Où atterrir : Comment s'orienter en politique*. Paris, La Découverte.
- , 2018 « Esquisse d'un Parlement des choses », *Ecologie & Politique*, 56 : 47-64.
- LAURENDEAU P., 1994 « Le concept de PATOIS avant 1790, vel vernacula lingua ». in R. Mougeon et É. Bédiak (dir.): *Les origines du français québécois*. 131-166. Montréal, Presses de l'Université Laval.
- LE BERRE Y. et J. LE DU, 1999 « Le qui pro quo des langues régionales : sauver la langue ou éduquer les enfants ? » in C. Clairis, D. Costaouec, et J.-B. Coyos (dir.): *Langues et cultures régionales de France - Etat des lieux, enseignement, politiques*. 71-83. Paris, L'Harmattan.
- LE GUIN U.K., 2016 *Words are my matter: writings about life and books*. Easthampton, MA, Small Beer Press.
- LÉGLISE I. et S. ALBY, 2006 « Minorization and the process of (de)minorization: the case of Kali'na in French Guiana », *International Journal of the Sociology of Language*, 182 : 67-85.
- LÉGLISE I. et B. MIGGE, 2006 « Language-Naming Practices, Ideologies, and Linguistic Practices: Toward a Comprehensive Description of Language Varieties », *Language in Society*, 35, 3 : 313-339.

- LEWIS M.P. et G.F. SIMONS, 2010 « Assessing Endangerment: Expanding Fishman's GIDS », *Revue Roumaine de Linguistique*, 55, 2 : 103-120.
- LI F., 2013 « Relating divergent worlds: Mines, aquifers and sacred mountains in Peru », *Anthropologica*, 55, 2 : 399-411.
- LINTON R., 1943 « Nativistic Movements », *American Anthropologist*, 45, 2 : 230-240.
- LOVELOCK J., 2000 *Gaia: a new look at life on earth*. Oxford, United Kingdom, Oxford University Press.
- LUZ GUTIERREZ CHOQUEVILCA A., 2013 « Face-à-face interspécifiques et pièges à pensée des Quechua de Haute Amazonie (Pastaza) », *Cahiers d'anthropologie sociale*, N° 9, 1 : 33.
- MAKONI S. et A. PENNYCOOK, 2007 « Disinventing and reconstituting languages ». in S. Makoni et A. Pennycook (dir.): *Disinventing and reconstituting languages*. xv, 249 p.-xv, 249 p. Clevedon, Multilingual Matters.
- MALM A., 2020 *The progress of this storm: nature and society in a warming world*. London Brooklyn, NY, Verso.
- MANCUSO S. et A. VIOLA, 2018 *L'intelligence des plantes*. Paris, Le livre de poche.
- MARDER M., 2013 *Plant-thinking: a philosophy of vegetal life*. New York, Columbia University Press.
- MARTEL P., 2000 « L'occitan aujourd'hui », *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, VIII : 183-194.
- , 2010 « Du parler local à la langue : le docteur Honnorat à la découverte de l'unité de la langue d'oc », *Chroniques de Haute Provence*, 365.
- MARTIN F., C. REY et P. REYNES, 2020 « Enseigner le picard au xxie siècle : pour qui, comment ? » in G. Forlot et L. Ouvrard (dir.): *Variation linguistique et enseignement des langues : le cas des langues moins enseignées*. 191-201. Paris, Inalco Presses.
- MARX K., 1965 « Le Capital ». in *Œuvres : Economie 1*. 537-1406. Paris, Gallimard Pleiade.
- MAZIERE F., 2018 4e éd. *L'analyse du discours. Histoire et pratiques*. Paris cedex 14, Presses Universitaires de France.
- MCCLURE J.D., 1980 « Developing Scots as a National Language ». in J. D. McClure, A. J. Aitken, et J. T. Low (dir.): *The Scots Language: Planning for Modern Usage*. 11-44. Edinburgh, Ramsey Head Press.
- , 1988 *Why Scots Matters*. Edinburgh, The Saltire Society.
- , 1995 « The Concept of Standard Scots ». in *Scots and Its Literature*. 20-36. Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.

- , 1998 « What is the Scots Language? » in L. Niven et R. Jackson (dir.): *The Scots Language: its Place in Education*. 7-18. Dundee, In 'House.
- MCLEOD W., 2019 « The nature of minority languages: insights from Scotland », *Multilingua*, 38, 2 : 141-154.
- MEIJER E., 2019 *When animals speak: Towards an interspecies democracy*. New York, New York University Press.
- MEILLET A., 1921 « L'état actuel des études de linguistique générale ». in *Linguistique générale et linguistique historique (1906)*. Paris/Genève, Champion/Slatkine.
- MELONI M., 2014 « How Biology Became Social, and What it Means for Social Theory », *The Sociological Review*, 62, 3 : 593-614.
- MIGGE B. et I. LÉGLISE, 2007 « Language and colonialism. Applied linguistics in the context of creole communities ». in M. Hellinger et A. Pauwels (dir.): *Language and Communication : Diversity and Change. Handbook of Applied Linguistics*. 297-338. Berlin, Mouton de Gruyter.
- MIGNOLO W., 2013 « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements*, 73 : 181-190.
- MILROY J., 2001 « Language ideologies and the consequences of standardization », *Journal of Sociolinguistics*, 5, 4 : 530-555.
- MISTRAL F., 1906 *Memòri e Raconte*. Paris, Plon.
- MONDEME C., 2020 « Une linguistique au-delà de l'humain ? Les vertus heuristiques de la sémiologie inter-espèce », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*.
- MORIZOT B., 2016 *Les diplomates: cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Paris, Éditions Wildproject.
- , 2017 « Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant », *Tracés*, 33 : 73-96.
- MUEHLMANN S., 2007 « Defending diversity: Staking out a common global interest? » in A. Duchêne et M. Heller (dir.): *Discourses of Endangerment: Ideology and Interest in the Defense of Languages*. 14-34. London & New York, Continuum.
- MÜHLHÄUSLER P., 2006 « Naming Languages, Drawing Language Boundaries and Maintaining Languages with Special Reference to the Linguistic Situation in Papua New Guinea ». in D. Cunningham, D. E. Ingram, et K. Sumbuk (dir.): *Language Diversity in the Pacific: Endangerment and Survival*. 24-39. Clevedon, Multilingual Matters.
- NETTLE D. et S. ROMAINE, 2000 *Vanishing Voices: The Extinction of the World's Languages*. Oxford, Oxford University Press.
- NICOLSON J., 1975 *Shetland and Oil*. London, Luscombe.

- Ó HÍFEARNÁIN T., 2007 « Raising Children to be Bilingual in the Gaeltacht: Language Preference and Practice », *International Journal of Bilingual Education and Bilingualism*, 10, 4 : 510-528.
- , 2015 « Sociolinguistic vitality of Manx after extreme language shift : authenticity without traditional native speakers », *International Journal of the Sociology of Language*, 231 : 45-62.
- Ó HÍFEARNÁIN T. et N.Ó. MURCHADHA, 2009 « The perception of Standard Irish as a prestige target variety ». in T. Kristiansen et N. Coupland (dir.): *Standard Languages and Language Standards in a Changing Europe*. 97-104. Oslo, Novus Press.
- O'ROURKE B., J. PUJOLAR et F. RAMALLO, 2015 « New Speakers of Minority Languages: The Challenging Opportunity », *International Journal of the Sociology of Language*, 231 : 1-20.
- O'SHANNESY C., 2019 « Why do children lead contact-induced language change in some contexts but not others? » in E. Doron, M. R. Hovav, Y. Reshef, et M. Taube (dir.): *Linguistik Aktuell/Linguistics Today*. 321-335. Amsterdam, John Benjamins Publishing Company.
- PALMER MCCULLOCH M., 2009 *Scottish Modernism and its Contexts 1918-1959: Literature, National Identity and Cultural Exchange*. Edinburgh, Edinburgh University Press.
- PAVEAU M.-A., 2018 « La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique », *Les carnets du Cediscor*, 14 : 104-110.
- PAVEAU M.-A., 2018 « Pour une postlinguistique 2. Écouter les forêts penser, provincialiser la linguistique », site internet (<https://penseedudiscours.hypotheses.org/15463>).
- PEIRCE C.S., 1998 *Collected papers of Charles Sanders Peirce*, C. Hartshorne et P. Weiss (dir.). Bristol, England, Thoemmes Press.
- PENNYCOOK A., 2016 « Posthumanist Applied Linguistics », *Applied Linguistics* : 445-461.
- , 2018 *Posthumanist applied linguistics*. London ; New York, Routledge/Taylor & Francis Group.
- , 2021 « Chapter 9. Reassembling linguistics: Semiotic and epistemic assemblages ». in A. Burkette et T. Warhol (dir.): *Crossing Borders, Making Connections*. 111-128. Berlin, De Gruyter Mouton.
- PENTECOUTEAU H., 2002 *Devenir Bretonnant: Découvertes, apprentissages et réappropriations d'une langue*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- PRESTON D.R., 1985 « The Li'l Abner Syndrome: Written Representations of Speech », *American Speech*, 60, 4 : 328-336.
- PUJOLAR J., 2021 « Valencian sociolinguistics: Aracil, Ninyoles and the minority question », *Journal of Sociolinguistics*, 25 : 131-158.

- PURKARTHOFER J. et H. DE KORNE, 2019 « Learning language regimes: Children's representations of minority language education », *Journal of Sociolinguistics* : josl.12346.
- PURVES D., 2002 *A Scots Grammar*. Edinburgh, Saltire Society.
- RANCIERE J., 1997 « Onze thèses sur la politique », *Filozofski vestnik*, XVIII, 2 : 91-106.
- REINERT H., 2016 « About a Stone: Some Notes on Geologic Conviviality », *Environmental Humanities*, 8, 1 : 95-117.
- ROBERTSON J., 1994 *A tongue in yer heid*. Edinburgh, B&W Publishing.
- ROBINSON M., 1985 *Concise Scots Dictionary*. Edinburgh, Scottish Language Dictionaries.
- ROUQUETTE J., 1980 *La littérature d'oc*. Paris, PUF.
- SANFORD M., 1974 « Revitalization Movements as Indicators of Completed Acculturation », *Comparative Studies in Society and History*, 16, 4 : 504-518.
- SAUSSURE F. de, 1972 *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- SCHLIEBEN-LANGE B., 1996 *Idéologie, Révolution et uniformité de la langue*. Sprimont, Mardaga.
- , 2000 « La Révolution française ». in S. Auroux (dir.): *Histoire des idées linguistiques, Tome 3*. 23-34. Sprimont, Mardaga.
- SCOTT W., 1834 *Waverley; Or, 'Tis Sixty Years Since*. Boston, Samuel H. Parker.
- SEBBA M., 2007 *Spelling and society*. Cambridge, Cambridge University Press.
- SILVERSTEIN M., 1979 « Language Structure and Linguistic Ideology ». in P. R. Clyne, W. F. Hanks, et C. L. Hofbauer (dir.): *The Elements: A Parasession on Linguistic Units and Levels*. 193-247. Chicago, Chicago Linguistic Society.
- , 1985 « Language and the culture of gender: at the intersection of structure, usage, and ideology ». in E. Mertz et R. J. Parmentier (dir.): *Semiotic Mediation: Sociocultural and Psychological Perspective*. 219-259. Orlando, Academic Press.
- , 1998 « Contemporary Transformations of Local Linguistic Communities », *Annual Review of Anthropology*, 27 : 401-426.
- SLAUGHTER M.M., 1982 *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*. Cambridge, Cambridge University Press.
- SMITH M.R., 2014 *The Literature of Shetland*. Lerwick, Shetland Times.
- STONE C., 1972 « Should Trees Have Standing?: Toward Legal Rights for Natural Objects », *Southern California Law Review*, 45 : 450-501.
- STRATHERN M., 2020 *Relations: An Anthropological Account*. Durham, Duke University Press.

- SWIGGERS P., 1985 « La linguistique historico-comparative d'Antoine Meillet : théorie et méthode », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 39 : 181-195.
- TAYLOR T.J. et J.E. JOSEPH dir., 1990 *Ideologies of Language*. London, Routledge.
- TOULMIN S.E., 1990 *Cosmopolis: The Hidden Agenda of Modernity*. Chicago, University of Chicago Press.
- TROUILLOT M.-R., 2003 *Global Transformations: Anthropology and the Modern World*. New York, Palgrave MacMillan.
- TRUDGILL P., 1975 *Accent, Dialect and the School*. London, Arnold.
- TRUMPENER K., 1997 *Bardic Nationalism: The Romantic Novel and the British Empire*. Princeton, Princeton University Press.
- TSING A., H. SWANSON, E. GAN et N. BUBANDT dir., 2017 *Arts of Living on a Damaged Planet*. Minneapolis.
- TSUNODA T., 2006 *Language Endangerment and Language Revitalization: An Introduction*. Berlin & New York, Walter de Gruyter.
- UNGER J.W., 2013 *The Discursive Construction of the Scots Language: Education, Politics and Everyday Life*. Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins.
- VIVEIROS DE CASTRO E., 2009 *Métaphysiques cannibales*. Paris, Presses Universitaires de France.
- WALLACE A.F.C., 1956 « Revitalization Movements », *American Anthropologist*, 58, 2 : 264-281.
- WILSON L.C., 2002 *Luath Scots Language Learner*. Edinburgh, Luath Press Limited.
- WINKIN Y., 2001 *Anthropologie de la communication : De la théorie au terrain*. Paris, Points Essais.
- WOHLLEBEN P., 2015 *The Hidden Life of Trees: What They Feel, How They Communicate—Discoveries from a Secret World*. Vancouver.
- WOOLARD K.A., 2004 « Is the Past a Foreign Country? Time, Language Origins, and the Nation in Early Modern Spain », *Journal of Linguistic Anthropology*, 14, 1 : 57-80.
- , 2008a « Language and Identity Choice in Catalonia : The Interplay of Contrasting Ideologies of Linguistic Authority ». in K. Süselbeck, U. Mühlshlegel, et P. Masson (dir.): *Lengua, nación e identidad: La regulación del plurilingüismo en España y América Latina*. 303-323. Frankfurt am Main & Madrid, Vervuert & Iberoamericana.
- , 2008b « Why dat now?: Linguistic-anthropological contributions to the explanation of sociolinguistic icons and change », *Journal of Sociolinguistics*, 12, 4 : 432-452.